ANNEXE 2 – Les Lieux

LES CULTES PAÏENS LIES AUX CAVERNES

Ils sont assez difficiles à identifier avec sûreté. L'exemple qui suit concerne **la Nogarèda,** ou grotte de Meyrueis, en Lozère.

« … La Nogarèda attira plus particulièrement l'attention des archéologues, et le plus souvent des vandales, parce qu'elle s'est révélée appartenir au genre, excessivement rare pour notre région, des grottes-sanctuaires. C'était un des plus riches gisements archéologiques des Grands Causses : les gours magnifiques cités par Samuel Blanquet ([1]), Piganiol de la Force ([2]), l'abbé Boissonnade ([3]), l'abbé Cérès ([4]), etc., étaient remplis de déchets cendreux, de monnaies gauloises et romaines, de fibules, de bracelets, etc. Des poteries de toutes sortes y furent recueillies. Ces objets divers résultaient de l'offrande de milliers de fidèles venus là, pendant une très longue période, pour y puiser de l'eau et adorer leurs divinités. Voici ce que l'abbé Boissonnade disait, en 1867 : « Ces bassins profonds d'un pied et plus, sont au tiers remplis de charbons « triturés par les eaux, de fragments de « poteries, etc. C'est dans un de ces bassins « que j'ai trouvé, en un instant, une agrafe en « cuivre, une autre en fer, un grand anneau en « (bracelet) incrusté de stalagmite et trois « monnaies romaines. Depuis lors, M. Poujol « m'a écrit y avoir trouvé une vingtaine de « médailles, quelques agrafes, etc. En un « recoin, on voit les bords d'un vase de « moyenne grandeur. Il est aux deux-tiers « empâté dans les stalagmites, tant au dedans « qu'au dehors. Essayer de le retirer de force, « c'eut été vouloir le briser. J'ai encore « trouvé, collé au sol de la grotte, un fragment « de maxillaire que je crois humain ». Quant à l'abbé Cérès, il trouva, dans la grande bauma de l'entrée inférieure n° 3, des débris de poteries parmi des cendres. Avec une grande quantité d'ossements d'une faune récente, il rencontra des os travaillés et des vestiges ostéologiques humains. Pour ce qui est de la salle Samuel Blanquet, voici ce qu'il disait en 1868 : « On pourrait appeler rez-de-chaussée « la pièce qui suit immédiatement l'entrée de « la caverne ; cette expression, quelque peu « naturelle qu'elle paraisse, me semble « justifiée par la position de la pièce suivante « qui se trouve en contrehaut de plusieurs « mètres avec celle-ci. En effet, pour y « parvenir, on a à monter, pour ne pas dire à « gravir, un certain nombre de degrés taillés la « plupart dans le roc vif, les autres formés de « blocs de rochers tombés de la voûte. « Parvenus à ce compartiment supérieur, nous « fûmes étrangement étonnés de trouver là, au « milieu de poteries grossières, comme les « précédentes, des poteries de la belle époque « romaine avec tout le gracieux de ses galbes, « toute la délicatesse et le fini de ses reliefs. « Une faible source tombant d'un des points « les plus élevés de la voûte avait étendu, sur « des terres amoncelées, une large nappe « d'albâtre imitant les flots d'une immense « cascade. Les eaux qui suintaient avaient « formé, par leurs dépôts calcaires, « d'élégantes cloisons qui donnaient lieu à « une multitude de petits bassins d'environ « cinquante centimètres de profondeur. En « plongeant le bras jusqu'au fond on en « retirait une grande quantité de poteries « parmi lesquelles se trouvaient mêlées des « fibules en bronze et en fer. Tous ces objets, « malheureusement, se trouvaient à l'état de « ruine complète. Mon compagnon (H. « Poujol) m'avait cependant montré dans ses « collections un superbe unguentorium, une « clé, une monnaie de Claude Ier, et des « fibules en bronze trouvées dans ces mêmes « bassins, et le tout parfaitement conservé ».

Dans une publication ultérieure, l'abbé Cérès déclarait qu'il avait recueilli une bonne cinquantaine de fibules dans la grotte de Meyrueis, qu'il appelait pour la circonstance « de Nabrigas ». Plus récemment, le docteur Cortes, du Malzieu (1958) y trouva une monnaie gauloise à l'effigie de Tatinos et une fibule du type de Nauheim. Les clandestins millavois récoltèrent (?) une monnaie romaine de Marc-Aurèle… » (Extraits de Spéléo Causse Méjean, édité par le Spéléo-club des Causses de Millau en 1982).

Dans l'**aven du Rajal del Gouorp**, à Millau, en Aveyron :

« … dans une couche cendreuse, épaisse de 0,50 à 0,80m, avaient été déposées les offrandes : monnaies, fibules, céramiques. Les monnaies recueillies jusqu'à ce jour atteignent le nombre de 371, 144 d'argent et 227 de bronze. Dans l'ensemble se détachent quelques séries : 11 oboles massaliotes à la roue, 87 petits bronzes de même origine au taureau cornupète ou passant ; trois monnaies « à la croix » du type de Goutrens, 68 oboles « à la croix » de types divers ; 46 autres oboles gauloises de type inédit ; 30 bronzes rutènes de Tatinos ; une obole en argent et 19 bronzes de Nîmes (dont 9 au sanglier) ; 24 bronzes du Haut-Empire et 41 du Bas-Empire, les plus récents étant de Valens et de Gratien. Le nombre des fibules retrouvées dépasse 150. Ce sont, pour les deux-tiers, des fibules en fer filiformes, d'assez grande taille, mais brisées et oxydées, du Ier siècle avant J.-C. Parmi les fibules de bronze, mieux conservées, dominent les fibules de la même période et de l'époque augustéenne : fibules de Nauhein à arc filiforme ou à arc triangulaire aplati, fibules pseudo-La Tène II. Plus rares sont les fibules à charnières du type d'Aucissa et les fibules losangées du Haut-Empire. Les céramiques s'échelonnent dans le temps : céramiques campaniennes (dont 3 pyxides en campanienne B), séries ampuritaines (avec pichets ansés), céramiques indigènes de La Tène III et céramiques gallo-romaines précoces, céramiques sigillée de La Graufesenque (avec formes archaïques), céramiques à parois fines, etc. Cette grotte est comparable à celle de Sargel dans la vallée voisine du Cernon, avec l'avantage de n'avoir jamais été pillée. Les dévôts l'ont fréquentée du Ier siècle avant J.-C. jusqu'au IVème siècle… » (LABROUSSE, M. (1980) : Gallia, 38. pp. 467-468).

---

[1] Samuel Blanquet (1686-1757) est un médecin, un homme politique lozérien, un naturaliste et un précurseur de la spéléologie physique française.

[2] Jean-Aimar Piganiol de La Force (1673 – 1753) est un littérateur français ayant surtout écrit des ouvrages à caractère géographique. Il fut historiographe royal, fonction officielle qui a pour objet d'écrire l'histoire du royaume. Dans son ouvrage sur la « Description de la France », il a cherché à présenter une synthèse des caractéristiques institutionnelles et les principales curiosités du royaume, adressée aux curieux, étrangers visitant la France ou Français.

[3] Jules Boissonnade (1831-1897). Botaniste.

[4] Paulin François Cérès (1814-1887). Archéologue, botaniste et poète.

Bronze rutène à l'effigie de TATINOS découvert en 1978 dans le Rajal del Gouorp, par l'Alpina de Millau, et déposé au musée de cette ville. Tatinos a de grandes chances d'être un dirigeant rutène rallié à Rome après la bataille d'Uxellodunum. Cette monnaie, frappée vers 44-43 après J.-C., n'était pas destinée à alimenter la circulation monétaire, mais seulement à marquer l'autorité d'un chef indigène reconnu ou intronisé par Rome (d'après M. Labrousse, 1975).

Les **grottes de la Madeleine des Albis**, dans le Tarn :
« … Le 25 avril 1976, tentative de désobstruction au fond de la plus grande salle de l'ensemble des Madeleine qui est aussi la plus profonde… J.-C. Héral tente de plonger un œil dans la crevasse qui longe la paroi, nous le retenons par les pieds — ça ne va pas loin — .Afin d'élargir le passage nous commençons d'abattre la crête de ce talus. Au dixième coup de pelle, du charbon de bois : offrande ? Dépôt votif ? Et puis encore du charbon, des tessons de poteries dans cette glu colorée par des cendres en très minces couches, mélangées à des stalagmites d'un réalisme excessif, obsessionnel, rituel ([5]). A 0,30m, nous trouvons un ensemble avec plusieurs stalagmites dont une assez grande cassée, à côté d'un galet plat en forme de hache polie dont le tranchant serait abattu d'un seul côté à la manière d'un chopper… Cet objet reposait sur un lit de cendres de l'ordre de 2mm environ à côté de quatre fragments d'un tesson, plus deux autres à quelques centimètres et un peu au-dessous… Le 1er mai, reprise des travaux… Les matériaux sont toujours groupés par ensembles, par foyers pourrait-on dire où l'on trouve du tesson (fragmenté), une mince couche de cendres avec des petits cubes de charbon de bois et des stalagmites parfois cassées… Le 1er juillet… tesson très intéressant (dents de loup) par Thubières… la stalactite creuse par Prat avec une grande lame de silex et un tesson toujours fragmenté à fond plat… Le 1er novembre,… Prat, encore un silex en bordure du dépôt. Bessac-Lautier trois fragments de tessons à vernis gris-vert intérieur, extérieur rouge avec traces de tour. Les vingt derniers centimètres sont stériles, on est souvent en contact du roc ([6])… La Madeleine, salle des Vénus ([7]). Une perforation verticale d'une avancée de paroi située à 0,80m au-dessous du niveau des sabots du cheval sculpté et à deux mètres au sud-est à la base en tout cas du remplissage bréchiforme magdalénien… Il y a, en face, à la base de la paroi ouest, à demi-cachée aujourd'hui par la murette construite pour soutenir la grille, une sorte d'entablement poli ayant pu servir de socle, d'autel de cella à un temple païen. Difficile d'admettre que le cheval sculpté (magdalénien) était ignoré des occupants de la pièce ; si l'on met une torche à l'emplacement prévu, les sculptures éclairées en lumière rasante sont on ne peut mieux mises en relief. Autre temple ou fanum. À l'entrée supérieure de la grotte de ce même réseau, au-dessus de la salle des Vénus sur la paroi est, main gauche sculptée partiellement délitée dont la périphérie est polie, lissée comme par un contact humain journalier. En vis-à-vis sur la paroi ouest, une niche, taillée comme prête à recevoir une statue, un objet, dont les environs immédiats sont encore polis comme tout alentour de la main. Au-dessus la paroi est percée de trous peu profonds d'emplacement de solives, des boulins, de même qu'une entaille ou feuillure… » BESSAC, H. (1979) : Cultes païens du Haut Moyen-âge en gorges d'Aveyron, édité par la société des sciences naturelles du Tarn-et-Garonne.

La main gauche polie par des attouchements répétés dans l'étage supérieur.

[5] *Il semble que ces concrétions participent au dépôt votif, ainsi que des « pierres-figures », de forme curieuse. On retrouve également des concrétions brisées et disposées intentionnellement dans l'aven du Puech Margal, dans le Gard.*
[6] *Plus loin, H. Bessac parle également de fragments de tuiles.*
[7] *Cette grotte est surtout célèbre pour ses bas-reliefs féminins, appelés les « Vénus lascives ».*

Henri Bessac (1906-1983), spéléologue français, s'intéressa d'abord aux vestiges paléolithiques des terrasses du Tarn et de la vallée de l'Aveyron. Par la suite, il séjourna longtemps au Sahara, pour les besoins de l'armée et de l'Institut français d'Afrique noire. En Mauritanie, au Soudan et au Niger, il put développer ses qualités d'observateur de peintures et gravures préhistoriques.

Fontaine Saint-Vio à Tréguennec, Finistère. (XVIème). Comme beaucoup de fontaines sacrées, elle est curative et divinatoire. Une dalle percée en son milieu d'un large trou reçoit les pièces de monnaie que l'on jette tout en faisant un vœu. Le rite de l'épingle y était pratiqué par les jeunes filles en quête de mariage. On notera le parallèle avec la fibule gallo-romaine, qui est généralement considérée comme l'ancêtre de l'épingle de sûreté.

À travers ces exemples, on voit qu'il existe manifestement une utilisation de la grotte à des fins qui échappent en partie à l'analyse. Le dépôt d'objets (bijoux, monnaies…) est bien connu dans toutes les cultures, dépôt notamment associé à l'eau. Par exemple, actuellement encore, les touristes visitant la grotte de Dargilan, proche de la Nogarèda, jettent des pièces de monnaie dans un gour, à la fin du parcours touristique (pour la plus grande joie des guides iconoclastes), sans parler des sommes importantes immergées quotidiennement dans les fontaines de Rome… Plus originaux sont les dépôts du genre de ceux de La Madeleine. En dépit de leur apparente hétéroclité, ils présentent des constantes :
- traces de feu, charbon de bois, cendres, qui pourraient évoquer un feu purificateur ;
- céramiques brisées (intentionnellement ?), tuiles, qui pourraient symboliser la rupture avec la vie domestique ;
- objets de formes insolites, ou rendus insolites par leur présence dans le dépôt : concrétions, galets, clous, pièces de parures, squelettes de petits animaux, coquilles d'œuf, d'escargots …

Dans le cas des sites artificiels (fosse à offrande, souterrain-refuge) on rencontre également des dépôts de terre, charriée parfois sur une grande distance.
Tout ceci ressort de l'important travail de J. Bordenave et M. Vialèlle (La mentalité religieuse des paysans de l'Albigeois médiéval), paru chez Privat, à Toulouse, en 1973. On ne se laissera pas abuser par l'accroche de la couverture : « aux racines du mouvement cathare », qui est une exigence de l'éditeur pour « rafler » un plus large lectorat…

On est, bien entendu, désarmé devant l'interprétation de tels faits. On sait indirectement que la survivance des cultes chtoniens devait être encore très vivace au XIIIe siècle, puisque le comte Raymond VII ordonnait en 1223 la destruction et l'occlusion des lieux souterrains soupçonnés de servir à des pratiques hérétiques ([8]), et il ne devait pas viser que le catharisme. H. Bessac, par exemple, pour la zone proche de La Madeleine, parle d'un aven entièrement obstrué artificiellement.

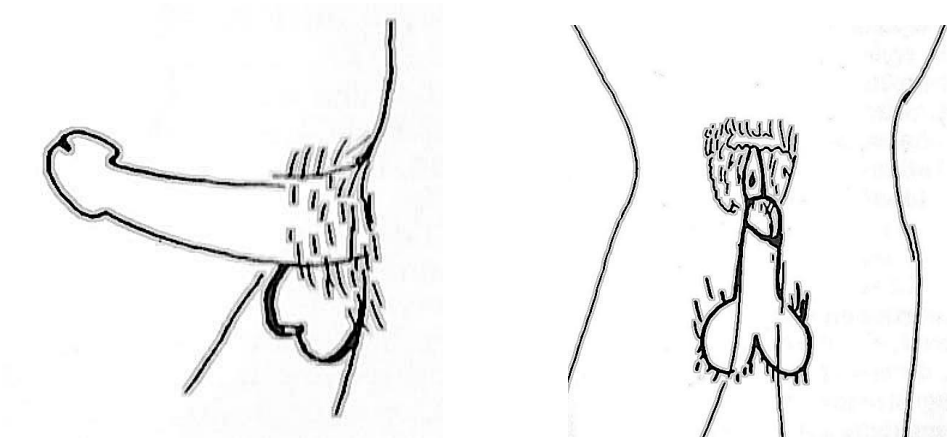
Et aujourd'hui ? Jean-Paul Calvet, le spécialiste incontesté de la grotte-mine médiévale du Calel à Soréze, dans le Tarn, alors infirmier, me faisait remarquer que l'on portait encore parfois de la vaisselle en se rendant au chevet des morts !
Au cours d'un reportage sur le percement du métro à Hong-Kong, on voyait des ouvriers mettant en œuvre des technologies d'avant-garde, sous la forme d'une gigantesque foreuse guidée par laser, tandis que l'un d'entre eux arpentait les galeries en tapant sur un fût métallique vide… dans le but de se concilier les bonnes grâces des esprits du sous-sol !

EROTISME DU SOUS-SOL

« Écoles, prisons, hôpitaux, casernes, asiles, bordels, métro, piscines, bains-douches, stades, gares, chiottes… Tous les murs de l'**ombre** et de l'**enfermement** vibrent. Sur les ciments effrités, les plâtres humides, les céramiques blafardes, les peintures fanées, des millions de messages se condensent, se redoublent, se brouillent. Murs palimpsestes. Réponses, effacements, ratures, déplacements, correspondances, superpositions, thèmes, variations, répétitions. Porno, scato, homo, sado, maso, exhibo… » C'est ainsi qu'Alain Jaubert, écrivain et journaliste, préface le livre d'un certain Ernest, pseudonyme sous lequel se cache un documentaliste scientifique, explorateur de « fonds bizarres » à ses heures perdues, livre au titre éloquent de « Sexe et Graffiti » (Éditions Alain Moreau, 1979).
Et ce livre nous en donne à voir, que ce soit par des textes ou des dessins, servi par une méticulosité d'entomologiste…
Rien de bien nouveau sous le soleil, donc, ou plutôt entre ombre et soleil, puisque les « œuvres » présentées fuient la grande lumière au profit de ces « lieux solitaires » où, selon l'adage, « la bouche doit se taire ».
D'où la question qui se pose à nous : Quid des cavernes, souterrains et autres carrières ?

[8] « *Speluncae infornatae et clusellae in locis suspectis et diffamatis destruantur vel obturentur* ».

Généralement, on ne peut pas dire que les « artistes » soient timides pour représenter « la chose », comme ci-dessous, d'où l'on voit que la référence érotique est claire et nette.

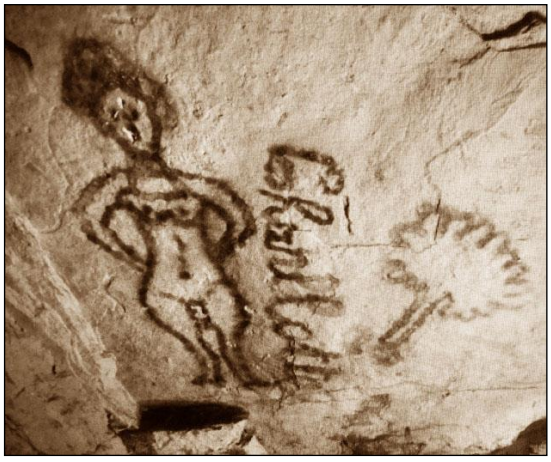


Maison en ruines, Gagnac, Haute-Garonne.

Si l'on s'en tient à ce critère, notre tour d'horizon est rapidement bouclé et la moisson est bien « maigre ». En élargissant la recherche, qui porte sur les grottes, les souterrains, les carrières, les catacombes, le résultat n'est guère plus probant et hors de la mesure de ce qu'on trouve dans la demi-obscurité des « lieux solitaires » ([9]).

Un célèbre précédent dans le paléolithique : la grotte Cosquer, Marseille, Bouches-du-Rhône.

On note que les grottes, et même les abris, comme ceux des grès de Fontainebleau, ne sont pratiquement pas concernées par le sujet. Dans le traouc del Calel à Soréze, Tarn, la S.M.S.P. (Société Méridionale de Spéléologie et de Préhistoire) de Toulouse a découvert un « phallus modelé dans l'argile, patiné, à l'aspect ancien », dont on ignore ce qu'il est devenu. Même si les modernes spéléologues, dans leur phase « adolescente », on parfois modelé des bites et tracé des bisons maladroits sur les parois, ceci reste très marginal.



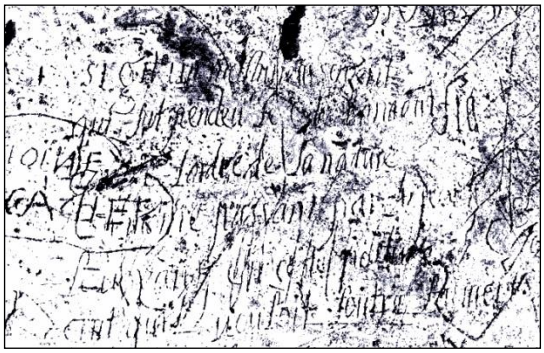
[9] Référence au célèbre adage : « En ce lieu solitaire ou l'Homme vient pour chier, la bouche doit se taire et le cul doit parler ».

Charlotte, creute de Rouge Maison, à Vailly-sur-Aisne, Aisne.

Creute du Bois Monsieur, Aisne.

Poste de commandement du lieutenant-colonel Reboul, ou carrière Saint-Christophe, à Vic-sur-Aisne, Aisne.

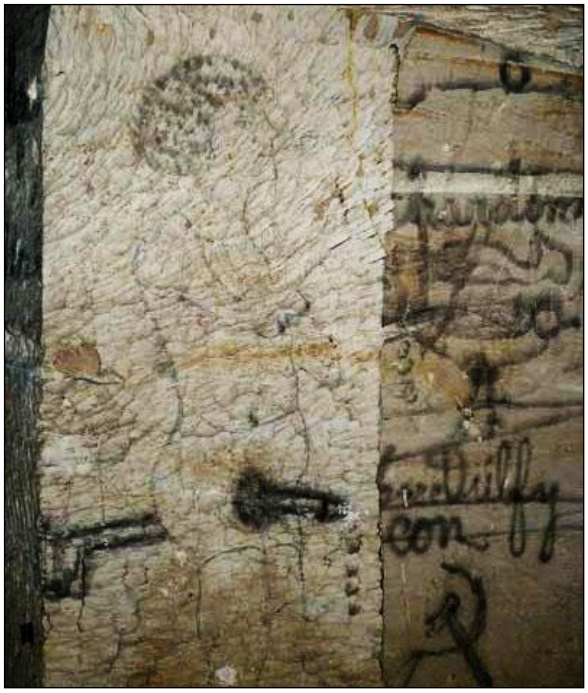
Carrière Le Château, en Indre-et-Loire.



« Si gît un malheureux sergent
qui fut pendeu le vit bandent
contre lordre de la nature
un moine passant par le port
le voyant en ceste posture
crut quil vouloit foutre la mort ».

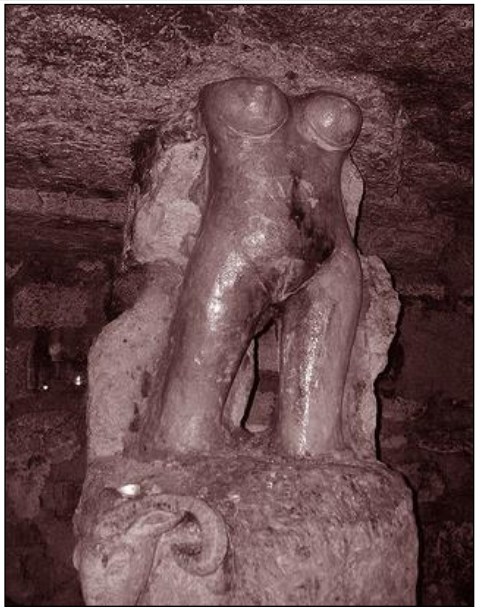
Célèbre graffiti du château de Bonaguil, Lot-et-Garonne.

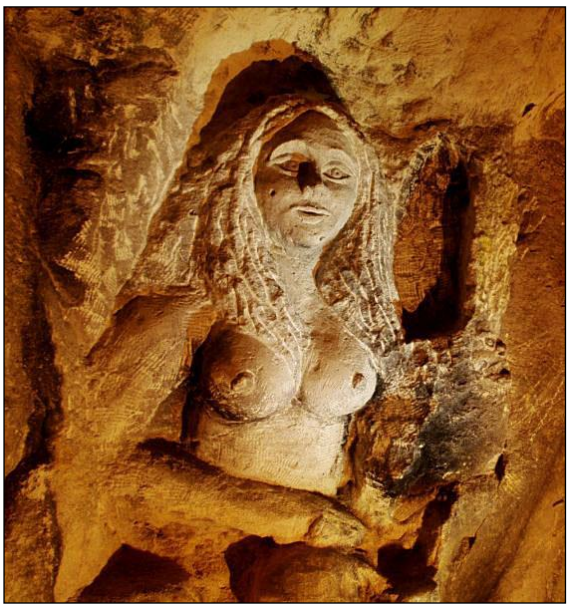
La Cave aux sculptures, à Dénézé-sous-Doué, Maine-et-Loire, comprend de nombreuses figurations érotiques, mais il est difficile d'en avoir communication.



1-2-3-Carrière de Savonnières, Meurthe-et-Moselle.
4-Femme en culotte « friponne ». Carrière du Chauffour à Thiescourt, Oise.

Carrières de Montigny, Machemont, Oise.

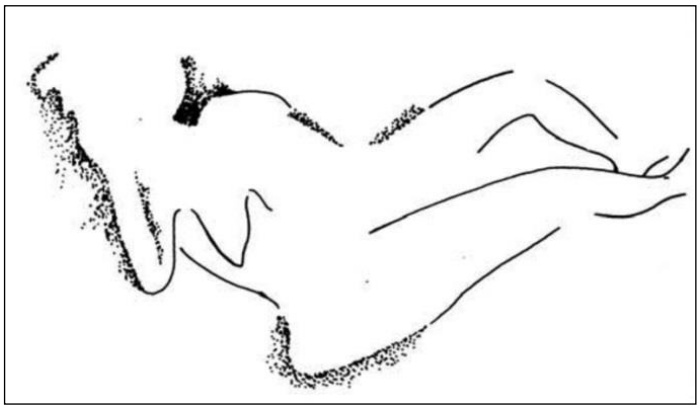


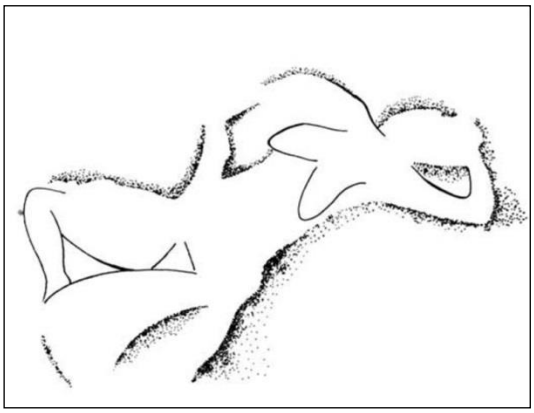


Catacombes, Paris.

Abris des grès de Fontainebleau.

Lesbiannisme dans la carrière de Sartrouville, Seine. Marie et Françoise étaient probablement des employées de la carrière.





Que penser de ce qu'on a appelé les « Vénus lascives », du paléolithique de la grotte de la Madeleine des Albis, dans le Tarn ? Leur pose, très « langoureuse », est inhabituelle dans l'art de cette époque…

Carrière de Bagneux A, Hauts-de-Seine.

De ce qui précède, ramené au volume des informations véhiculées par notre répertoire, on voit que l'érotisme n'est pas la préoccupation numéro un de ceux qui ont fréquenté les profondeurs. Même les catacombes, en dépit de leur réputation sulfureuse, sont loin d'être le lieu de fantasmatiques orgies, et les quelques photos de nus qui s'y prennent relèvent plutôt de l'amusement ou de la photo artistique.

Ce nouveau tour d'horizon confirme l'impression issue d'un premier travail, plus généraliste, que nous avions conduit, et qui a donné lieu à un article intitulé : « La sexualité humaine dans l'art pariétal et rupestre », publié en 1989 dans « Art Rupestre », n° 33, revue du G.E.R.S.A.R. (Groupe d'Études, de Recherches et de Sauvegarde de l'Art Rupestre)).
J'y écrivais : « … Une première impression s'en dégage : l'art des grottes et des rochers est un art très chaste. La sexualité humaine y est figurée de façon, sinon marginale, du moins très minoritairement. Par ailleurs, il semblerait que ce soit le fait de cultures très anciennes ou relativement anciennes. J'ai écrit par ailleurs que la grotte n'est pas le lieu privilégié où s'épanouit l'Éros. Il en va de même pour les rochers de plein air. Inutile de chercher au fond des antres ou sur les landes des lieux consacrés à des cultes paillards. Ceci contraste fortement avec ce que l'on peut observer actuellement dans la moindre bâtisse un peu à l'écart, où l'art des pornographes fleurit avec une imagination débordante… »
Actuellement, il ne semble pas qu'on puisse y ajouter ou retrancher une ligne, en dépit de l'abondance des informations véhiculées désormais par internet, et à l'aune des constations d'autres chercheurs qui arrivent à la même conclusion.

Il n'est pas sans intérêt de noter que l'intérêt pour l'art pariétal et rupestre, apparu à la fin du XIXème siècle pour ce qui concerne les cavernes, a été traité avec, sinon les préjugés, du moins les vues de l'époque des chercheurs. Pour l'art pariétal paléolithique, on se rappelle que la tendance était à y voir une « religion », une « magie de la chasse », avec, aujourd'hui et les progrès de l'ethnologie joints à une connaissance toujours plus poussée de la multiplicité des sites, une expression du « chamanisme ». Très vite est apparu le besoin de « sexualiser » le problème, au-delà de l'apparence brute.

André Leroi-Gourhan, après 1960, a proposé une approche radicalement nouvelle de l'interprétation de l'art pariétal paléolithique, basée sur un retour aux documents eux-mêmes, à l'analyse des relations de voisinage des œuvres et de leur position par rapport à la topographie des cavités. Il procède à un traitement statistique des représentations et aboutit à une lecture symbolique des figurations interprétées comme des symboles masculins ou féminins. Renonçant aux interprétations traditionnelles (magie, totémisme…), il conclut que les grottes ornées paléolithiques sont des sanctuaires religieux organisés spatialement, emportant la conviction de la plupart des préhistoriens… jusqu'à ce que cette « plupart » se situe ensuite en rupture, selon le vieil adage : « tu brûleras ce que tu as adoré… » Pour être équitable, nous dirons que le chamanisme, défendu par Jean Clottes, ne semble pas faire l'unanimité dans la communauté scientifique concernée ([10]).

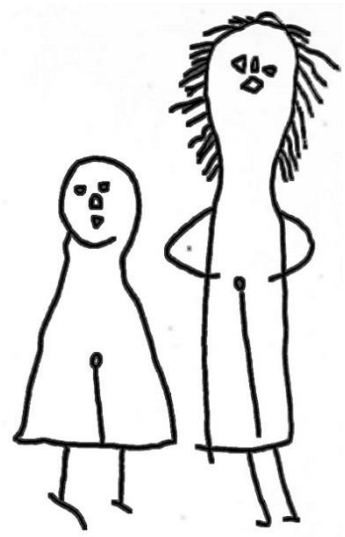
Cette « sexualisation » des symboles par Leroi-Gourhan lui avait valu de se faire traiter d'obsédé sexuel par l'abbé Breuil. Il faut dire que Leroi-Gourhan avait pensé que, des deux animaux les plus représentés dans l'art paléolithique, le cheval était un principe mâle et le bison un principe femelle, et que les signes schématiques obéissaient également à cette dichotomie.

---

[10] *En 1996 Jean Clottes et D. Lewis- Williams rouvrent le dossier du chamanisme. Selon eux, cette pratique très répandue chez les chasseurs-cueilleurs expliquerait la plupart des particularités de l'art paléolithique. L'attrait pour les grottes profondes et pour les détails de leurs parois serait le reflet d'une cosmogonie à étages et de la croyance en un monde autre souterrain. Les chevauchements de figures, l'absence de sol comme d'horizon ou de contexte écologique, les animaux en position normale…seraient des évocations des images hallucinatoires vécues pendant la transe. Dans l'ensemble cette thèse a été fort mal reçue. Elle a suscité un énorme silence qui n'est pas sans évoquer celui qui a accueilli la publication de Sautuola sur les bisons d'Altamira, c'est en effet un véritable attentat au préhistoriquement correct, structuraliste, du moment. Elle a suscité aussi quelques réactions de préhistoriens ou d'ethnologues d'une surprenante violence, ce qui prouve, si besoin était, que les « bonnes habitudes » du milieu en question ne se perdent pas…*

Notre propos n'est pas de prendre parti pour l'une ou l'autre des thèses, mais de montrer comment un esprit de systématisation peut entraîner, le mot n'est pas trop fort, des extravagances. Petit florilège.
L'honorable professeur Louis-René Nougier s'était livré à de savants calculs traduits en termes d'indices, sur le rapport entre la longueur de la verge, flaccide ou non, et la taille des personnages représentés dans l'art pariétal et rupestre, pour mettre en évidence une éventuelle exagération dans la taille du pénis.
Outre que les artistes des rochers n'aient jamais prétendu réaliser des dessins d'une exactitude millimétrique et que bien des personnages peuvent avoir, dans certaines cultures, des étuis péniens, la facilité actuelle d'obtention de données montre la vanité de l'opération. Wikipedia, par exemple : « … la taille moyenne du pénis humain au repos (flaccide) est très variable (4 centimètres à 12 centimètres) et ne permet pas de préjuger de la taille du pénis en érection… Selon l'Académie nationale française de chirurgie, la longueur moyenne de l'organe masculin au repos est de 9 à 9,5cm et de 12,8 à 14,5cm en érection… ». La multiplication des sites web pornographiques, bien qu'on puisse se douter que les acteurs sont choisis « en fonction », montre que les « performances » ci-dessus peuvent être largement dépassées.

L'abbé Glory, quant à lui, n'est pas en reste avec son commentaire des gravures de la grotte Baldouin, dans les Bouches-du-Rhône. Après diverses considérations, il décrit des gravures dont il donne un commentaire : « … les cinq pentacles sont comme des fossiles directeurs ([11]) qui nous permettent d'attribuer les gravures de la grotte de Baldouin à l'aurore des temps gallo-romains. M. Lantier a appelé particulièrement notre réflexion sur le rapprochement possible de l'homme au capuchon et des télesphores répandus un peu partout en Gaule. La statuette de bronze déposée au musée de Saint-Germain est habillée d'un capuchon mobile. Enlevé, il laisse apercevoir un phallus…Le télesphore emmitouflé dans son *cucullus* était regardé par les Gaulois comme le génie de la convalescence… »



Télesphores ? De la grotte Baldouin, ci-dessus à gauche, et télesphore découvert en 1884 à Moulezan, dans le Gard, ci-dessus à droite, avec pour commentaire : « Vêtu à la manière gauloise d'un long manteau à capuche, le petit dieu… rarement figuré dans le sud de la Gaule, demeure assez énigmatique. Fils d'Asclépios, il a certainement un lien avec le monde de la médecine car on le trouve associé à Hygie. Il appartiendrait au panthéon celtique… » Musée des antiquités de Nîmes.

Jusque-là, on peut souscrire aux propos de l'abbé, mais il revient sur la gravure de la grotte : « … le second personnage ramène ses mains vers l'extrémité du gland, comme pour attirer l'attention sur les fluides guérisseurs qui s'échappaient naturellement de cet organe ? La liqueur spermatique était un remède souverain contre les piqûres de scorpions. Quant à l'urine de l'homme, ses bienfaits, d'après Pline, guérissent une vingtaine de maux, depuis la stérilité féminine jusqu'aux ulcères de la tête ! Dans cet ordre d'idées, ne pourrait-on pas voir dans le couple d'équidés, étalon et jument de la grotte Baldouin ([12]), une allusion imagée aux multiples pratiques des thérapeutistes gallo-romains ?…Le sang des étalons et des cavales « ronge le bord des ulcères et les élargit ; il dissipe les tumeurs et les suppurations » (Pline). Mais Pline rapporte que le sang des cavales vierges est inopérant. Anaxilaüs écrit que brûler dans des lampes la liqueur qui s'échappe des cavales ou des ânesses après qu'elles aient été saillies a le pouvoir de faire paraître les assistants monstrueusement affublés de têtes de cheval. Enfin, pour ne citer que les textes qui se rapportent à la fécondité, « l'humeur qui s'échappe d'une cavale qui vient d'être couverte, ainsi que les testicules de cheval séchés et pulvérisés pris en boisson ont la même puissance aphrodisiaque que l'écume de la bouche d'un âne recueillie après coït sur un morceau d'étoffe rose. Et l'abbé de conclure : cette caverne dont le nom évoque des réunions nocturnes ([13]) a dû être le siège de plusieurs pratiques magiques à caractères thérapeutiques… »

---

[11] *Le pentacle est tout sauf un « fossile directeur », qui est un marqueur spécifique à un lieu et à une époque. On le retrouve dans toutes les cultures et dans tous les temps. Aujourd'hui, par exemple, de nombreux pays ont un ou des pentacles dans leur drapeau.*
[12] *Référence à deux équidés gravés de la grotte, dont l'un est manifestement mâle et l'autre, pour Glory, serait gravide.*
[13] *Le nom provençal de la grotte Baldouin est : baume di niue (grotte des nuits).*

Pas un instant, le digne abbé ne peut penser que le « gland » du télesphore pourrait être… un vulgaire bouton ! Quant à l'abbé Breuil qui voyait en Leroi-Gourhan un obsédé sexuel, que n'eut-il dit de son confrère et continuateur ?

Pour ce qui concerne l'érotisme dans l'art paléolithique, force est de reconnaître que, même si l'on fait la somme de tout ce qui concerne le corps humain, sans préjuger de la signification exacte des gravures, sculptures et modelages, le bilan est sans appel : on reste dans des généralités symboliques. Même la célèbre « dame de Brassempouy », dont on ignore d'ailleurs quel corps elle avait, et a fortiori les vénus que l'on trouve un peu partout dans cet art n'évoquent l'érotisme au sens où nous l'entendons.

Dame de Brassempouy. Défense de mammouth, de 29 à 20000 BP, mise au jour par Édouard Piette dans les Landes en 1894.

Plus tard, et pour l'art des rochers, les scènes explicites sont au moins aussi rares, en excluant celles mettant en scène la procréation, comme l'accouchement.

Gravure de l'arc alpin.

Tassili N-Ajjer, Algérie.

LES ABRIS ORNES DES GRES STAMPIENS

L'art rupestre du Massif de Fontainebleau est conditionné par la présence des grès du même nom, datant du Tertiaire, période Oligocène, étage du Stampien (du nom de la ville d'Étampes). Cette formation occupe tout le sud de l'Ile-de-France. Elle se présente sous forme de chaos résultant du démantèlement du banc initial appelé localement platière et qui constitue des cavités de taille réduite et de faible profondeur.
Ces cavités, dénommées abris ornés, renferment un art rupestre gravé au répertoire stéréotypé et peu varié. Il est constitué en grande majorité de quadrillages qui sont le motif emblématique de cet art, de cupules, de sillons isolés ou par paires ou bien en séries parallèles. Nous avons également des chevrons, des lancéolés et des motifs géométriques plus élaborés comme les triples enceintes ou les rouelles. Des tracés semi-figuratifs sont présents : zoomorphes, anthropomorphes, haches…
La répartition des gravures dans les abris ne semble pas répondre à une quelconque organisation. L'impression de désordre et de juxtaposition aléatoire des motifs est dominante.
Les tracés ont été obtenus par des mouvements abrasifs répétitifs à l'aide d'un fragment de grès appelé gravoir dont les arêtes fonctionnelles montrent un émoussé caractéristique. La technique dite linéaire est également utilisée mais moins souvent. Le piquetage et très rare.
Cet art rupestre est attribué pour l'essentiel au Mésolithique. La présence de gravures protohistoriques a été récemment mise en évidence. Nous avons également un ensemble gravé daté des périodes médiévales.
La signification de l'art rupestre de Fontainebleau reste hypothétique. Sa présence exclusive sous abris, sa grande dispersion avec plus de 1200 abris ornés, l'absence d'organisation, son caractère non figuratif et stéréotypé amènent une

hypothèse de rites répétitifs de nature votive. Cette interprétation ne vaut que pour les gravures attribuées au Mésolithique. Les autres corpus, protohistoriques ou médiévaux, sont trop peu représentés pour nourrir des hypothèses sur leur signification. Signalé la première fois en 1864 à Ballancourt, Essonne, l'art dit de Fontainebleau est représenté à ce jour par près de 1200 abris ornés, d'intérêt variable, répartis dans l'ensemble de la zone gréseuse stampienne du sud de l'Ile-de-France dénommée par commodité « massif de Fontainebleau ». Depuis 1864, les découvertes se sont succédé pendant de longues années, fruit des prospections d'un grand nombre de chercheurs parmi lesquels G. COURTY (de 1901 à 1929) et J. BAUDET (de 1947 à 1963). En 1975, la création par une équipe composée de bénévoles, du Groupe de recherches et de sauvegarde de l'art rupestre (GERSAR) a permis la reprise en profondeur du sujet : inventaire exhaustif des abris ornés et multiplication des campagnes de relevés intégraux.

Les grandes caractéristiques de l'art rupestre bellifontain

Le support rocheux, le grès, roche sédimentaire, est ici d'une dureté très variable. Il se présente sous la forme d'un banc appelé localement platière, disloqué par l'érosion sur ses bordures et constituant ainsi des chaos de pente. Les abris sont constitués par des auvents sous platières, des chambres formées de blocs d'éboulement ou de cavités, dites géodiques car subsphériques situées dans l'épaisseur du bloc rocheux.
Les gravures sont toujours disposées sous abris, plus ou moins cachées par des surplombs. Le souci de discrétion est évident. Elles ont été obtenues par des mouvements d'usure, en va-et-vient répétitifs, sur une profondeur variable. La technique de tracé dite linéaire est présente mais peu répandue compte tenu de la dureté du grès et de sa texture qui se prêtent peu à cette méthode contrairement au calcaire, par exemple. Le tracé par piquetage est très rare.

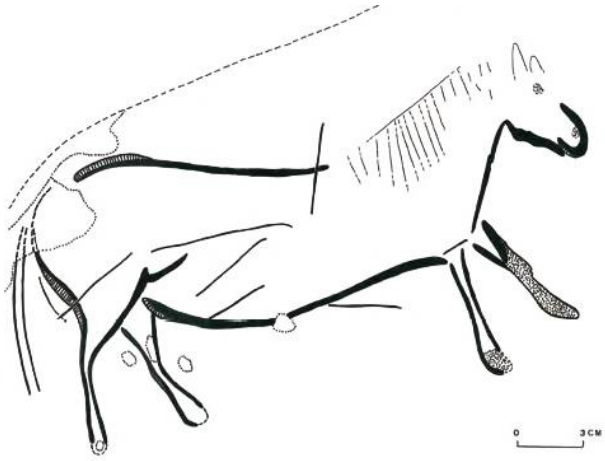
La datation et ses difficultés

Les motifs gravés, même les semi-figuratifs, sont peu parlants et ne permettent pas de rapprochements pertinents avec des sujets bien datés par ailleurs. Les comparaisons stylistiques avec d'autres sites d'art rupestre similaires n'apportent que peu d'information.
L'approche de la datation est donc indirecte : niveaux archéologiques recouvrant des parois ornées ou présence de fragments de grès ou de silex aux tranchants émoussés interprétés comme des outils à graver et dénommés gravoirs.
A ce jour, un seul abri orné, la « grotte à la peinture » à Larchant, fouillée par J. HINOUT, a donné un début de solution à la datation des pétroglyphes de Fontainebleau. Dans cet abri, un panneau orné de motifs caractéristiques était effondré et recouvert par des niveaux archéologiques, ce qui a permis au fouilleur de dater les gravures du Mésolithique et plus particulièrement du Sauveterrien.
Il reste à préciser la datation des motifs semi-figuratifs, dont l'appartenance à l'ensemble gravé attribué au Mésolithique n'est pas prouvée. Des attributions chronologiques aux périodes protohistoriques ou historiques sont avancées. L'existence de gravures remontant à l'Age du Bronze a été récemment mise en évidence sous forme d'une composition constituée de trois motifs associés, une pointe de lance, un bouclier et une épée. Bien que de facture maladroite, cette association ne peut être fortuite et présente un « stéréotype » se retrouvant sur les stèles dites « ibériques » datées de l'Age du Bronze final.
Nous citerons pour mémoire la présence dans le massif de Fontainebleau de témoins de l'art rupestre paléolithique : le cheval peint de Boutigny-sur-Essonne et le cheval gravé de Noisy-sur-École.

Cette synthèse déterminante est reprise de : BENARD, A. (2005) : Aperçu de l'art rupestre des chaos gréseux stampien du Massif de Fontainebleau (France). Ferrantia, revue du Musée national d'histoire naturelle du Luxembourg, 44. pp. 65-68.

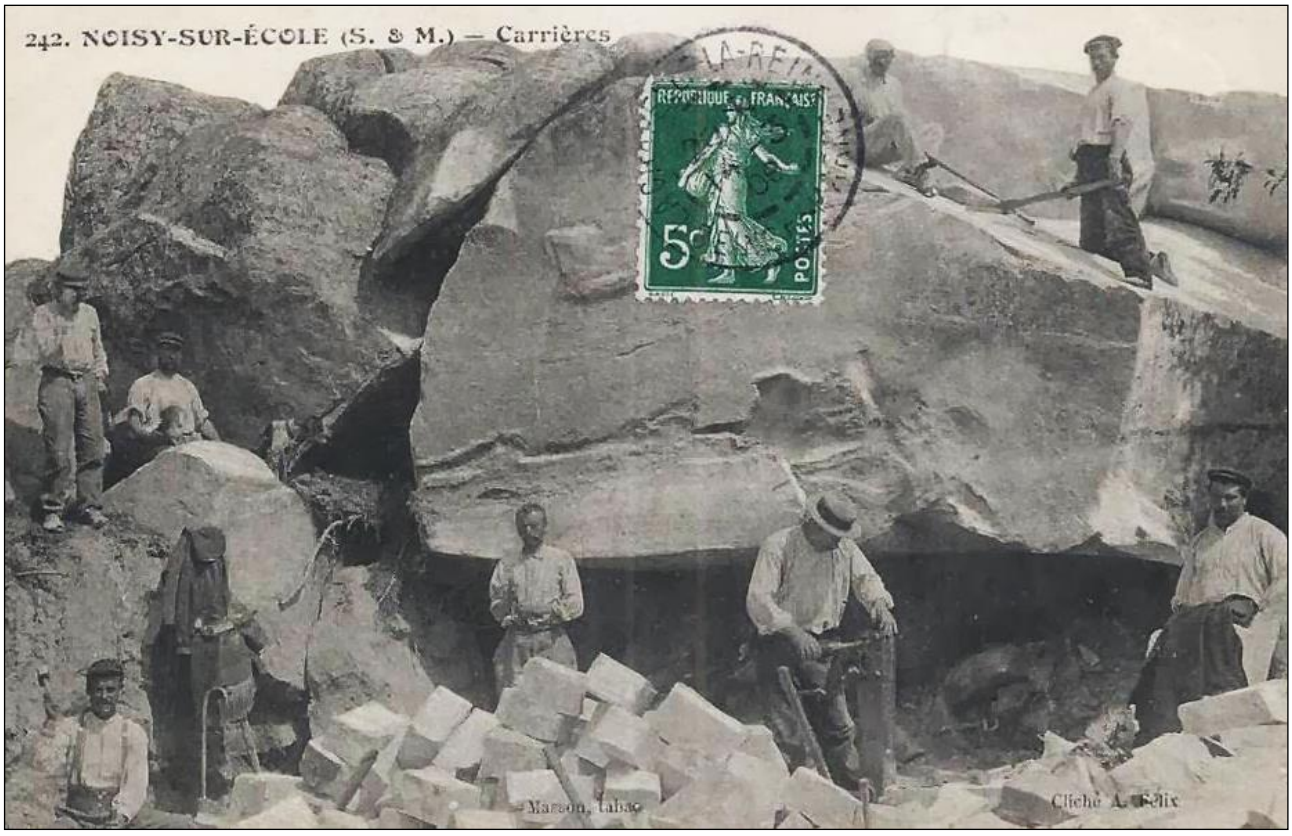
Il convient de dire que la géologie ne respectant pas les « frontières » administratives, l'art des grès de Fontainebleau est réparti sur les départements de la Seine-et-Marne, de l'Essonne et des Yvelines.

Cheval peint de Boutigny-sur-Essonne.



Cheval gravé de la Ségognole. De haut en bas : (photo Alain Bénard) ; relevé ; contre-moulage de M. GARCIA. On voit la difficulté de photographier en éclairage rasant la gravure, faiblement incisée. On consultera avec profit : BENARD, A. (2010) : L'abri orné de la Ségognole, Noisy-sur-Éole, Seine-et-Marne. Description des gravures et proposition d'attribution chrono culturelle. Bull. Soc. Préhist. Fse. Tome 107, n° 3. pp. 521-536.

La reprise d'une observation ancienne dans un abri orné de Buno-Bonnevaux a mis en évidence l'association étroite entre une gravure d'aurochs et des gravures abstraites classiques de l'art rupestre de type Fontainebleau. Nous avons là un lien exceptionnel entre la fin de l'art animalier du Paléolithique et l'art rupestre abstrait du Mésolithique.
Biblio : bulletin n° 65 du GERSAR.

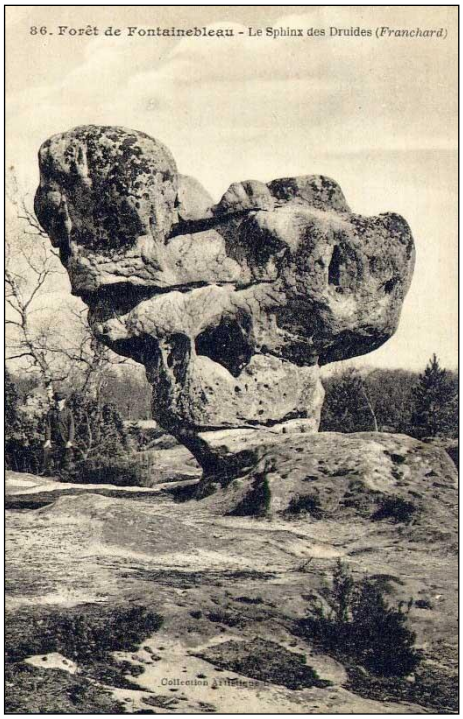


Carte postale, vers 1910.

Une pratique issue du Mésolithique.

Le terme d'*abri orné* s'entend au sens de "cavité abritant des gravures". Ces cavités, généralement exiguës, peuvent aller de la niche de quelques décimètres à la grotte de 15m de profondeur. Bien qu'offrant pour la plupart un abri sommaire, rares sont ceux, suffisamment vastes pour être habitables.
Les gravures sont exécutées sur les parois internes accessibles à la lumière du jour. Le caractère stéréotypé et répétitif, régionalement homogène des représentations évoque une pratique individuelle transmise dans un contexte tribal, et une fréquentation épisodique répétée des sites.
Le matériel lithique recueilli sur place, notamment des gravoirs et des armatures de flèche en silex, permet d'attribuer cette pratique aux chasseurs-cueilleurs nomades du Mésolithique (-9000 à -5500 ans avant notre ère).

Un répertoire qui couvre 12 millénaires.
À partir de quelques représentations attribuées au Paléolithique, l'art rupestre se développe plus particulièrement au Mésolithique.
Les sillons rectilignes sont les plus abondants. Des simples traits alignés, on passe aux quadrillages, omniprésents, et aux motifs géométriques élaborés comme croix, chevrons, étoiles, représentations circulaires et dérivés, puis à un répertoire semi-figuratif. Celui-ci comprend des représentations humaines et animalières (cervidés), d'armes ou d'outils, et d'autres gravures convenues plus énigmatiques. Parfois explicite (signe vulvaire, lancéolé), la désignation utilisée par les chercheurs reflète plus souvent leur perplexité (claviforme, arboriforme, scaliforme, tectiforme...). La comparaison avec l'art rupestre extra-régional met en évidence un symbolisme graphique largement répandu.
La référence à l'archéologie permet d'attribuer certaines gravures au Néolithique, à l'âge du Bronze (boucliers, lances) ou au Moyen-âge, comme la triple-enceinte. Quelques représentations comme le symbole des neuf cupules échappent à toute analyse.
Enfin, la christianisation puis l'alphabétisation des populations ont été fidèlement mémorisées par les grès de Fontainebleau, jusqu'à nos graffiti modernes.

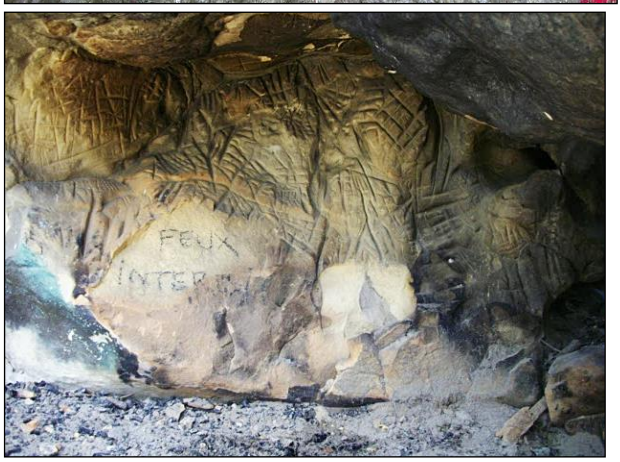


Le Sphinx des Druides. De tous temps, et y compris à l'heure des ordinateurs, les hommes ont aimé donner des noms aux phénomènes naturels curieux. Il est probable que cette « anthropisation » de la nature n'a pas échappée à nos aïeux, et même, influencé fortement leur perception de l'espace.

Nota : par internet, on trouve des vidéos sur ce sujet : elles permettent de mieux comprendre l'aspect des cavités et des gravures.

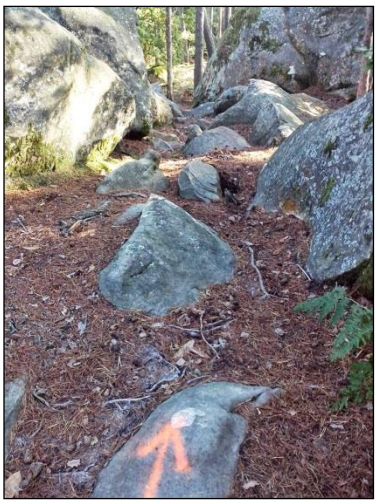
Une sur fréquentation dommageable…

Hélas, ce magnifique massif fait désormais l'objet d'une sur fréquentation qui entraîne des dégradations plus ou moins irréversibles.

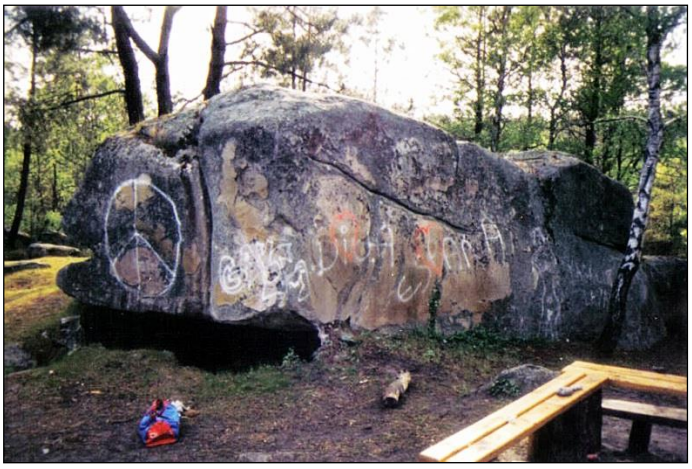


Les randonneurs abusifs. Si la signature fluorescente du collège Christine de Pisan a pu être « neutralisée » au prix de beaucoup d'huile de coude, l'abri des Portets, lui, a été bien endommagé par un feu de bivouac sauvage…

Les grimpeurs compulsifs. Activité bien inoffensive à première vue ! Elle pose toutefois problème par la prolifération des grimpeurs, qui s'empreignent les mains de magnésie (le fameux « pof ») et, avec les passages répétés, les rochers se couvrent de « pustules » blanches incrustées dans la roche. Pour couronner le tout, de nombreux balisages proposent des voies « clés en main ». Ces pratiques, discrètes à l'échelle d'une paroi de plusieurs centaines de mètres, deviennent gênantes sur des rochers de quelques mètres d'envol.



Les Vététistes acrobates. Dernier en date des sports de pleine nature, et toléré à Fontainebleau car les vélos n'ont pas de moteurs bruyants, là encore, ce qui pose problème, ce sont les passages répétés, et si tous les Vététistes n'ont pas l'audace du jeune homme « volant » au-dessus des rochers, le balisage est encore une fois prégnant.



Les nouveaux artistes. Certes, les taggueurs à l'origine de ce panneau dans un ancien abri de carrier pourraient se

revendiquer comme appartenant au « land art » mouvement qui utilise la nature comme support, mais c'est oublier qu'ils n'ont ni l'autorisation du propriétaire, ni l'agrément de ceux qui sont venus chercher autre chose dans cette quiétude minérale que de l'art « populaire », même si les gravures qui nous préoccupent ne sont, en fait, que ça. Quant au « travail « du bas, rappelons que le logo circulaire est celui de « peace and love », paix et amour, tout un programme…

***1**-La forêt de Fontainebleau, évidemment, intéresse tous les amateurs d'occultisme, tous les adeptes de pratiques « marginales », tous les adorateurs de mystérieux. De nombreux blogs sur internet affirment que les rochers aux formes bizarres sont des sculptures humaines, liées à une mystérieuse civilisation ; civilisation qui, au mieux, n'a pas laissé de descendance, au pire, était d'origine extraterrestre !*
***2**-Ces outils, que l'on rencontre dans les fouilles, sont des gravoirs qui ont servi sur place.*

LES NEO - PREHISTORIQUES

On se rappelle le scepticisme qui accueillit la révélation de l'art pariétal préhistorique avec la grotte d'Altmira, en Espagne, et le « *mea culpa* » retentissant d'Émile Carthailac, d'abord convaincu que c'était l'œuvre de faussaires.

La multiplication des découvertes, amplifiée par celles de sculptures et d'art mobilier, la large diffusion par l'image, ont soulevé une véritable passion auprès du grand public, à telle enseigne que l'on a dû interdire limiter l'accès touristique aux grandes grottes, et même l'interdire totalement, comme à Lascaux, pour des raisons de préservation.

C'est ainsi que l'art pariétal est devenu une source d'inspiration pour des créateurs ayant des motivations diverses. L'une d'elle s'adresse aux enfants, dans le cadre scolaire et associatif. On note d'ailleurs que cette action en direction des enfants séduit beaucoup d'enseignants. Ghislaine Letourneur a vécu une grande partie de son enfance et de son adolescence dans les hauts plateaux jurassiens. Elle réside actuellement dans les Bouches-du-Rhône. Des échanges avec des frères scientifiques, de nombreuses lectures sur les sciences de la Terre ont alimenté sa culture environnementale, mais aussi un attachement profond à sa région natale et l'adaptation à un territoire qui reste à préserver. Elle a fait des études d'Arts Plastiques à la faculté de lettres d'Aix-en-Provence. Durant plus de dix ans, elle a animé des ateliers pour enfants, adolescents et adultes en centres culturels. Sa pédagogie d'atelier : « l'épanouissement artistique pour tous ». Elle nous livre ici quelques clés de son travail : « … *L'art pariétal enseigné aux enfants. Pourquoi s'inspirer de cet art ? Dans le cadre de mes activités en arts plastiques avec les enfants et les adolescents, j'ai souvent proposé des liens avec l'histoire de l'art, messager intemporel de l'homme et de son vécu au cours d'une époque. Comme les édifices architecturaux, l'écriture, la musique, l'art pictural est ce qui reste quand une civilisation n'est plus. Relier l'enfant à l'histoire de l'humanité, c'est le faire réfléchir sur l'évolution de l'homme, sur sa position actuelle et sur notre propre mode de vie.*
Grâce à de très beaux ouvrages sur les peintures rupestres, les enfants ont pu découvrir l'univers minéral des grottes, premier habitat de l'homme, les animaux chassés aux temps préhistoriques, dont certains ont disparu, ainsi que l'habile gestuelle des artistes inconnus.
Si l'écriture n'existait pas encore en ces temps, ces peintures en pigments naturels sont un porte-parole, une mémoire vivante de nos lointains ancêtres. Elles reflètent la sobriété et la fragilité de la vie des premiers hommes, mais aussi leur fusion avec la nature, (probablement accompagnée de rituels autour de la chasse)... leur sens de l'observation et leur intelligence !
Comment les enfants ont-ils construit leur peinture ? Après avoir feuilleté les ouvrages, les enfants ont repéré les motifs qui les inspiraient, puis réalisé chacun un petit dessin d'animal sur un papier brouillon. Dans un second temps, sur des feuilles Canson blanche, ils ont préparé des fonds pour imiter la matière de la pierre en peignant avec de la gouache diluée tout en laissant des bords blancs. Puis, ils ont encollé des parties des fonds avec du sable de couleur. A cette étape, il leur a été proposé les techniques de grattage, frottage, soufflage, pour apporter du relief. Un sujet comme celui-ci limite en couleurs, ceci pour développer la sensibilité aux nuances et proposer des mélanges. C'est pourquoi en plus du noir et du blanc, une palette restreinte de tons (bruns, jaunes, ocres jaunes et rouges) a été mise à disposition.

D'autre part, les enfants n'étant pas habitués à dessiner ou peindre en grand format, il a fallu les placer en condition pour cela. Avec un pinceau souple et large, ils ont reproduit leur motif - en grand - (bison, cerf, bœuf, cheval, etc.), si possible en peu de traits rapides pour évoquer la gestuelle des artistes préhistoriques et peu importe les «maladresses » qui donnent encore plus de vie au dessin ! Puis, certains ont ajouté des petits décors (signes, symboles divers) en peinture et ou en grattage, de la peinture claire et foncée sur le fond avec un gros pinceau brosse pour imiter des reliefs. Pour achever de donner un aspect de craquelures, les bords de papiers restés blancs ont été déchirés.

Comment les enfants ont-ils ressenti ce travail ? Un même sujet trouvera toujours autant de différences qu'il y a de participants. L'idéal aurait été de réaliser une fresque commune. Mais compte-tenu de la simplicité des moyens utilisés, l'intérêt a été de découvrir le travail de l'autre, partager sa vision, sa perception.

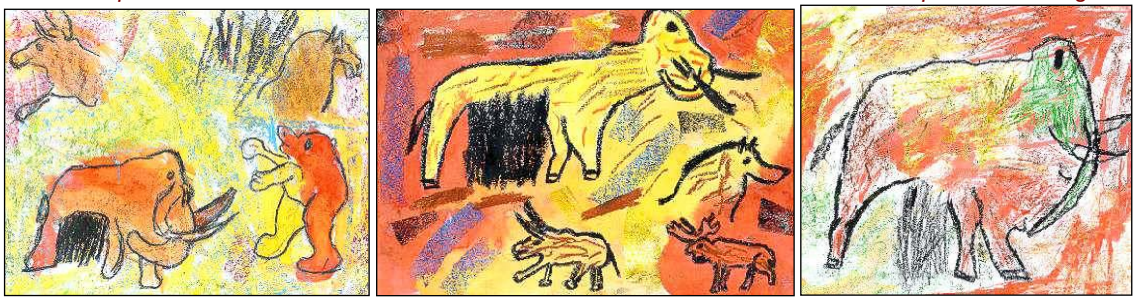
Pendant plus d'une heure, les artistes en herbe se sont plongés dans un univers sculptural à imaginer en deux dimensions. Tous ont été très fiers de leurs réalisations, véritables petites créations empruntes de mémoire… »

Travaux d'élèves de Ghislaine LETOURNEUR. Sables colorés.

L'approche de Domi est assez semblable : Les peintures qui suivent ont été réalisées par des jeunes de 6 à 14 ans, inscrits en associations pour suivre des Animations en Dessins et Peintures. « … *J'encadre ces activités en abordant différents thèmes. Dans un premier temps, je parle aux enfants du sujet. Pour cette animation, j'avais préparé un diaporama sur les différentes peintures pariétales que j'ai présenté avant d'aborder les différentes étapes de collages, peintures, empreintes... Ce fut un véritable moment de bonheur car tous les enfants qui avaient déjà abordé ce sujet à l'école se sont régalés dans les réalisations*… »

Bibliographie. (Domi, « Dessins et Peintures ») http://domidessins.canalblog.com/profile/601388/

On note la palette de couleurs volontairement limitée à des teintes chaudes, les mains positives et négatives.

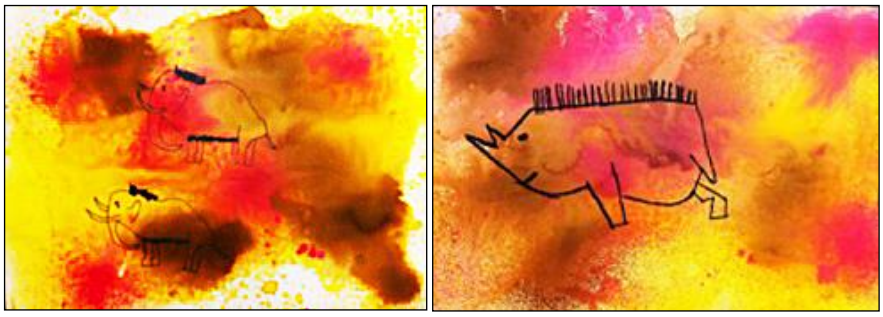


La leçon a été bien comprise : contrairement à l'éléphant, le mammouth avait une toison épaisse.

Ici, l'emploi du crayon de couleurs a fait que les enfants n'ont pas été limités à des teintes plus proches de celles de l'art pariétal.

Là, l'emploi de l'ardoise comme support renvoi à la réalité de cet art, qui est d'abord celui des rochers.

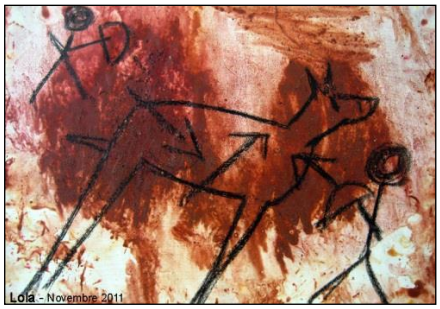
Un grand classique des travaux manuels, la peinture sur tuile ; on retrouve ici l'ambiance de l'art pariétal plus tardif, et annonce la céramique décorée.



Arts visuels pour les classes de Cours moyen. Animaux à la manière des peintures rupestres.
http://maclasseetmoi.eklablog.com/

École à Epfig, Bas-Rhin.

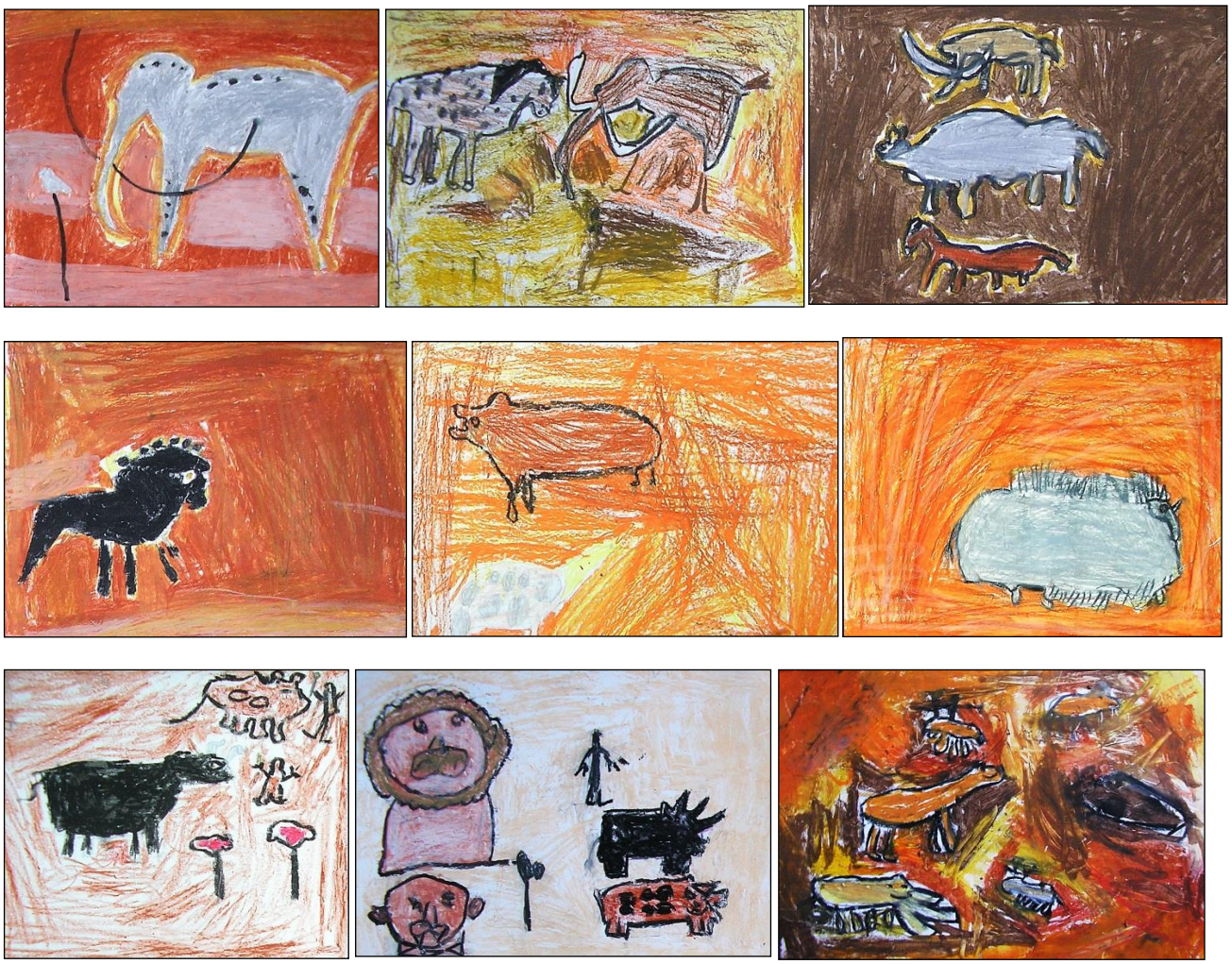
La classe de Mélusine. Travail sur les mains. http://melusi.canalblog.com/

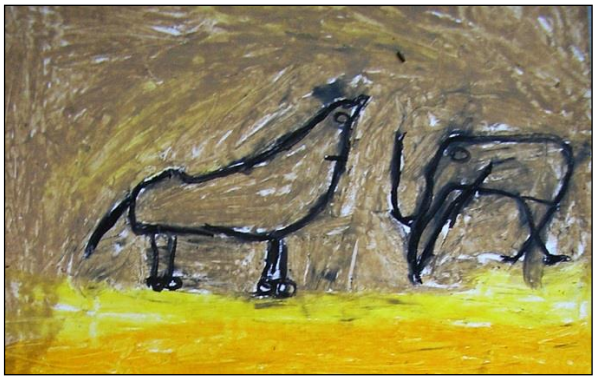


École primaire publique de Lioux, Vaucluse.

On reconnaît, en bas au milieu, le pingouin de la grotte Cosquer, à Marseille.

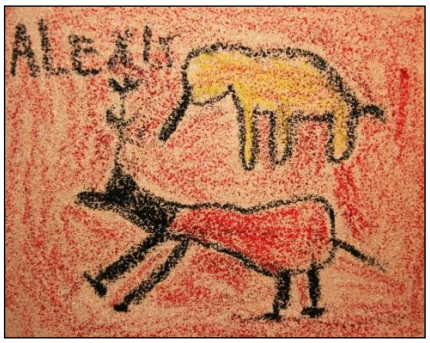
École Savournon. Val-de-Channe, Hautes-Alpes.

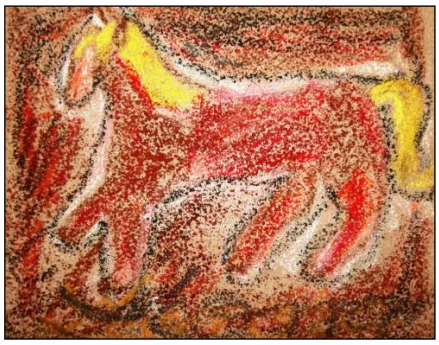


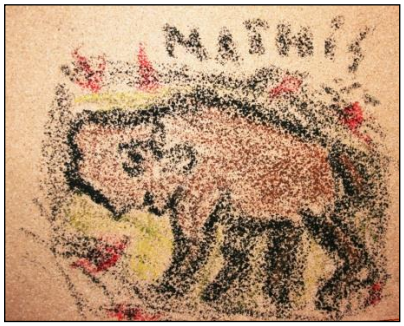


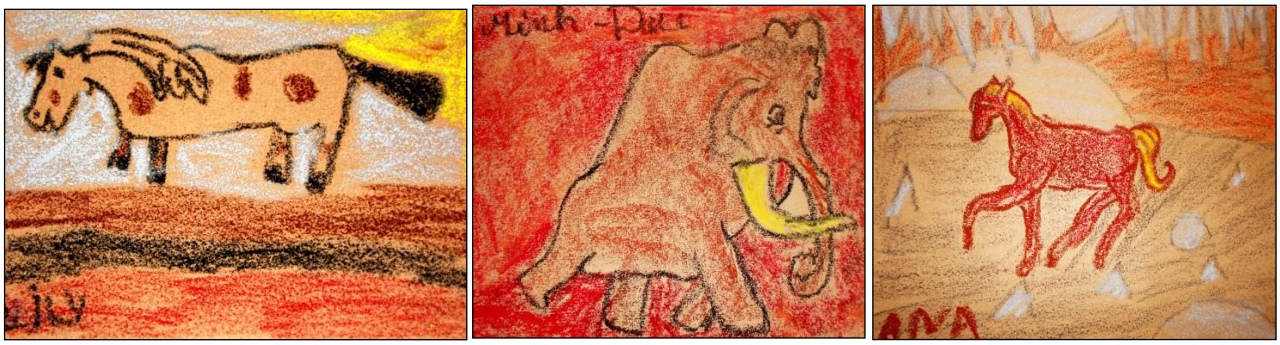
École Youri Gagarine. Sainte-Geneviève-des-Bois, Essonne.

École de Masclat, Lot.



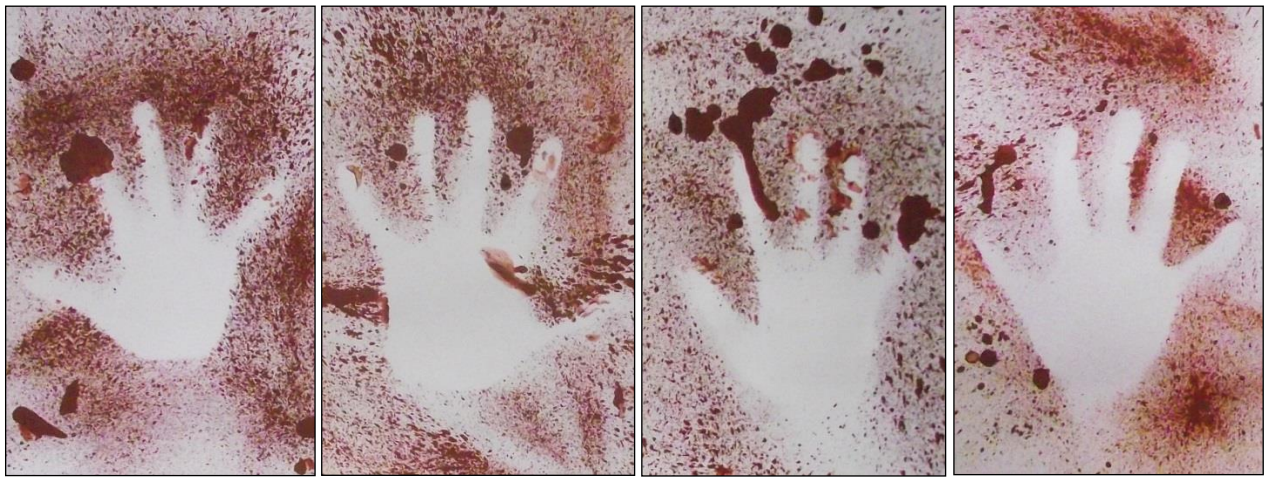






Les élèves d'une classe de Cours Élémentaire 2 ont regardé des reproductions des peintures rupestres de la Grotte de Lascaux et ils ont ensuite dessiné des animaux sur du papier de verre avec des pastels gras. On retrouve la volonté d'adapter le support du dessin à la réalité de la roche.

École Rousset, Conflans-Sainte-Honorine. Papier craft froissé-encré + empreintes négatives à l'encre vaporisée + empreintes positives à la gouache. Animaux préhistoriques : papier calque + crayons de couleur.



Nous avons lu « Voyage dans le temps » et nous avons pu découvrir la vie des hommes préhistoriques : leur habitat, leur façon de se nourrir par le biais de la chasse et la façon de s'exprimer par l'art. Du coup, à notre tour nous avons voulu nous mettre « dans la peau » des hommes préhistoriques et nous avons essayé de nous approprier leur technique. Nous avons utilisé une brosse à dents pour projeter de la peinture et faire l'empreinte de notre main. École Sainte Jeanne d'Arc, Chauffour, Sarthe.

Les CE 2 de Bures-sur-Yvette ont travaillé à partir de morceaux de carton découpés, reliés ensuite ensemble par des fils.

La peinture sur galets, connue dès l'Azilien.

De gauche à droite : grotte Chauvet à Vallon-Pont d'Arc (Ardèche), et grotte du Pech-Merle à Cabrerets (Lot). Lucien Gratté, huile sur toile.

J'ai dessiné il y a quelques années ce taureau directement au pinceau sur papier en m'inspirant des peintures préhistoriques. J'ai représenté l'animal à plat et de profil avec l'oeil de face et coloré d'ocre rouge avec des contours noirs. Aujourd'hui je l'ai ressorti en songeant à cet Art mystérieux. Pola FERRARI. http://decodartiste.com/blog/tag/rupestre/

La galerie « Pavé de Paris » propose d'authentiques pavés de Paris ornés de peintures paléolithiques ou de la vénus de Willendorf.

C'est dans son atelier situé sur le front de mer à Hendaye, que Maximina ESPESO crée ses œuvres inspirées de celles réalisées il y a plus de 15 000 ans dans les grottes par les artistes du Paléolithique supérieur.
Les peintures, sur panneau et toile, sont réalisées aux oxydes ferriques et de cuivre sur un mortier de divers matériels (oxyde du zinc, oxyde de baryum, pierres de marbres et quartz, un polymère acrylique, etc.). C'est ce qui permet à l'artiste de s'exprimer non seulement au travers du dessin et des formes, mais aussi via des textures.
L'art rupestre l'inspire depuis toujours. Elle a suivi des formations en dessin et peinture, gravure, histoire de l'art et d'archéologie préhistorique expérimentale. Son travail artistique a été récompensé en Espagne. Ses œuvres sont exposées en Espagne, en Italie, en Suisse et aux États-Unis. Le Parlement européen a souligné en 2002 son travail en faveur de la promotion du patrimoine culturel européen.
Plusieurs œuvres de Maximina Espeso sont présentées de façon permanente sur le site du gisement archéologique d'Atapuerca (province de Burgos) et au Musée archéologique d'Alcalá de Henares.

Michel BORIES. (1946-2001). Il a créé le style Pof-Art :
– variété des supports : papiers, crayons, gazes, bâches, toiles, écorces, fibres, os ;
– variété des interventions : peindre, coller, encrer, laver, imprimer, ficeler, estamper, gratter, griffer, superposer, arracher… et tout cela avec des terres, des sables, des couleurs noires, ocres, rouges, grises… Les quatre œuvres ci-dessus sont inspirées par l'art pariétal.

Travail de l'artiste havrais Nicolas BLONDEL pour l'école primaire de la Renaissance.

L'art pariétal où l'on ne l'attend pas… Photos ALINAIS.

Gilles BARBIER.

"Longtemps inspirée par l´art rupestre et les vénus gravettiennes, c´est la trace du temps que je cherchais à inscrire." Isabelle VIALLE. 1970. Acrylique sur papier 21 x 30cm.

GROTTES AMENAGEES POUR LE TOURISME

Sous cette définition, nous englobons les grottes visitables, éventuellement ayant un aménagement sommaire, et faisant l'objet d'un guidage rémunéré. Les autres relèvent de la spéléologie.

Le travail le plus complet sur ce thème reste la thèse de géographie de Christophe GAUCHON, soutenue le 10 janvier 1997 à l'Institut de géographie alpine de Grenoble. Elle a été publiée sous la forme d'un KARSTOLOGIA Mémoires (n° 7-1997), revue de la Fédération française de spéléologie et de l'Association française de karstologie, pp. 113 à 156. Elle reste évidemment la référence mais, depuis, l'évolution du tourisme et du loisir en France ont provoqué une mutation parfois profonde sur certains de ces sites, pour s'adapter aux goûts du public, et même les devancer.

On a parlé, au début de la création européenne, d'un « deal » qui aurait voué l'Allemagne à l'industrie, la France à l'agriculture et au tourisme et l'Angleterre aux finances. Ce que n'avaient pas prévus (ou voulu prévoir ?) les technocrates de l'époque, c'est qu'avec la mondialisation, l'agriculture se ferait désormais ailleurs qu'en France (qui a délocalisé par ailleurs son industrie à tout-va), ce qui place le tourisme en exergue, sauf à considérer qu'il ne créée pas beaucoup d'emplois qualifiés. A coïncidé avec ça une demande d'animation locale, qui s'est concrétisée par la création de parcs à thèmes un peu partout dans le pays.

Un autre phénomène a été le raccourcissement des congés d'été au profit de « petits » congés échelonnés au gré du calendrier scolaire. Tous ces facteurs ont fait que les grottes aménagées, comme nombre d'autres opérateurs dans ce domaine, ont été amenés à modifier parfois profondément leur offre.

Notre travail a recensé 113 sites répondant aux critères énoncés plus haut. S'il n'est pas exhaustif, il n'est pas loin de correspondre à la réalité de terrain (en septembre 2010, l'Association Nationale des Exploitants de Cavernes Aménagées pour le Tourisme annonçait 119 adhérents…)

Il n'existe pas de grotte aménagée « type ». Elles peuvent aller du boyau de 30m de long jusqu'à des parcours de plusieurs centaines de mètres dans des réseaux par ailleurs immenses, dont l'intérêt de la visite est dépassé par la lassitude des touristes. De même, leur système d'exploitation est très variable, de la petite entreprise familiale à la grosse exploitation industrielle de type Padirac ou l'aven Armand. En accord avec la philosophie générale du présent travail, nous n'avons porté aucun jugement de valeur en général, ni de comparaison en particulier.

La tendance actuelle est de dépasser le cadre de la stricte visite du site en offrant des pôles d'intérêt ciblés sur des « clientèles », la plus concernée étant les enfants. D'autres catégories sont approchées, comme les handicapés, encore que d'une façon timide à l'heure actuelle, et les étrangers, par le biais des guides multilingues ou des systèmes de type « audioguide », genre de baladeur audio programmable en plusieurs langues. Tous les sites, sans exception, indiquent que la visite est facile, sans fatigue et sans danger (clin d'œil au troisième âge qui se déplace de plus en plus ?)

Tour d'horizon des cavités aménagées.

Même s'il a été effectué en 2014, ce tour d'horizon inclut souvent des points qui existaient bien avant. Néanmoins, il est significatif d'une tendance qui consiste à élargir la clientèle, la grotte ne devenant parfois qu'un prétexte.

Transport vers et dans la cavité
Nous passerons sous silence la navigation qui existe de tous temps, comme à Padirac (Lot) ou Labouiche (Ariège), comme étant consubstantielle à ce type de grotte et en faisant d'ailleurs un des éléments de leur charme. Par contre, les petits trains qui évitaient les marches d'approche intérieures ont été transformés en une attraction à part entière, et ont même gagné les chemins d'accès à l'entrée du site, parfois « déguisés » en trains dignes de westerns !

Grotte de Lombrives, le Roucadère, petit train d'accès du parking à la grotte. Ce petit train sur route panoramique conduit le visiteur à 130m du porche d'entrée.

Dans les tunnels inclinés, il prend la forme d'un funiculaire.

Une grande partie de la publicité se fait sous forme « papier », mais aussi par internet, et chaque exploitant a son web-site, plus ou moins bien conçu. On y découvre que l'attache régionale devient un point fort de cette publicité. Ll'aven Marzal, la Madeleine, Saint-Marcel mettent en avant leur situation dans les Gorges de l'Ardèche, Domme, Maxange, Pataud, Proumeyssac, Tourtoirac, en Périgord. Osselle, Poudrey, en Franche-Comté, Cocalière, Trabuc, dans les Cévennes, Les Merveilles, Padirac, en Quercy, Blanot en Bourgogne, Labouiche dans les Pyrénées et quelques terroirs moins connus comme Saulges en Pays des Coëvrons. Esparros en Neste-Baronnies ou Corveissiat en Pays de Revermont – Bresse – Vallée de l'Ain, Limousis en Minervois-Cabardès ou Foulon en Val-de-Loir.

Cette promotion ressort aussi au niveau du vocabulaire. On sent parfois qu'il a été fait appel à des spécialistes chargés de trouver des slogans vendeurs, souvent en accord avec l'air du temps ! Florilège :

Le site des émotions aux trois découvertes. Aven Marzal. *Venez-vous mesurer à l'immensité de sa Nature !* Aven d'Orgnac. *Un pur moment d'émotion aux origines de l'art !* Pont d'Arc. *Entre ombre et lumière, Découvrez la magie des profondeurs et des grands espaces*… Saint-Marcel d'Ardèche, ces quatre cavités étant dans l'Ardèche. *La Venise Ariégeoise*. Labouiche, Ariège. *Les Balcons du Diable*. Cabrespine, Aude. *Sanctuaire de la Caverne de l'Ours ; Découvrez le fabuleux refuge de l'Homme de Cro-Magnon*. Bara-Bahau, Dordogne. *Venez vivre la Légende !* Roquefort, Aveyron. *Cathédrale de Cristal*. Proumeyssac, Dordogne. *Dépaysez-vous, remontez le temps ! Entrez au cœur d'un site naturel et préhistorique d'exception. Jardin Préhistorique dans les pas de Cro-Magnon*. Villars, Dordogne. *Un voyage d'émotions au cœur de la terre*. Savonnières, Indre-et-Loire. *Découvrez son monde fantastique. Pour le plaisir des Parents et surtout celui des Enfants*. Labeil, Hérault. *Majestueux, mystérieux, étonnant et vivant ! Aux frontières de l'exploration*. Baume, Jura. *Au cœur des Ardennes mystérieuses, une merveilleuse curiosité géologique*. Nichet, Ardennes. *Joyau souterrain. Un jardin de cristal*. Esparros, Hautes-Pyrénées. *Histoires d'avant l'histoire*. Sare, Pyrénées-Atlantiques. *Une grotte pas comme les autres*. Luire, Drôme. *La préhistoire autrement. Partez à la rencontre des chasseurs de l'Age de Pierre. Un spectacle*. Labastide, Hautes-Pyrénées. *L'attrait mystérieux des grottes*. Arcy, Yonne. *Entre Ombre et Lumière. Osez l'aventure intérieure*. La Balme, Isère. *Entrez dans un univers féerique*. Choranche, Isère. *Entrez dans l'aventure souterraine*. La Verna, Pyrénées-Atlantiques. *Une féérie de cristaux de lumière et d'eau*. Osselle, Doubs. *Cathédrale du Temps*. Clamouse, Hérault. *Voyage au œur de l'insolite*. Norée, Vienne. *Le sanctuaire des mains*. Gargas, Hautes-Pyrénées. *L'incroyable grotte de la Salamandre*. Salamadre, Ardèche. *L'incroyable aventure souterraine*. Padirac, Lot. *La grotte Rose du causse Noir*. Dargilan, Lozère. *Sous terre… la vie !* Azé, Saône et Loire. *L'Art des Origines, la Beauté de la Nature*. Pech Merle, Lot. *Merveille de la Nature*. Thouzon, Vaucluse. *Merveille souterraine*. Draye Blanche, Drôme. *La perle géologique du Périgord*. Tourtoirac, Dordogne. Sans oublier l'inévitable *Voyage au Centre de la Terre*, à Saint-Cézaire, Alpes-Maritimes, Limousis, Aude, Cocalière, Gard et encore Bétharram, Hautes-Pyrénées.

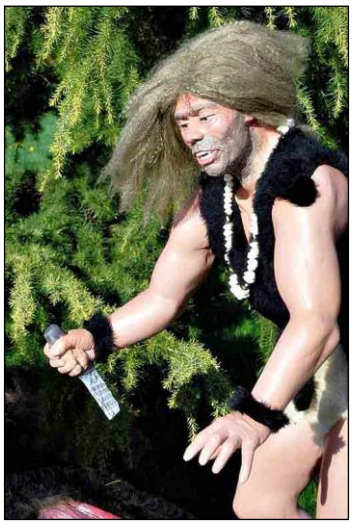
Les qualificatifs que se donnent les exploitants.
Au-delà des lieux communs, ils sont révélateurs de l'image que veut se donner le site. Evidemment, ceux qui ont trait à l'apparence de la cavité sont très classiques : cathédrale, cristal, fabuleux, fantastique, féerique, immense, incroyable, insolite, majestueux, mystérieux.
On trouve très présente la notion de découverte, certainement parce que, pour le touriste, c'est la dimension qui manque le plus et qu'il convient d'introduire : aventure, découverte, émotion, explorer, et plus généralement le voyage au centre de la Terre, clin d'œil évident à l'œuvre de Jules Vernes.
La notion de temps est aussi utilisée, temps géologique lié à l'ancienneté des paysages souterrains, à la lenteur de la formation des concrétions, mais encore au temps archéologique des grottes à dominante préhistorique.
Par ailleurs, d'autres qualificatifs attirent l'attention sur la spécificité du monde souterrain : dépaysement, exceptionnel, grands espaces, ombres et lumières, profondeur…

Mais, évidemment, les nouvelles orientations ne se réduisent pas à des mots. Une grande partie des thèmes des grottes aménagées tournant autour de la Préhistoire, il s'est créé « hors-sol » des structures spécifiques.

Animations liées à des bâtiments
Ce sont des musées spécialisés dans la Préhistoire. La Dordogne offre *l'Espace Pierre Bourrinet*, autour de Teyjat et les musées du *Regourdou* et des *Eyzies*. L'Ardèche a le *musée-zoo préhistorique* de l'aven Marzal, le *musée régional de Préhistoire* de l'aven d'Orgnac et le *musée archéologique* de Soyons. Le Mas d'Azil, Ariège, a son *musée de la Préhistoire*, il est vrai sous l'immense grotte, Baume Bonne, Alpes-de-Haute-Provence, le *musée de Préhistoire des gorges du Verdon*, Foissac, Aveyron, un *musée et parc préhistorique*, la Fage, Corrèze, un *musée Paléontologique*, Pair-non-Pair, Gironde, Pech-Merle, Lot et Sare, Pyrénées-Atlantiques, chacun leur musée. Gargas, Hautes-Pyrénées, a conçu « Nestploria », qui compte un espace de restitution graphique centré autour des mains de l'art pariétal. Le Bosc, Tarn-et-Garonne, a un musée orienté fossiles et minéraux, tandis que la Devèze, Hérault, a un musée de la spéléo. On peut aussi compter le musée de Tautavel, orienté vers la caune de l'Arago.

Animations sans bâtiments spécifiques
Elles sont parfois dans le hall d'entrée de la grotte, comme au Cap-Blanc, Dordogne, qui a une partie *musée* dans le hall d'entrée. Dans la cavité elle-même comme l'abri Pataud, Dordogne, mais, le plus souvent, elles prennent la forme d'un *parc* : Roc de Cazelle, Dordogne, qui montre de la faune quaternaire ainsi que la Draye Blanche, Drôme, Cerdon, Ain, Fontirou, Lot-et-Garonne, Sare, Pyrénées-Atlantiques, Labastide, Hautes-Pyrénées, sans oublier le Regourdou, Dordogne, et son Parc aux Ours vivants.

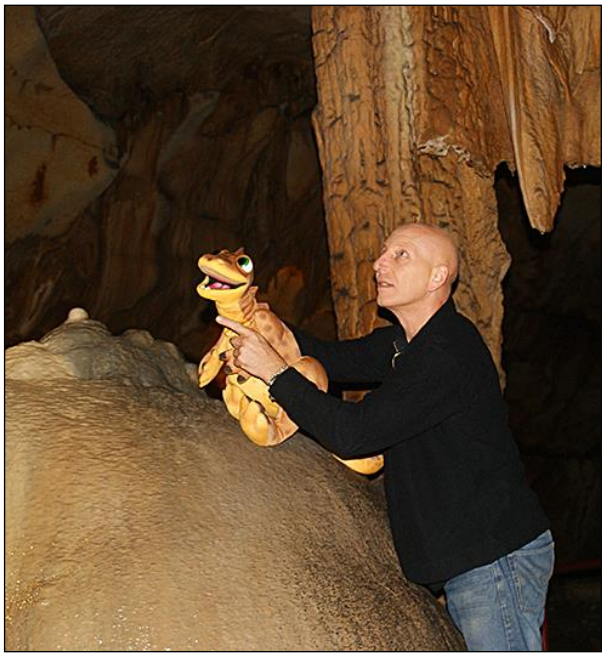
Dioramas
Tous ces musées retrouvent le bon vieux diorama, qui montre des scènes avec personnages, animaux et objets, reconsitués à des échelles variables. Pour faire « moderne », il a été rebaptisé « animation 3D ». En plus de ceux orientés sur la Préhistoire, dont celui de Thaïs, Drôme, est carrément implanté dans la grotte, on trouve le troglodytisme à Meschers, Gironde, et l'activité agricole et artisanale sur un plateau à Seythenex, Haute-Savoie.



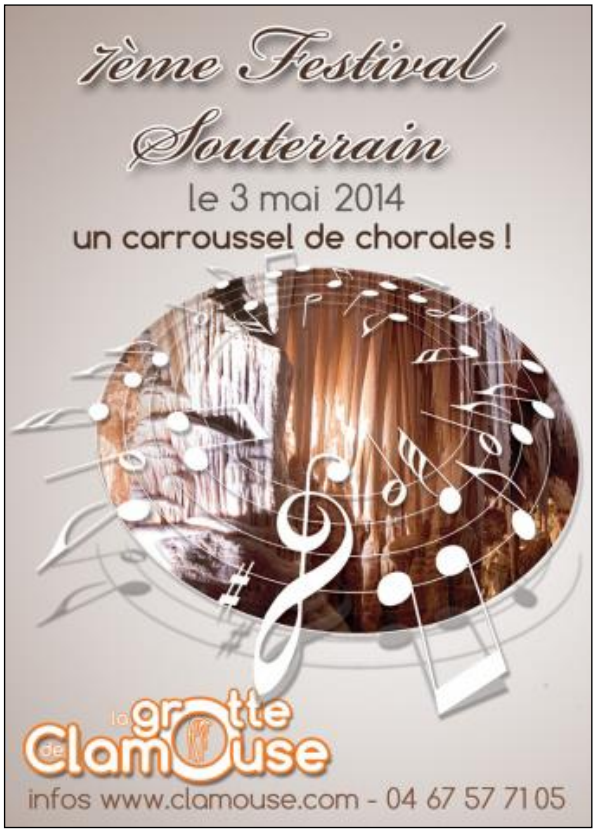
Le bon vieux diorama a fait peau neuve. Ici, dépeçage d'un mammouth à Saint-Marcel d'Ardèche.

Dinosaures
Faisons une mention spéciale à la « dinosauromania » qui affecte notre société depuis les années 1980. Elle se manifeste dans les parcs mais aussi carrément dans les grottes, sous le nom « d'animaux préhistoriques », mais induit une grave confusion dans les esprits qui ne font plus la différence entre les reptiles du Crétacé et la faune quaternaire contemporaine de l'Homme. Ainsi on trouve des dinosaures à l'aven Marzal, Ardèche, à Savonnières, Indre-et-Loir, à Fontirou, Lot-et-Garonne et à la Cova Bastera, Pyrénées-Orientales.

Aven Marzal, Ardèche, qui présente au même endroit un mammouth !



Pour ajouter à la confusion, la grotte de Saint-Marcel-d'Ardèche peut être visitée avec « Dundee », le petit dinosaure qui n'a pas la langue dans sa poche. Un ventriloque accompagné d'un guide fait découvrir la grotte « … d'une façon plus ludique et humoristique… »



Musique à la Clamouse.

Son et lumière

Sans remonter à la « Musique pour les feux d'artifice royaux » de Haendel, en l'honneur du traité d'Aix-la-Chapelle ou aux fêtes versaillaises sous Louis XIV, le « son et lumière » est une vieille tradition qui s'est imposée dès les années 1950 aux châteaux de la Loire. Si une douzaine de cavités aménagées indiquent expressément cette animation, il est possible que d'autres l'aient omis aux prétexte que cela coule de source. Parmi celles qui en font mention, Saint-Marcel d'Ardèche (Ardèche) écrit : « Un des plus grands et des plus beaux réseaux d'Europe en son et lumière ».

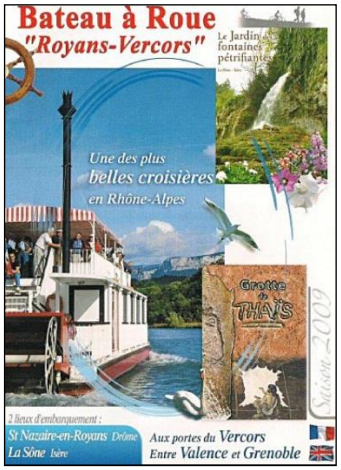
Couleurs à la carte à La Clamouse, avec tous les intermédiaires et panachages possibles.

Avoir 7 ans à la grotte Célestine, Gironde…

Animations

Mais ce sont dans les animations que se perçoivent au mieux les nouvelles orientations prises par les exploitants de cavernes touristiques. Beaucoup sont destinées aux enfants et au Troisième âge, qui sont des « cibles » potentielles dans la mesure où elles étaient négligées il y a une vingtaine d'années. Nous ne détaillerons pas exactement qui fait quoi — la liste serait longue et fastidieuse. Mais notons que l'on trouve un peu partout des concerts, y compris des chorales, des expositions, des conférences, plus original des séances « gastronomie », notamment pour le Réveillon, des réceptions de toutes sortes avec des locations d'espace (qui peuvent-être dans les dépendances du site). Plus anecdotiquement du funambulisme, des chiens de traineaux dans la Drôme (activité jumelée), du Bateau à roue, également dans la Drôme, toujours activité jumelée, le Festival du film de préhistoire à Pech-Merle, dans le Lot, une tyrolienne au-dessus de la cascade et de la grotte de Seythenex. En Haute-Savoie, la confection de lampes à bougies à la Luire, dans la Drôme, des séances « contes » (avec éventuellement chocolat chaud), « histoires », « jeux sur le thème du monde souterrain ». Une exposition sur le Protée à Choranche, Drôme, des journées « pêche à la ligne » et « Gourmandise basque » à Sare, Pyrénées-Atlantiques, des « chasses au Trésor », « à l'œuf de Pâques » et autres « Halloween », sans oublier les anniversaires de bambins et une improbable « chasse au dahu » !

Halloween à Clamouse… *Protée à la Clamouse et à Choranche.* *Chasse aux œufs de Pâques à la Clamouse.*



Jumelé avec la grotte de Thaïs, Il navigue sur la Saône et sur l'Isère.

Mais la plus grande majorité des animations parallèles reste celle prodiguée autour de la Préhistoire : lancer de javelot, taille du silex, fouilles et art pariétal pour enfants. Par ailleurs, en direction de cette clientèle jeune ou peu sportive, on trouve de l'initiation spéléo, parfois baptisée pompeusement « safari ». Toutefois, il existe des safaris spéléos destinés à une clientèle plus avisée, qui est encadrée par des moniteurs diplômés, comme à l'Aguzou, Aude, ou Cabrespine, dans le même département, avec une randonnée qui peut durer 5 heures. A Choranche, Isère, il est organisé des sortie photo amateurs et professionnels.

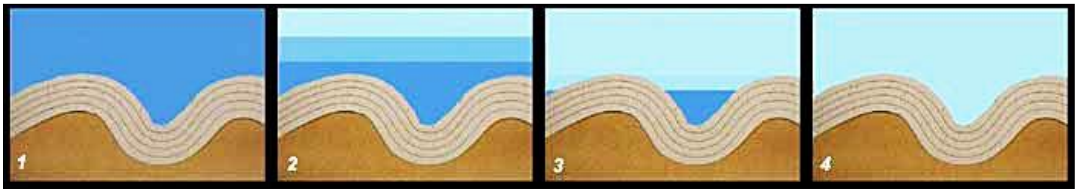
Animation Préhistoire à Castel-Merle, Dordogne.

Didactisme
Si les discours des guides sont désormais « recadrés » pour éviter les approximations d'antan, certains sites vont plus loin en offrant un discours pédagogique, généralement aidé par une sommité de la discipline. Ainsi, à la fontaine intermittente de Fontestorbes, Ariège, le point accueil présente les travaux explicatifs d'Alain Mangin, du laboratoire souterrain du C.N.R.S. de Moulis. À Choranche, Drôme, sous le porche est installée une exposition sur la géologie du Vercors. Au Cloup d'Aural, Lot, Thierry Pélissé, docteur en géologie, présente les anciennes phosphatières du Quercy. À Lastournelle, Lot-et-Garonne, il est prévu un accueil pédagogique pour cycles maternelle et primaire. A Wolfloch, Haut-Rhin, des vitrines montrent la géologie des Vosges.

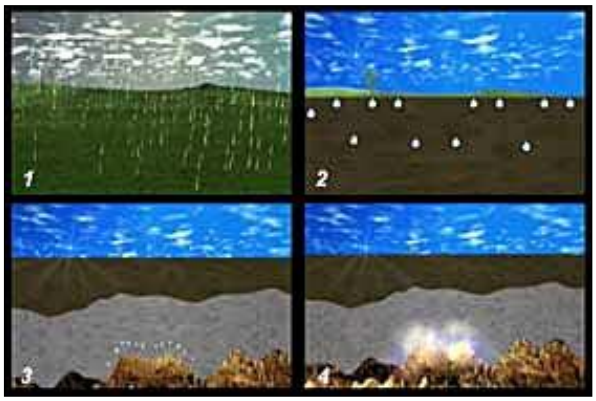
Le cas de VILLARS, Dordogne
(réf. Web-site de la grotte).

Située sur le versant ouest du massif du Cluzeau, la grotte de Villars est une caverne naturelle. Elle s'est formée dans une roche calcaire, ce qui fait d'elle une caverne « karstique ». Sa formation commence il y a plus de 150 millions d'années, à

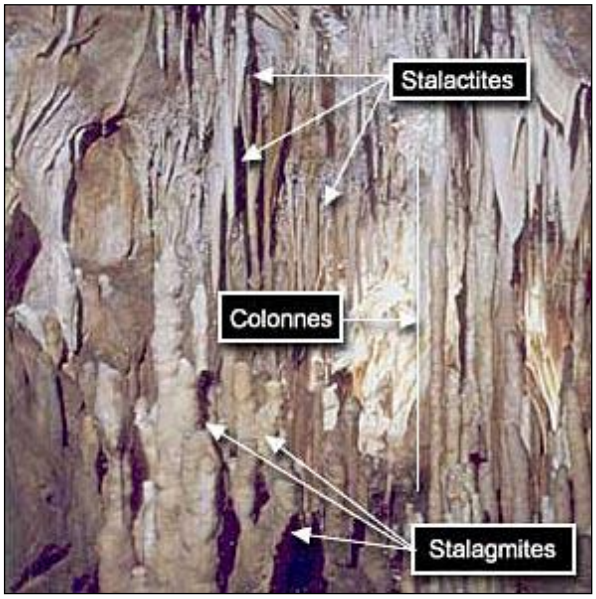
l'ère secondaire, plus précisément au Jurassique. A cette époque, les eaux recouvrent ce territoire que l'on nommera plus tard la France. Au fond de l'océan, les dépôts lacustres de sédiments marins, forment lentement une couche de calcaire. Durant des dizaines de millions d'années, les calcaires crétacés se déposent dans la région où nous nous trouvons.



Puis la croûte terrestre se plisse, se gondole sous l'effet du mouvement des plaques continentales. Les Pyrénées et les Alpes se forment et ces nouvelles terres repoussent peu à peu les eaux. Lorsque la mer se retire définitivement apparaissent à l'air libre les couches sédimentaires.



Dès que les calcaires ont émergés à l'air libre, ils ont été soumis à l'action des phénomènes météorologiques, notamment la pluie. Érosion mécanique, mais également chimique, car en tombant sur le sol au contact de l'humus des végétaux, l'eau se charge en gaz carbonique et devient légèrement acide. Ces eaux acides dissolvent lentement le calcaire soluble et creusent ainsi des galeries, des cavernes, des gouffres.



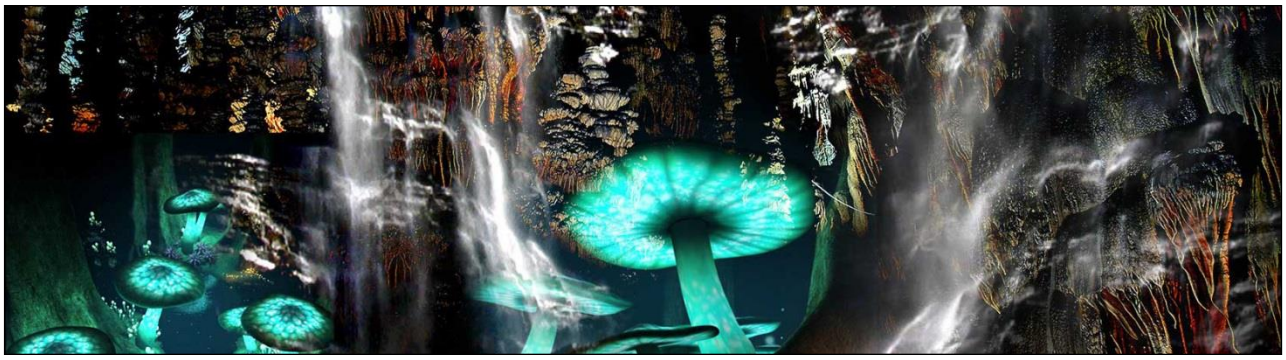
FORMATION DES CONCRÉTIONS

L'eau saturée en bicarbonate de calcium arrive dans la caverne par les fissures de la roche et dépose son bicarbonate de calcium selon deux processus :
- par dégazage du gaz carbonique et par précipitation du bicarbonate de calcium, lequel sèche et se cristallise en calcite.
- par évaporation et dépôt : l'eau s'évapore et la calcite se cristallise naturellement formant peu à peu une concrétion.
Ce dépôt entraîne la formation de concrétions très variées : stalactites, stalagmites, colonnes, draperies, excentriques, bénitiers… L'écoulement goutte à goutte, très fréquent, façonne la stalactite au plafond et à sa verticale la stalagmite, sur le plancher des galeries et des salles. Lorsqu'une stalactite rejoint la stalagmite née au-dessous d'elle, on obtient une colonne. Les excentriques constituent un type particulier de stalactites. Elles sont réalisées par une cristallisation en voile autour de la goutte d'eau. L'écoulement continu génère à partir des plafonds et des parois de grandes coulées de calcite parfois épaisses qui tapissent la paroi. La draperie est une forme ondulée, accrochée à la voûte, comme une stalactite, mais qui s'allonge vers les parois en ne prenant qu'une faible épaisseur. http://grotte-villars.com/espace-pedagogique/

Produits dérivés
Ils sont le « passage » obligé de notre civilisation. En dehors des innombrables « souvenirs », « bibelots », etc. habituels, on trouve des pétrifications, évidemment dans des sites dont c'est la vocation, comme Savonnières, en Indre-et-Loir, Gimeaux, Puy-de-Dôme, Saint-Nectaire, également dans le Puy-de-Dôme, mais également à Proumeyssac, Dordogne. Quant à la grotte de Sare, elle propose les produits… de sa miellerie.

Un produit dérivé qui fait fureur : les médailles commémoratives. D'un diamètre de 34mm, en alliage cuivre-aluminium-nickel, elles sont présentées dans des distributeurs automatiques. Ici, grotte de Thouzon et grotte de Régulus à Merschers.

Audio-visuel
Le spectacle « son et lumière » est déjà contenu dans ce terme. Mais, dans le domaine des grottes aménagées, rien ne peut arrêter la course aux visiteurs, donc la course aux « armements ». L'un de ceux-ci est le « mapping video 3D ». C'est une technologie multimédia permettant de projeter de la lumière ou des vidéos sur des volumes, de recréer des images de grande taille sur des structures en relief, tels des monuments, ou de recréer des univers à 360°. Grâce à l'utilisation des logiciels spécifiques, les volumes sont dessinés et reproduits, afin d'obtenir des projections vidéo à grande échelle qui adhèrent le plus près possible aux endroits choisis. Les logiciels permettent de projeter un ou plusieurs clips sur différentes sorties. Animés par des vidéo-jockeys, ces jeux d'illusion optique peuvent rendre confus la perception ou induire en erreur le spectateur à partir de la déconstruction illusoire de ce qui était statique.
Le mapping vidéo est souvent employé pour des spectacles nocturnes évènementiels tels que la Fête des lumières à Lyon ou De Gaulle en grand au Mémorial Charles de Gaulle et également permanents comme Disney Dreams! à Disneyland Paris, ou Lady O et Danse avec les robots au Futuroscope. A l'aven Armand, en 2014, on doit voir une évocation du Voyage au Centre de la Terre de Jules Verne.
L'avantage de cette technologie, déjà utilisée très largement dans les anciennes carrières des Baux-de-Provence est qu'une fois l'installation opérationnelle, on peut varier les thèmes à l'infini. Par exemple, aux Baux, le thème choisi est la peinture, thème évidemment très vaste. L'intérêt est qu'un site n'est jamais le même d'une année à l'autre, donc revisitable à plaisir.



mapping video 3D à l'aven Armand. Le thème retenu est le célèbre Voyage au centre de la Terre, de Jules Verne. On peut voir en surimpression sur les stalagmites en piles d'assiettes la forêt de champignons géants et des cascades.

100% réplique
Le problème a été posé avec Lascaux, Dordogne, menacée de disparition par la fréquentation touristique, ce qui a donné le fac-similé Lascaux II, qui bénéficie de l'aura de la vraie grotte. Le problème s'est posé avec la découverte de la grotte désormais appelée « Chauvet – Pont-d'Arc », dont il a été d'emblée décidé qu'elle n'était pas aménageable pour le tourisme. Là-aussi, il a été édifié à grand renfort de gros moyens, une réplique. Elle devrait avoir tous les « satellites » en matière d'animations, pédagogie, produits dérivés, etc.

Rando spéléo. Entrée par la partie touristique de la grotte de St Marcel d'Ardèche, on quitte le parcours aménagé pour explorer la magnifique galerie des peintres puis les colonnettes, le théâtre, le trou d'enfer... c'est une balade dans le réseau historique et sans difficulté pour une première découverte en douceur et en beauté (pas de passage étroit obligatoire).

La grotte du Foulon, en Eure-et-Loir, tire parti de l'espace sous le porche, en y organisant des manifestations publiques ou privées.

Ci-dessus l'espace sous l'auvent est utilisé comme restaurant et pour les réceptions.

Performances

Dans leur littérature, les exploitants de grottes aménagées aiment bien afficher, sinon des chiffres, du moins des affirmations dont l'objet est, évidemment, de se démarquer des autres. Ainsi, la rivière souterraine de Labouiche, Ariège, est la « *plus longue rivière souterraine navigable d'Europe ouverte au public* ». Lombrives, toujours dans l'Ariège, est « *Depuis 24 ans au livre Guinnes des records* » au titre de « *la plus vaste d'Europe* ». Quant à Cabrespine, Aude, c'est un « *gouffre géant* ». A la Glacière, Doubs, on trouve « *Une des plus grosses stalactites de France* », et la grotte est, de surcroît, un « *Lieu unique en Europe* ». Moidons, dans le Jura, possède « *Les plus belles stalactites du Jura* », Fontirou, Lot-et-Garonne, « *Les plus grands dinosaures du monde !!!* » et Cap-Blanc, en Dordogne, « *La seule Frise de sculptures ouvertes au public* ». Saulges, Mayenne, est « *Unique dans l'Ouest* », tandis que la Devèze, Hérault, possède « *Depuis des millénaires, un écrin de joyaux naturels* », ce qui en fait « *une des plus belles grottes de France*… » Maxange, en Dordogne, est « Unique au monde », tandis que Laugerie-basse, en Dordogne, est plus modestement « *Unique en Europe* », tandis que Padirac, Lot, est le « *plus célèbre gouffre d'Europe* ». Domme, Dordogne, a des ambitions plus modestes, puisqu'elle n'est que « *la plus grande grotte aménagée du Périgord Noir* », alors que Lacave, dans le Lot, s'ennorgueillit en 2005 de ses « *6 millions de visiteurs* » depuis son ouverture. La Cocalière, Gard, se veut une « *grotte de *** 1ere classe* » et « *Une des 3 plus belles grottes de France* ». La salle de la Verna, Pyrénées-Atlantiques, est « *Un site géologique d'exception* », ce qui est incontestable, tandis que Gimeaux, dans le Puy-de-Dôme, se voit comme « *Les plus grandes sources pétrifiantes* ».

Bien entendu, tout ceci ne repose sur aucune argumentation chiffrée et évolue en fonction des découvertes et des nouveaux aménagements mais, comme personne ne vérifie les dires, un slogan bien tourné sur le dépliant touristique est parole d'évangile. Cette difficulté n'a toutefois pas échappée à certains, qui se sont cherché des patronages illustres. Ainsi, Labouiche, en Ariège, est « *La plus sensationnelle des excursions souterraines* », aux dires de Norbert Casteret ; Bramabiau, Gard, est un « *Caprice de la Nature tel qu'on n'en connaît pas de semblable* », d'après Édouard-Alfred Martel, bien placé pour en parler puisqu'il y effectua la première traversée ; Médous, Hautes-Pyrénées, a reçu le soutien enthousiaste de F. Herzog, spéléologue suisse, qui à classé les grottes de Médous dans sa revue « Stalactites » de septembre 1951 « *les troisièmes du monde* ».

Si ces grands découvreurs ne sont pas oubliés dans les discours des guides, les spéléos « modernes » sont désormais noyés dans une foule anonyme d'où émerge, rarement, un nom ou un sigle de club. Le passé ne semble pas vendeur, sauf pour des initiatives personnelles comme à Labouiche, Ariège, où le guide éteint toute lumière pour « *restituer l'ambiance des premières explorations*… » ou plus prosaïquement, à Proumeyssac, Dordogne où, parallèlement au tunnel d'accès, l'exploitant propose une descente « à l'ancienne », avec une réplique de la nacelle utilisée pendant de nombreuses années.

La nouvelle nacelle de Proumeyssac, réplique fidèle de l'ancienne.

Ces nouvelles orientations qui tendent à faire des grottes des parcs de loisirs locaux, ont-elles l'approbation du public ? On peut le penser en lisant quelques réactions à propos de la grotte de Lastournelle, en Lot-et-Garonne (orthographe respectée) :

« … *les enfants qui n'avait jamais visité de grotte, on bien aimé, guide très agréable et enjouée. Grotte aux salles "humouristique" qui fait place à l'imagination...* »
« … *Une sortie en famille sur le site des grottes de Lastournelle, qui nous a enthousiasmés : Les grottes sont belles, l'accueil cordial et sympathique, et la visite permet de découvrir de façon surprenante et drôle ce curieux patrimoine souterrain du Lot-et-Garonne. Nous avons particulièrement aimé l'atmosphère enchantée des grottes, et l'humour ébouriffant du guide ! Pas besoin d'équipement spécial, si ce n'est une "petite laine" car les grottes sont fraîches (c'est un bonheur en été !) Une visite qui a ravi notre famille, des plus petits aux plus grands ! Visité en février 2014*… »
« … *Il ne faut pas chercher un lien historique, comme il est indiqué, il s'agit d'une animation. Le Lot-et-Garonne est assez dépourvu d'activités pendant les vacances scolaires alors quel plaisir pour les enfants de faire une SORTIE un peu décalée qui ne ressemble à aucune autre. Ce genre de prise de risque et d'initiative devrait être plus suivi. Bonne continuation aux Grottes de Lastrounelles ! Visité en avril 2014*… »
« … *L'animation d'halloween est une bonne idée mais la grotte pâtie de ces animations elle est totalement détériorée. Plus une stalactite n'est entière. Un désastre. Une boite à fric c'est tout ce que c'est*… »
« … *Nous y avons été cette année et on a trouvé ça pas mal mais sans plus, on l'appelle la grotte préhistorique alors qu'elle n'a jamais été habitée par les cro-magnons ,ni par les homo sapiens . Visité en juillet 2013*… »
« … *J'y ai emmené mes enfants lors de l'animation proposée pour halloween. Une visite dans la grotte entièrement dans le noir avec de petites lampes torche. Une sorcière au top pour faire, plus rire que peur, aux enfants ! Une après-midi déguisée dont on se souviendra. Visité en novembre 2012*… »

À part un petit bémol, on voit que le jugement est globalement positif.

A.N.E.C.A.T.

On peut noter que l'Association Nationale des Exploitants des Cavernes Aménagées pour le Tourisme continue, comme par le passé, à être l'organisme représentatif de la profession. Si tous les sites ne sont pas adhérents, les principaux le sont. C'est le seul organisme représentatif auprès des Pouvoirs publics, et ses buts restent le développement du tourisme souterrain Français, la conservation du patrimoine et la mise en valeur de ce patrimoine. En 2013, elle faisait état de 4 millions de visiteurs par an pour l'ensemble de ses adhérents.

Il y a un débat récurrent, dans les milieux spéléologiques, sur l'impact du tourisme sur les grottes. D'aucuns soutiennent qu'une grotte aménagée est, à terme, une grotte « morte », et les cas les plus sensibles, comme Lascaux, semblent leur donner raison. Les aménageurs répliquent, à juste titre, que bien des grottes aménagées auraient été vandalisées sans

cela. On le voit, le débat n'est pas manichéen. Dans ce contexte, le cas du gouffre d'Esparros est peut-être appelé à faire école.

Le cas du gouffre d'Esparros

Il s'ouvre dans les Baronnies, Hautes-Pyrénées. Il a été exploré en 1938 par Norbert CASTERET. Avec sa femme Élisabeth et son ami Germain Gattet, ils ont passé des mois et plus de 17 descentes à l'explorer, enthousiastes et admiratifs. Voici ce qu'il en disait : « … *Les parois sont tapissées, surchargées de myriades de houppettes, de pompons blancs qui forment le plus délicat et le plus somptueux décor que l'on puisse imaginer. Je m'arrête stupéfait devant d'énormes floraisons scintillantes qui pendent du plafond, comme des brassés de lilas blancs. Ces gerbes de fleurs minérales sont suspendues à hauteur de mon visage. Je les scrute en détail, j'en fais le tour, retenant instinctivement mon souffle, tant ces édifices en dentelles paraissent fragiles. Leur fragilité est réelle et il ne faut pas les effleurer* …»
Il a longtemps œuvré pour le préserver et le protéger de dégradations, relayé par son disciple et ami, Jacques JOLFRE. Celui-ci a pris pour parti, le gouffre étant fermé par une grille, de guider à titre bénévole les visiteurs, spéléologues avertis ; il effectue ainsi 187 descentes dans le gouffre. Mais les visiteurs affluent : la grille est forcée régulièrement, aussi JOLFRE se résout à boucher au béton le passage dit « du Canon ». Pour lui, comme pour CASTERET, l'affaire est sans appel : on n'aménage pas Esparros.
Cependant, en 1982, un projet d'aménagement a vu le jour, braquant contre lui une partie de la communauté spéléologique, inquiète de l'impact sur le milieu. On pourrait penser que l'avis de cette communauté avait peu de poids devant les enjeux financiers ; toutefois, des « ponts » existaient entre cette communauté et certaines personnes en charge du dossier au niveau des Pouvoirs publics, et il fut fait des investigations dans lesquelles le laboratoire souterrain de Moulis (C.N.R.S.) était partie prenante (Alain MANGIN et Dominique d'HULST), ainsi que la direction régionale de l'Environnement Midi-Pyrénées (Patrick CABROL). Extrait de leurs conclusions :

« *Le gouffre d'Esparros est probablement le plus fragile des sites naturels ouverts à la visite touristique. Il s'agit d'une cavité naturelle dont les parois sont tapissées de cristaux d'aragonite blanche : aiguilles, fines concrétions ou délicats cristaux arborescents parfois terminés par une ouate d'hydromagnésite. Les cristaux se développent généralement sur un plaquage d'argile tapissant la paroi. Les aragonites d'Esparros sont parmi les concrétions les plus belles mais aussi les plus délicates, mais un seul frottement, un seul assèchement de leur support argileux les détruit de façon irréversible… En juillet 1983, le ministère chargé de l'Environnement inscrit le gouffre d'Esparros sur la liste des 12 plus belles cavités françaises à protéger en priorité pour leur patrimoine exceptionnel… Le projet d'aménagement a été évalué plusieurs fois dans les années 1970 et 80 et a fait l'objet de polémiques entre les communes et des associations spéléologiques. En 1976, une obstruction de la chatière dite du « Trou du Canon » devait contribuer à la protection du site… Le gouffre d'Esparros est ensuite classé au titre des sites par décret en date du 30 octobre 1987. Pour la première fois en France, l'acte de classement d'une cavité au titre des sites prévoyait la mise en place d'un comité de gestion réunissant toutes les parties. Un arrêté ministériel du 4 juin 1989 précisait dans son article 1 que la « galerie des Aragonites » devrait être conservée en l'état et ne pourrait faire l'objet d'aucun aménagement et que l'éventuel aménagement touristique du reste du gouffre devrait être conforme aux conclusions de l'étude d'impact établie en 1987 par le Centre National de la Recherche Scientifique (Laboratoire Souterrain de Moulis)… Ces dispositions allaient permettre de mener sur le gouffre d'Esparros une opération pilote. Outre l'étude de faisabilité économique toujours nécessaire avant l'aménagement d'un site pour le tourisme, allaient être réalisées une étude d'impact à l'initiative de la DIREN Midi-Pyrénées et une étude architecturale et environnementale qui allait définir les conditions d'aménagement du gouffre et le suivi des travaux. La commune d'Esparros et 13 autres communes se regroupent, dans le cadre de la Communauté de Communes Neste-Baronnies, pour effectuer cet aménagement…*

Les conclusions de l'étude du Laboratoire de Moulis indiquaient que l'ouverture du site, moyennant une limitation des impacts dus à la fréquentation à 300 personnes par jour, n'affecterait pas les conditions environnementales. Elle faisait aussi le ***pari*** *qu'une veille environnementale permettrait d'identifier et d'anticiper une déstabilisation du milieu avant que des effets néfastes sur la conservation du site n'apparaissent… En 1995, un tunnel est percé pour accéder directement aux parties inférieures du gouffre, des travaux d'aménagements sont réalisés en 1996 et 1997, l'ouverture au public s'effectue le 1 août 1997 avec un protocole de visite précisé par l'étude d'impact. La cavité est instrumentée après le percement du tunnel et un suivi climatologique est actif depuis 1996. Un arrêté ministériel du 4 mai 1999 fixe les nouvelles conditions de gestion, en particulier pour les visites touristiques ainsi que la pénétration dans la « galerie des Aragonites ».*

De 2000 à 2004, une opération de réhabilitation de la « galerie des Aragonites » permet son nettoyage intégral et la requalification de ses sols

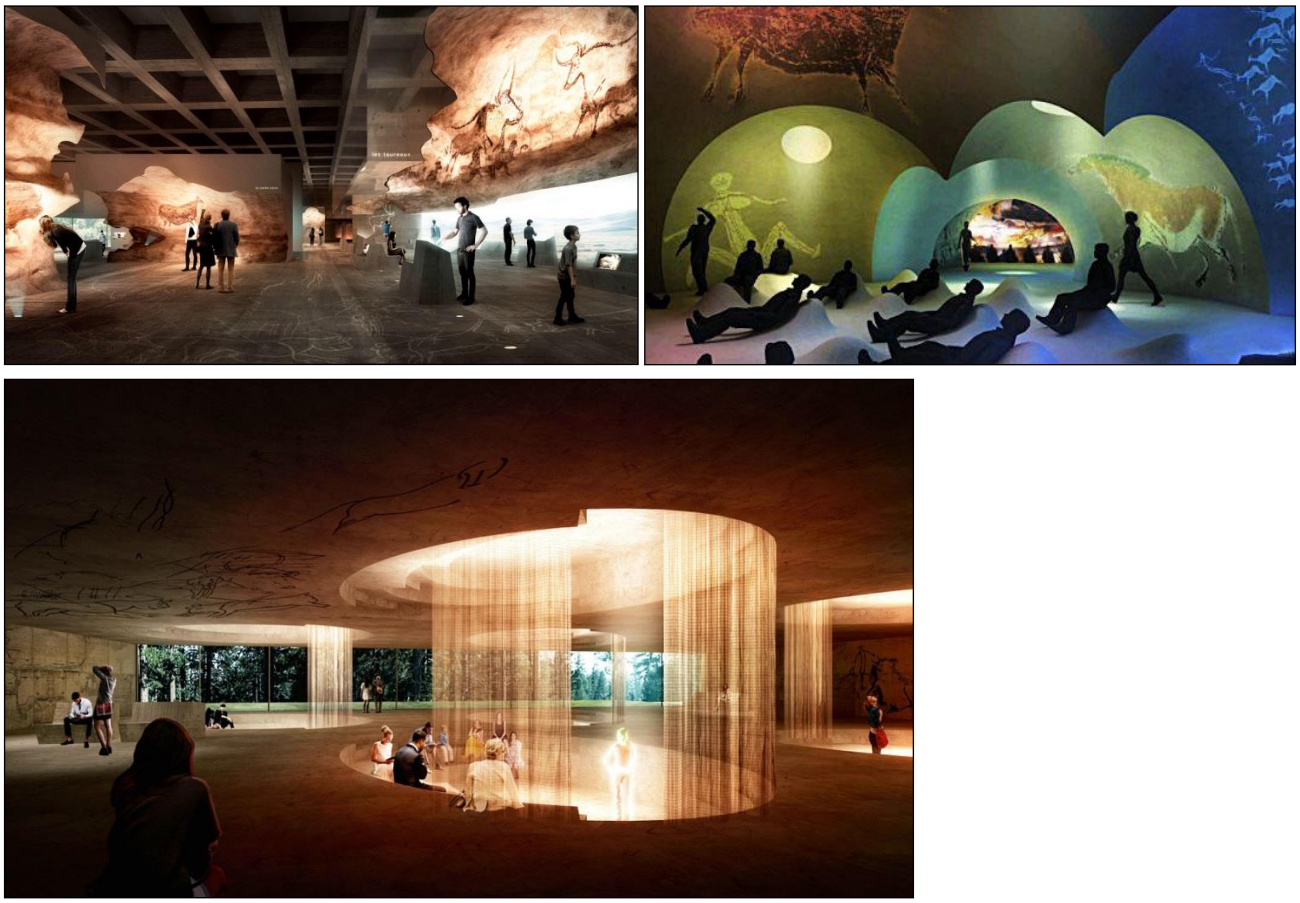
avec le dépôt d'une fine couche de poudre très fine de dolomite dont le but est de retrouver la couleur originale des sols et de favoriser la formation de nouvelles concrétions d'aragonite dans un milieu bien connu du point de vue climatique. C'est ainsi que, pour la première fois, un site souterrain faisait l'objet d'une étude, puis d'un suivi et d'un contrôle environnemental avant aménagement, pendant les travaux et pendant l'exploitation touristique. Il faut préciser que les phases de travaux et d'ouverture au public se sont réalisées dans une ambiance de collaboration totale entre la population, l'État, les élus, l'architecte urbaniste en charge de la définition des aménagements, les spéléologues, les entreprises responsables de l'aménagement et l'équipe scientifique du Laboratoire de Moulis. Par ailleurs la « Commission Départementale des Sites Perspective et Paysages » des Hautes Pyrénées a étudié l'ensemble du programme d'aménagement et en a suivi toutes les phases. »

Souhaitons simplement que le **pari** soit un pari gagnant (N.D.L.R.)

UNE GROTTE EN KIT !
LASCAUX 3

Une des caractéristiques évidentes des grottes aménagées pour le tourisme est que, dans un monde dérégulé où tout se « délocalise », entraînant des pertes d'emplois locaux, celles-ci ne sont pas transportables hors de leur pays et même de leur leur minuscule lopin de terre. Ceci était vrai jusqu'à ce que l'on vit arriver sur le marché LASCAUX 3.

Il faut rappeler que la grotte originelle a été fermée au public pour des raisons de conservation, qu'un fac-similé, appelé LASCAUX 2 a été édifié non loin de là, et qu'un vaste projet, LASCAUX 4, est programmé pour 2016. L'idée est d'alléger un peu la commune de Montignac elle-même de l'emprise (matérielle, non financière, évidemment) des visiteurs et, surtout, de créer un Centre International de l'Art Pariétal Montignac-Lascaux. Après l'annonce d'un désengagement de l'État, vite contré par les réactions des élus locaux de tous bords, le feu vert a été donné. En l'absence d'informations autres que quelques belles « vues d'artistes », il semble qu'on s'achemine vers une réalisation dominée par le virtuel (ci-après).

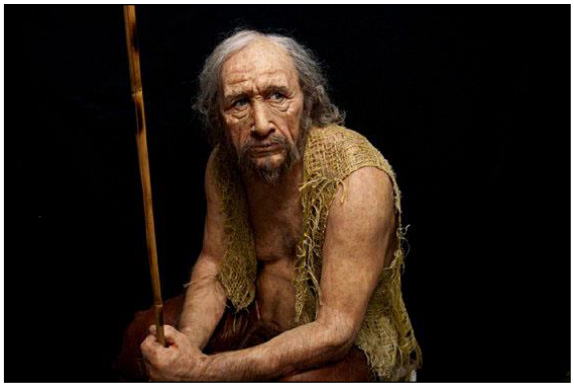


LASCAUX 4 vue par les artistes…

LASCAUX 3, elle a sa réalité matérielle et a reçu le nom de « grotte en kit », par référence aux produits prédigérés que l'on a juste à assembler avant utilisation. Elle est plus banalement « en dur », grâce aux nouvelles technologies de moulage et de recréation de la paroi minérale. Elle comprend la reproduction de la Nef avec la vache noire, le panneau de l'empreinte, les bisons adossés et la scène du puits, parties de la grotte non reproduites dans Lascaux 2, au total 5 reproductions grandeur nature inédites, d'une très grande résolution grâce à un savoir-faire unique au monde.

Ceci en parallèle avec exposition interactive, avec 15 installations tactiles et un film 3D HD. Elle a bénéficié du soutien financier de l'Etat, l'Europe, la Région Aquitaine et le Département de la Dordogne. Des partenaires privés se sont impliqués dans le mécénat.
L'exposition débute par une entrée en trompe-l'œil dans la grotte de Lascaux. Des archives multimédias font écho de sa découverte en 1940, des foules de visiteurs, puis de sa fermeture en 1963. Un spectacle cartographique projette le visiteur vers l'Europe, la Dordogne et jusqu'à l'entrée de la grotte telle qu'elle était il y a 170 siècles.
La salle suivante s'ouvre sur une formidable maquette à l'échelle 1/10e. Elle semble suspendue dans l'espace et hors du temps. Des micro théâtres optiques y sont intégrés et donnent, non seulement à voir les œuvres, mais elles créent aussi l'étrange impression que les peintres sont à l'œuvre. La visite se poursuit par une immersion virtuelle dans une projection inédite 3D-HD de la grotte originale.
Derrière chaque voile de pierre, d'étonnants dispositifs interactifs apprennent à décrypter les œuvres, à en saisir le contexte. Le visiteur retourne à la contemplation des œuvres, cette fois avec un regard averti. La salle suivante invite à la découverte de l'atelier de fabrication des reproductions et des technologies contemporaines au service des fresquistes qui refont les mêmes gestes que Cro-Magnon il y a 170 siècles. Les documents qui ont permis de conserver la grotte de Lascaux sont présentés : depuis les premiers calques et dessins des relevés originaux, les photographies noir et blanc puis couleurs, les films et documentaires jusqu'aux simulations virtuelles de la grotte. Ce florilège d'images conduit à une étonnante rencontre avec des sculptures hyperréalistes de l'artiste Élisabeth Daynès. La dernière salle suscite des questionnements. D'abord, celui d'artistes contemporains qui ont relevé le défi de créer sur des coques blanches reproduisant les parois de Lascaux. Ensuite, des dispositifs interactifs montrent comment la science est déployée pour préserver durablement cet écosystème vivant.
La première présentation a eu lieu à Bordeaux. Après une tournée en Amérique du Nord, clôturée en 2014 par le Canada, l'itinéraire à venir est fonction des marchés conclu avec des exposants potentiels.

Les artistes sont aidés par la comparaison avec des images projetées, de façon à intégrer les anamorphoses dues aux reliefs de la paroi.



Cro-Magnon, de retour de la chasse, fatigué, médite sur la dureté des temps… Sculpture d'Élisabeth Daynès, (photo S. Entressangle et E. Daynès.)

Le guidage spéléo

À côté des safaris conduits dans une grotte spécifique et à l'initiative de l'exploitant, il existe un guidage qui s'exécute, non plus en un lieu déterminé, mais en plusieurs, choisis en fonction de cette activité, très exactement comme en montagne. Comme on peut s'y attendre, cette pratique a été décriée, et on touche là à un point douloureux des relations entre le milieu spéléo au sens large et la Fédération française de spéléologie.

Les arguments des guides

C'est au début des années 1950, avec l'avènement de la société des loisirs et des vacances que naît notre activité. Un des précurseurs est Jean Trébuchon dans les gorges de l'Ardèche. Il est le premier loueur de canoë dans les gorges de l'Ardèche, fief s'il en est des activités de plein air, séjours en camping et autres camps sportifs multi-activités. Le guidage spéléo de l'époque ressemble à un mélange de stages d'initiation et de sorties touristiques. Ce développement suscitera d'autres vocations…En 1967, le ministère de la Jeunesse et des Sports prescrit la création du Brevet d'État autour d'une commission essentiellement composée de représentants du ministère et de la Fédération française de spéléologie. L'absence d'instance représentative de professionnel pénalisera les débats…Cette période de trouble verra la création de l'Association Nationale des Guides et Moniteurs de Spéléologie) en juillet 1967. Parmi les membres fondateurs, Jean Trébuchon, Président (et aussi président fondateur du comité départemental de spéléologie de l'Ardèche à l'époque), Christian Bayle, Gérard Muselet, Claude Pommier (ancien trésorier-adjoint de la Fédération française de spéléologie et président du comité départemental de spéléologie de la Drôme), Jean-Jacques Garnier (trésorier de la Fédération française de spéléologie), Jean Lavigne (expédition du gouffre Berger), Gilbert Mantovani et Géo Marchand (secrétaire général de la Fédération française de spéléologie).
La volonté de la F.F.S. d'être l'unique interlocuteur va générer des tensions avec l'A.N.G.M.S., tensions liées notamment à la méconnaissance du guidage spéléo et à des problèmes de personnes toutes issues du milieu fédéral mais dont les destins vont entrer en conflit par le choix de certains à professionnaliser l'activité, ce qui « casse » l'élitisme encouragé secrètement par les autres… Malgré une reconnaissance de l'A.N.G.M.S. par la F.F.S. en 1968, rien n'évolue vraiment et en 1969 le ministère Jeunesse et Sports se désintéresse même provisoirement du brevet d'état, car le développement de la profession n'est pas perçu… Dans les années 1970 et 80, la spéléologie professionnelle se développe par l'éducation à l'environnement… Pluri-actifs par nécessité, les professionnels de la spéléologie sont accompagnateurs en montagnes et/ou moniteurs de ski. Mus par une forte volonté de vivre et de travailler dans « l'espace rural et montagnard », leur organisation se calque sur celle des écoles de ski et des bureaux de guides de haute montagne, basée sur le statut professionnel de « travailleur non salarié ». Certains complètent leur activité par des métiers du bâtiment, de la forêt, de l'agriculture ou par des travaux en milieu d'accès difficile. Les premières entreprises à statut de S.A.R.L. apparaissent dans le milieu des sports nature. La recherche de reconnaissance par l'état, le public et par les autres professionnels des métiers du sport, montre vite les limites des brevets fédéraux, uniques formations qualifiantes de l'époque… Sur le massif du Vercors, les professionnels se réunissent pour clarifier les contenus et tarifs de leurs prestations. François Bocquet propose d'étendre la réflexion aux autres professionnels en France. C'était en 1986 au Centre National de la Spéléologie de Saint-Martin-en-Vercors. Deux années de recherches et d'échanges plus tard, le 16 mai 1988 à Saint-Bauzille-de-Putois (Hérault), avait lieu l'assemblée générale constitutive du Syndicat National des Professionnels de la Spéléologie. François Bocquet fut élut comme premier président et Jean Trébuchon Président d'Honneur…

L'article 3 des statuts du S.N.P.S. indique les buts :
- Grouper les professionnels de la spéléologie et de la descente de canyon, promouvoir la profession, défendre les intérêts des professionnels, soutenir et encourager leurs efforts et conforter les bonnes relations entre les membres
- Représenter la profession notamment dans ses rapports avec les pouvoirs publics, les administrations, les autres syndicats et organismes professionnels, les fédérations sportives concernées, la presse, etc.
- Permettre la découverte des milieux de pratique, développer leur connaissance, encourager leur respect et contribuer de façon active à leur protection.
- Défendre le libre accès aux lieux de pratique pour tous.
- Promouvoir la formation continue de ses membres… Ces fondements sont très proches de ceux de la F.F.S., à l'image en effet des membres fondateurs dont la plupart sont issus du milieu fédéral, pratiquants de la spéléologie d'exploration et cadres fédéraux actifs de l'École française de spéléologie, du Secours spéléologique français, etc. Le premier objectif et gros combat que mènera le S.N.P.S. sera la création avec le ministère de la Jeunesse et des Sports et la Fédération française de spéléologie du Brevet d'État d'Éducateur Sportif du 1er degré, option spéléologie. Ce premier combat prend bonne tournure, car le ministère s'intéresse de près à l'activité « canyon ». Les nombreuses réunions et discussions aboutissent à la signature de l'arrêté du Brevet d'État le 27 novembre 1992. La F.F.S obtient la délégation ministérielle pour la spéléologie…
Afin d'être en accord avec la réalité de terrain, le S.N.P.S. change son patronyme pour celui de Syndicat National des Professionnels de la Spéléologie et du Canyon (S.N.P.S.C.)…

Les rapports avec la Fédération française de spéléologie se sont très nettement améliorés depuis 1999 grâce notamment à l'atténuation de certains problèmes de personnes mais aussi au fait qu'une majorité de professionnels est issue du milieu fédéral et active en son sein. Défense de la profession et du libre accès. C'est une des actions permanentes du S.N.P.S.C. qui se tient aux aguets conformément à sa déontologie…

Les arguments des opposants
Le premier des arguments est, pour les opposants, que le milieu souterrain est très fragile et ne peut supporter ce qu'ils appellent la « spéléologie de masse ». Mais il n'est pas le seul. Florilège de quelques sites internet :

*De plus en plus d'entreprises font du guidage souterrain leur fond de commerce. Certaines se sont attribué une portion de cavité ou même une cavité entière et pratiquent l'abattage sur un seul site (plus de 60 clients/semaines pendant la saison). C'est une catastrophe, pour le site (sur fréquentation), mais aussi pour la spéléo en général, tout en n'apportant rien de plus au participants (si ce n'est au meilleur des cas d'avoir passé un bon moment).

*Les propriétaires ne sont jamais au courant d'une activité payante sur leur site jusqu'à ce qu'ils l'apprennent eux-mêmes (c'est tout simplement du vol).

*Souvent vu un seul guide pour plus de 10 clients (y-a-t'il des règles en la matière ?)

*Petit à petit, les cavités se ferment, notre pratique se ridiculise et se range dans le rang des canyons payants, des via payantes, des randos payantes au détriment de tous ceux qui veulent pratiquer en autonome. N'oublions pas ce qu'est la spéléologie.

*La spéléo ne peut pas être un sport de masse ni même une activité de loisirs proprement dit tout simplement parce que ça dénaturerait et le milieu et l'activité. On ne peut pas attendre du milieu souterrain qu'il s'adapte aux contraintes économiques de l'époque, il ne peut que se dégrader, ce qui ne peut entrainer que plus de réglementations et de contraintes pour tous les pratiquants. Il n'y a jamais plus de 10.000 spéléologues dans l'Hexagone et pourtant ce sont eux qui assurent toutes les explorations et topographies du sous-sol karstique gratuitement depuis l'après-guerre sans aucune reconnaissance de qui que ce soit alors que la gestion des eaux phréatiques est un enjeu d'avenir majeur. Il ne manquerait plus que ceux-ci payent les pots cassés d'une politique archaïque de l'utilisation du milieu, héritée de la mentalité des Trente Glorieuses ([14]), en ayant à supporter des règlements bruxellois ([15]) ou à payer des taxes pour aller sous terre.
Espérons que les générations futures, pour lesquelles nous avons travaillé mine de rien chaque fois que nous avons exploré, topographié et archivé, nous serons reconnaissantes. À titre posthume, bien entendu…

Référence à des normes européennes pour les matériels de sécurité dans les entreprises qui, s'appliquant par exemple aux cordes, rendent difficile la gestion des stocks de clubs spéléos, soumis à d'autres contraintes.

Et actuellement ?
Le débat n'est pas tranché, dans la mesure où l'on manque d'éléments objectifs chiffrés. Ce qui est incontestable, c'est que les « masses » redoutées ne sont pas vraiment au rendez-vous. Le milieu souterrain est, et restera, sans lumière, difficile d'accès, froid et humide, toutes caractéristiques qui font mauvais genre dans une société qui se gave de soleil et de loisirs prédigérés. Ceux qui en deviennent « mordus » rentrent pour ainsi dire dans le rang et rejoignent les associations spécifiques.

DES GROTTES TOURISTIQUES TRES PARTICULIERES : LES FONTAINES PETRIFIANTES

On trouve de nombreuses fontaines pétrifiantes dans beaucoup de pays, et notamment en France. Se sont des eaux très carbonatées qui produisent des dépôts de roches plus ou moins tendres, tufs, travertins, qui ont pour caractéristique de se déposer très vite et d'édifier des accumulations plus ou moins spectaculaires. Cette capacité à enrober d'une gangue minérale a été remarquée depuis longtemps et a donné lieu, en certains endroits, à une exploitation semi-industrielle du phénomène. C'est le cas en Auvergne, où trois sites sont connus, et en Indre-et-Loire.

Le plus ancien est Saint-Alyre, à Clermont-Ferrand. Apparu dès le XIX^{ème} siècle, il a fermé en 2000, faute de rentabilité. Cependant, c'est un fils de la même famille qui a la haute main sur la fontaine de Saint-Nectaire, dans un cadre plus moderne au niveau de l'accueil des touristes. Le troisième site auvergnat, Gimeaux, est dans un contexte de sources thermo-minérales dues aux failles des îlots granitiques recouverts de travertin calcaire.

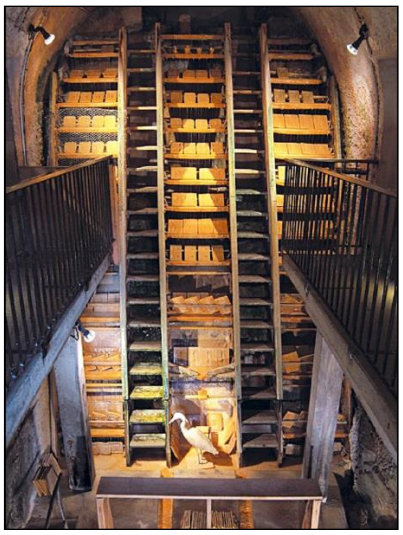
Aux premiers temps de l'exploitation touristico-artisanale, des animaux entiers, empaillés, étaient pétrifiés ; il faudrait plutôt parler de « recouverts d'une couche de calcaire car, bien évidemment, l'intérieur n'est pas affecté. C'était une bonne « réclame », comme on disait alors pour la publicité, et les nombreux visiteurs se rabattaient vers divers objets de taille plus raisonnable, la variété de ces objets étant sans fin puisqu'on peut mettre n'importe quoi à concrétionner. Mais le fin du fin, et c'est ce qu'on retrouve le plus facilement aujourd'hui, sont des tableaux fabriqués par moulage et vendus encadrés. Pour ce faire, on réalise une matrice en cuivre telle que sera le tableau fini, et l'on moule cette matrice avec un matériau, jadis le gutta-percha, aujourd'hui un élastomère.

[14] *Les Trente Glorieuses sont la période de forte croissance économique qu'a connue entre 1945 et 1973 la grande majorité des pays développés, membres de l'O.C.D.E.*

[15] *Référence à des normes européennes pour les matériels de sécurité dans les entreprises qui, s'appliquant par exemple aux cordes, rendent difficile la gestion des stocks de clubs spéléos, soumis à d'autres contraintes.*

À partir de la matrice en cuivre, on obtient un moule, jadis en gutta-percha, aujourd'hui en élastomère. (Photos Jacques Henri BAYLE.)

Ces moules sont fixés sur des échelles en bois placées presque verticalement dans le courant d'eau. L'eau coule alors sur les moules et dépose lentement le carbonate de calcium. La surface du tableau au contact du moule prend un poli comparable à celui de l'ivoire. Quant à la couleur, elle varie en fonction de la charge minérale de l'eau. Cette charge peut être amendée en faisant couler l'eau sur des copeaux de bois qui absorbent plus ou moins les minéraux associés.



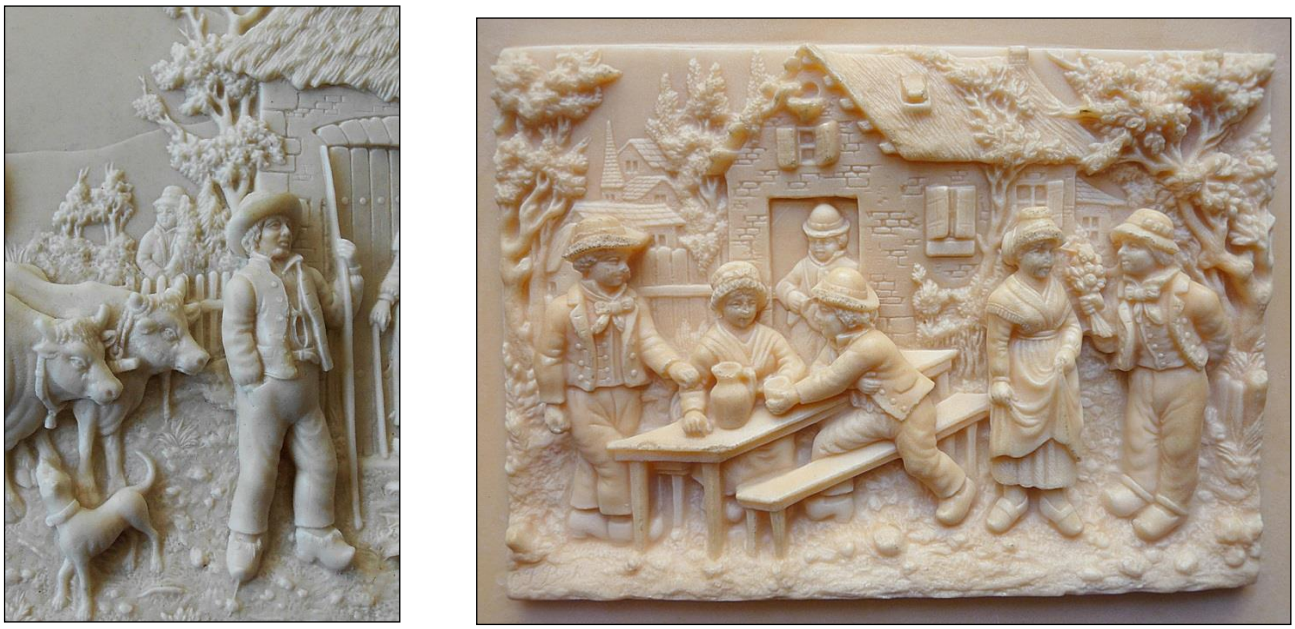
Garnissage des échelles.

Il est difficile de savoir si les pièces trouvées dans les brocantes sont des pièces anciennes, ou des pièces actuelles issues de réutilisation de moules. De plus, les producteurs actuels essaient de faire des formes plus en accord avec le goût contemporain.

***1**-Cet objet sans destination avérée autre que décorative mesure 19cm de diamètre. Le décor représente l'enlèvement des Sabines.*
***2**-Montage sous cadre traditionnel, avec clous sans tête et liège.*

Coffret, métal et calcaire.

***1**-Camée.*
***2**-La tranche des plaques montre bien le processus de sédimentation.*
***3**-Médaillon.*



***1**-L'utilisation des moules souples (gutta-percha, puis élastomère) permet de mouler en contre-dépouille et de dépasser le simple bas-relief.*
***2**-Scènes paysannes. Sur celle du dessous, on voit l'antenne du Puy-de-Dôme, ce qui pourrait laisser à penser qu'elle est du XXème siècle et, plutôt que de Becker, « dans le goût de Becker ».*

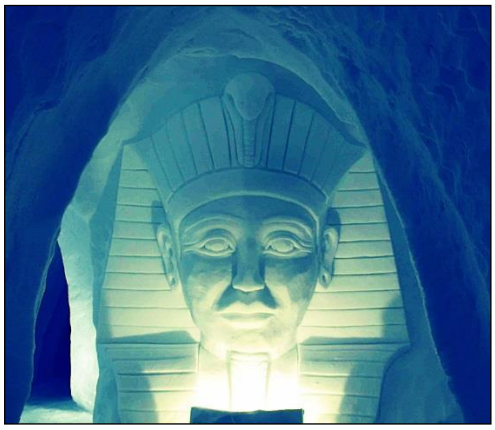
C.F. Becker
C'est, semble-t-il, un créateur de matrices qui travaillait au XIXème siècle à Saint-Nectaire ; c'est, du moins, le seul qui signait ses œuvres. Elles sont dans le goût « paysan » : travaux des champs, à la taverne, la bourrée, la fête…Sur certaines, on aperçoit dans le lointain paysage le Puy-de-Dôme, d'abord sans l'antenne sommitale, puis avec la première antenne.

Signature de C.-F. BECKER.

DES GROTTES TOURISTIQUES TRES PARTICULIERES : LES GROTTES DE GLACE

En 1926, Norbert CASTERET découvrait, dans le massif pyrénéen du Mont Perdu, la grotte glacée qui porte désormais son nom. Avec d'autres grottes voisines, elle est caractérisée par des écoulements d'eau venus de la surface, qui gèlent et forment ainsi des colonnes, des planchers et d'autres phénomènes de glace. C'est donc une grotte au vrai sens du terme karstique. Elle n'a jamais été aménagée pour le tourisme, autant à cause des difficultés d'accès que du fait que les gélifications évoluent fortement en taille selon les années et de la brièveté de sa visite. C'est un site comme les aiment les randonneurs et les amoureux de la nature, à ceci près que, depuis les années 2000, son accès est règlementé par une grille.
En 1946, on inaugura la grotte de glace de la Mer de Glace, à Chamonix. Cette pseudo-grotte, retaillée chaque année, attira bon nombre de touristes, malgré une présentation intérieure bien modeste, à base de quelques aménagements de la glace et de mannequins évoquant la vie alpestre.

L'évolution du tourisme entraînant une évolution de l'offre touristique, plusieurs stations alpestres profitèrent de leur situation climatique pour reprendre l'idée à leur compte. Mais, désormais, cette offre touristique s'est élargie et cherche à capter toutes les catégories, quels que soient les âges, les possibilités physiques, le temps disponible, etc. En ce sens, la concurrence est rude, et la grotte fut sommée de se plier à certains critères énoncés par le marketing en ce domaine.
Comme, entre temps, il s'est développé la sculpture sur glace et neige dure, manifestation publique hivernale, on eut l'idée de faire appel à des spécialistes pour sculpter les parois de vulgaires trous creusés dans le rocher. Et les sculptures fondant malgré tout avec le temps, elles furent réalisées sur un thème, thème qui varia périodiquement en fonction de l'inéluctable fonte, de sorte que les habitués d'un lieu ont toujours une « nouvelle » grotte de glace à visiter !
Les thèmes ne sont évidemment pas choisis au hasard et sont conditionnés par le matériau et les mentalités du moment.



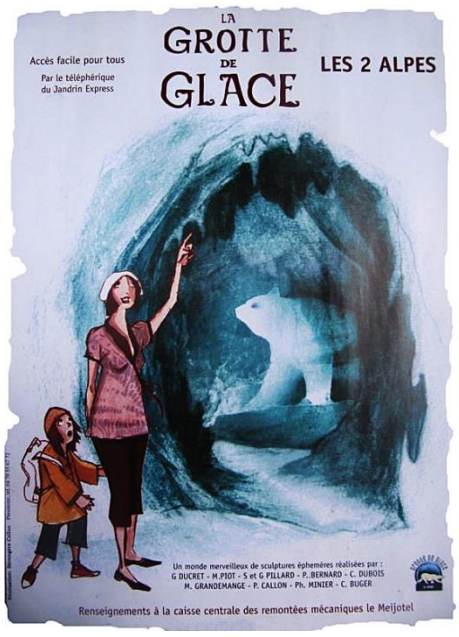
***1**-Bouquetin de la grotte de glace aux Arcs, La Plagne, Savoie.*
***2**-Grotte de glace de Valloire, Savoie.*
***3**-Grotte de glace à l'Alpe d'Huez, Isère.*

En examinant les prospectus publicitaires des stations concernées, on note finalement une grande variété de thèmes : la surprise du pingouin découvrant les animaux de la savane, la faune et la flore de la montagne, le monde féérique, 20.000 lieues sous les mers, les origines de la pensée judéo-chrétienne, l'Histoire de l'humanité, l'art abstrait, les esquimaux, la préhistoire, les dinosaures, la musique, etc.

A l'Alpe d'Huez, en Isère, on joue sur les « grosses têtes connues », à savoir des célébrités comme Johnny Hallyday, Serge Gainsbourg, Michael Jackson, Marilyn Monroe, Mao-Tse Toung, l'abbé Pierre, Che Guevara, Robespierre…

Coluche à l'Alpe d'Huez, Isère.

Un des arguments des exploitants est le travail que représente le creusement. Extrait : « Les grottes de glace sont creusées dans les entrailles d'un glacier. Les guides creusent la glace à la main, à l'aide de pics à glace identiques à ceux utilisés autrefois par ceux qui exploitaient la glace des glaciers pour la vendre aux hôtels. Il faut extraire plus de 6.000 m^3 de glace pour réaliser les galeries qui pénètrent jusqu'à 30m sous la surface du glacier. Une fois la galerie creusée, les sculpteurs entrent en scène ! L'avancée inexorable des glaciers déforme petit à petit le travail des hommes et au-delà de quelques années, tout est à refaire… Pour créer une grotte de neige, les deux hommes font d'abord appel aux « nivoculteurs » car ils ont besoin de plus de 10.000 m^3 de neige pour créer un système basé sur la structure des igloos et permettant ensuite de créer à volonté des galeries et des salles de neige. Chaque printemps, la nature reprend ses droits et les galeries disparaissent… Jusqu'à l'année suivante où tout sera à recommencer ! Depuis lundi, une équipe de neuf sculpteurs et sculptrices s'active dans l'igloo. Armés de tronçonneuses électriques, d'outils classiques de sculpture et d'autres parfois surprenants comme une étrille à chevaux, ils réalisent « une tête en deux jours à un rythme soutenu ». Mais l'ambiance de travail est décontractée, voire joyeuse, malgré les 0°. Les artistes, qu'ils viennent de Nantes, d'Embrun ou de Gérardmer, sont parfois des spécialistes, comme Pierre Bernard. Parfois, ils ne sculptent la neige ou la glace qu'une à deux fois dans la saison, comme Monik Grandemanche. Ils sont aidés par cinq moniteurs de la station, surnommés « grottus ». Leur rôle est de réaliser le gros œuvre à la pioche, d'évacuer à la pelle les « chutes » de neige, d'installer des tapis



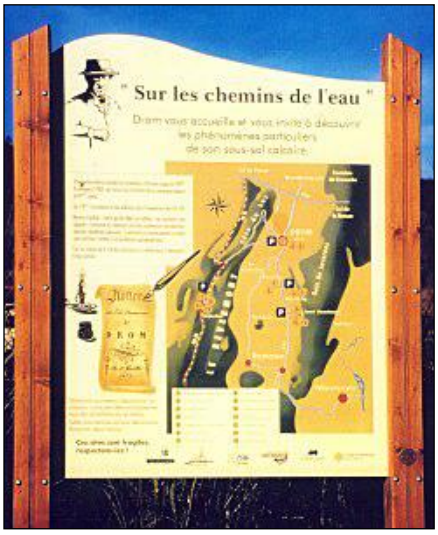
dans les galeries. Tout doit être en place pour l'ouverture au public. L'igloo tiendra jusqu'à la fin de la saison. Ensuite, il fondra naturellement au soleil… avec ses grosses têtes ».

On voit que pour faire oublier l'aspect artificiel de la grotte, par rapport aux grottes « naturelles », l'exploitant joue sur les détails de la réalisation, non sans succès, puisque dans les appréciations des touristes revient souvent l'étonnement devait la masse de travail. Et comme dans ces films de cinéma actuels où la fin montre bien qu'il y aura une suite, on suggère au client qu'après la version n° 1 il y aura une version n° 2, etc.

LES SENTIERS KARSTIQUES

Les années 1980 ont vu se mettre en place des sentiers karstiques. Il s'agit de sentiers offrant la possibilité de découvrir un ensemble de phénomènes karstiques identifiés et variés. Des panneaux explicatifs, des plaquettes descriptives du circuit ou des phénomènes géologiques servent de support durant la visite qui est libre. Ces projets ont été lancés par la Fédération Française de Spéléologie pour créer des animations estivales locales, permettre une découverte géologique sous forme de «loisirs intelligents», faire connaître le fonctionnement de la circulation des eaux souterraines, faire prendre conscience de la fragilité du milieu calcaire, avoir un support pédagogique pour les écoles ou pour diverses formations, préserver certaines cavités (accès...)
S'ils sont souvent à l'initiative des spéléologues par le biais des clubs et des comités départementaux, ils peuvent aussi être sollicités par des parcs naturels, des maisons de l'environnement, etc. Leur réalisation se fait en partenariat avec les mairies, l'ONF, les conseils généraux et régionaux, des structures locales, des écoles, des clubs de randonnées, la D.I.R.E.N., la D.D.J.S… Ces sentiers sont d'accès libre et des aménagements adéquats (rambardes, passerelles) permettent un parcours en toute sécurité.
Les quatorze ([16]) sentiers karstiques de France sont les témoins d'une forme moderne de valorisation du patrimoine karstique, à l'exemple des premiers aménagements d'accessibilité libre aux grottes.

AIN
II. Drom
IV. Découverte d'un monde géologique insoupçonné : celui du karst. Paysage calcaire sculpté par l'eau, c'est de là que viennent grottes et galeries souterraines. Au départ de la mairie de Drom, un sentier explique les phénomènes géologiques karstiques, le milieu souterrain, la faune souterraine mais aussi la botanique du Revermont à l'aide d'une quinzaine de panneaux. Il se complète par une visite du tunnel de Drom, tunnel d'assèchement permettant d'évacuer le trop plein des inondations, tunnel se prêtant particulièrement à la découverte de la faune souterraine.

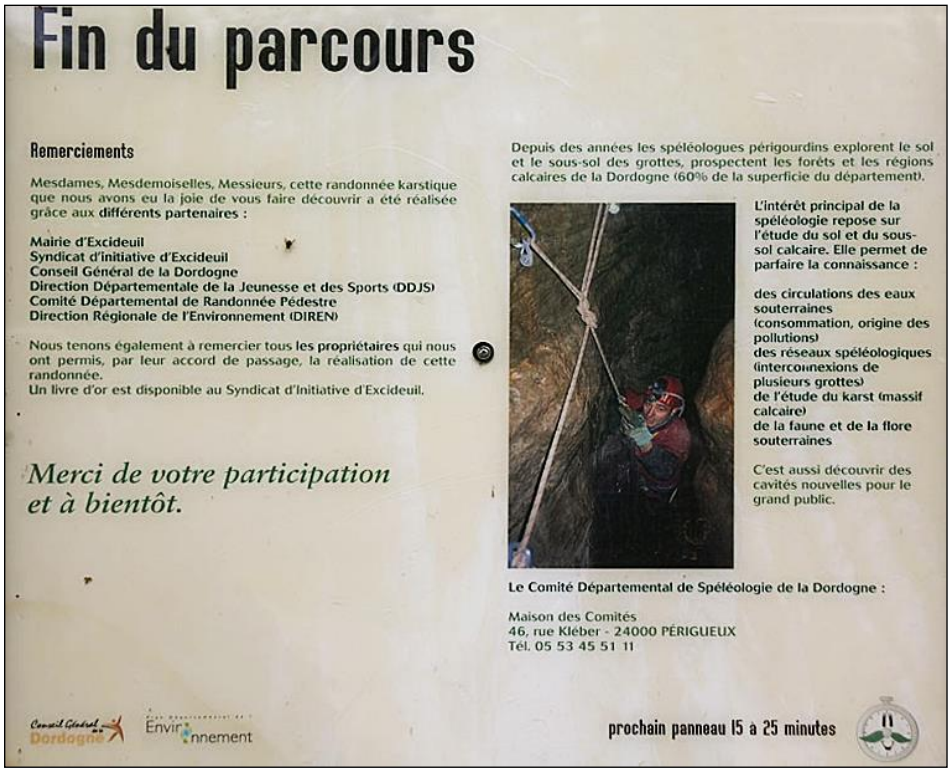


ARIEGE
II. Saint-Girons
IV. Chemin des Hadas (des fées) sur le massif de Sourroque. Reliefs ruiniformes et moussus, arbres tourmentés, buis, gouffres, lapiaz, pertes et dolines. Ce circuit karstique est doté de panneaux d'interprétation notamment à proximité des gouffres qu'il côtoie et décrit ; parsemé d'énigmes à résoudre, il revêt un caractère ludique et très attractif. Il longe le ruisseau de Bouychat, le traverse par des passerelles et conduit, après une petite montée, à un collet dégagé. Puis il descend en quelques lacets vers le gouffre Barroti, longe ensuite le ruisseau des Mourères jusqu'à sa perte qu'il contourne par la droite vers le gouffre Bysnès situé au pied d'un lapiaz. Il conduit ensuite au spectaculaire gouffre des Mourères que l'on domine en utilisant une impressionnante passerelle suspendue.

[16] (*) Depuis ce texte, d'autres ont vu le jour. Mais si certains figurent largement dans la documentation internet, d'aucuns sont plus discrets…

Sentier des Hadas de Sourroque.

DORDOGNE
II. Excideuil
IV. Sentier de 8km réalisé par le Comité Départemental de Spéléologie, l'Office de Tourisme et la mairie d'Excideuil, qui été créé pour aider à comprendre le fonctionnement, la formation des grottes, ainsi que la circulation des eaux souterraines.

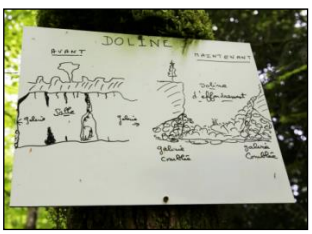


DOUBS
II. Merey-sous-Montrond
IV. Deux circuits de découvertes de 1200 et 1500 mètres permettent aux différents publics d'observer et de comprendre la formation de différents phénomènes karstiques de la région : lapiaz, gouffres, dolines, grottes... sans oublier la découverte de la faune et la flore du milieu calcaire. La première boucle se visite en accès libre. La deuxième boucle se fait uniquement sur visite guidée payante.

DROME
II. Vassieux-en-Vercors, et autres communes en bordure
IV. En dix étapes, on découvre les formes d'un relief karstique. Le sentier suit la falaise pendant 2 km où l'on peut découvrir la vallée du Quint et les montagnes du Diois. Il est balisé par des petits plots en ciment numérotés de 1 à 10 s'intégrant parfaitement dans le décor de Font d'Urle.

HAUTE-GARONNE
II. Aspet

JURA
II. Besain
IV. Le bois de Malrocher cache en son sein toutes les formes d'érosions liées au karst. On y trouve des lapiés, des grottes, des gouffres, des vallées sèches, des dolines et des résurgences. Un sentier pédagogique y a été aménagé, agrémenté de panneaux explicatifs. Il fait découvrir 7 sites exceptionnels du premier plateau jurassien : la fontaine à Coupot, gouffre utilisé de longue date par l'homme pour la source naturelle qu'il renferme, la loge à Maillet, qui abritait autrefois un ermite, le lapiaz de Besain, labyrinthe naturel, gouffres d'initiation à la spéléologie etc.



PYRENEES-ATLANTIQUES
II. Oloron-Sainte-Marie
IV. Unique en son genre et spectaculaire, cet itinéraire qui va de gouffre en gouffre est une porte ouverte sur le monde souterrain. Sur un sentier forestier et par des passerelles au-dessus des grottes, il fait découvrir l'immense et insoupçonnable réseau de cavités ouvertes sous les pieds.

HAUTES-PYRENEES
II. Saint-Pé-de-Bigorre
IV. Agréable promenade en forêt de Trescrouts au coeur du massif calcaire de Saint-Pé-de-Bigorre. Ce sentier permet de découvrir l'histoire, l'évolution et la diversité de la forêt ainsi que le milieu karstique caractérisé par les dolines, les grottes et les gouffres.

UNE ICONOGRAPHIE PROVIDENTIELLE

Cartes postales.

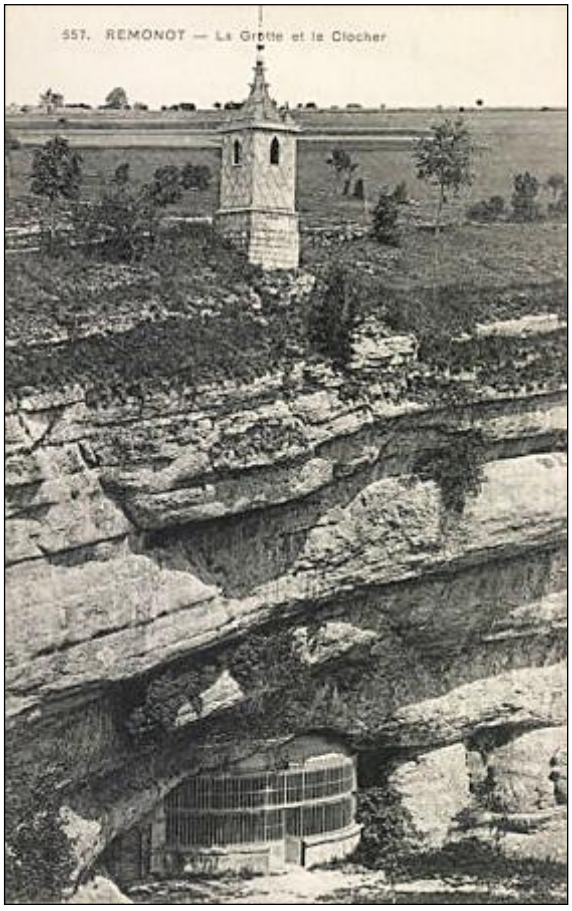
Imaginez une autorité assez puissante pour dire *urbi et orbi* : allez de par le monde, et rapportez-en une moisson d'images de tout ce qui peut être peu ou prou remarquable ou même simplement curieux, sur terre, sous terre et même dans les mers et dans les airs. Pour ce faire, n'attendez aucun patronage, aucun budget et, cela va de soi, aucune reconnaissance de quiconque.

Les candidats, direz-vous, ne vont pas se bousculer au portillon. Eh bien si ! Les premiers furent les éditeurs de cartes

postales. Ce petit rectangle de carton eut d'abord un usage utilitaire et conquit le public, car il bénéficiait d'un tarif de faveur, la contrepartie étant que, faute d'enveloppe, tout le monde pouvait lire l'éventuelle prose véhiculée par la carte.

Vers 1890, la photographie ayant atteint sa maturité, des éditeurs imaginent de faire figurer une photo sur un des côtés de la carte ; très vite, les photos vont représenter des lieux plus ou moins connus. A partir de 1900, c'est un véritable raz-de-marée qui touche tous les pays occidentaux.

Les éditeurs ont l'idée de prospecter systématiquement le moindre terroir pour y traquer ce qui peut être objet de curiosité, et même simple émanation de ce terroir.



La grotte de Rémonot, dans le Doubs, est une chapelle dédiée à la Vierge, qui fait l'objet d'un pèlerinage local. Tout ceci vaut bien une carte postale, et elle n'est pas la moins méritante à ce titre, bien que sa renommée ne dépasse pas les limites du diocèse.

Avec l'apparition du procédé au gélatino-bromure d'argent sur plaques de verre, la photo est devenue facile : comme les photographes de cartes postales de ce temps travaillent avec des négatifs déjà au format voulu, la reproduction au rapport 1 :1 permet de garder la qualité de l'image que savent fournir de bons objectifs. De ce fait, le point faible de la reproduction est plutôt l'impression de la carte elle-même, encore que bien des éditeurs aient une production excellente avec la phototypie. La couleur n'est pas encore à l'ordre du jour, ce qui n'empêche pas d'offrir sur le marché des cartes colorisées à la main et au pochoir, ou par une monochromie de sépia ou de bleu qui rappelle le virage chimique utilisé en photo.

En ces temps bénis, les personnages qui apparaissent souvent sur les clichés savent prendre la pose, conséquences des faibles sensibilités des émulsions qui obligent à ne pas bouger… un certain temps !

L'intérêt de ces premières productions est qu'elles montrent des sites tels qu'ils étaient à l'époque et qui, parfois, ont carrément disparu.

Il y a une « inflexion vers la médiocrité » après la Première guerre mondiale, les procédés de reproduction ayant changé et les cartons utilisés de mauvaise qualité. C'est la mode des carnets de 10 ou 12 cartes, reliées ensemble, avec un pointillé sur le côté, qu'on détache en laissant un bord « déchiré » du plus mauvais effet.

Les années 1950 renouent avec la qualité photographique et la mode des bords « déchiquetés » au moyen d'un massicot spécial. Puis la couleur est arrivée en force, sans toutefois se substituer immédiatement au noir et blanc, certainement à cause du prix (quatre impressions au lieu d'une…)

Grotte de Presque, Lot, vers 1930. On est ici au « point bas » de la qualité des cartes postale. Contrairement à la phototypie, qui permet les demi-teintes, la similigravure passe par un système de trames plus ou moins fines suivant la qualité (et le prix !) souhaités.

On en est arrivé à une notion curieuse : le terme « carte postale » devient péjoratif et désigne quelque chose de trop parfait. Ceci s'explique aisément : le photographe de carte postale a une obligation de résultat ; de ce fait, il doit mettre tous les atouts de son côté. Travaillant souvent en plein air, il doit être au bon moment au bon endroit, par exemple pour profiter d'un bon éclairage naturel, d'un ciel « joliment » nuageux, jongler avec les autres personnages plus ou moins intéressants à intégrer dans le cliché, les fils électriques, les panneaux publicitaires et de signalisation, etc. En réaction, il y a eu une tendance « carte postale artistique », qui joue avec les angles de prise de vue insolites et les éclairages inhabituels.

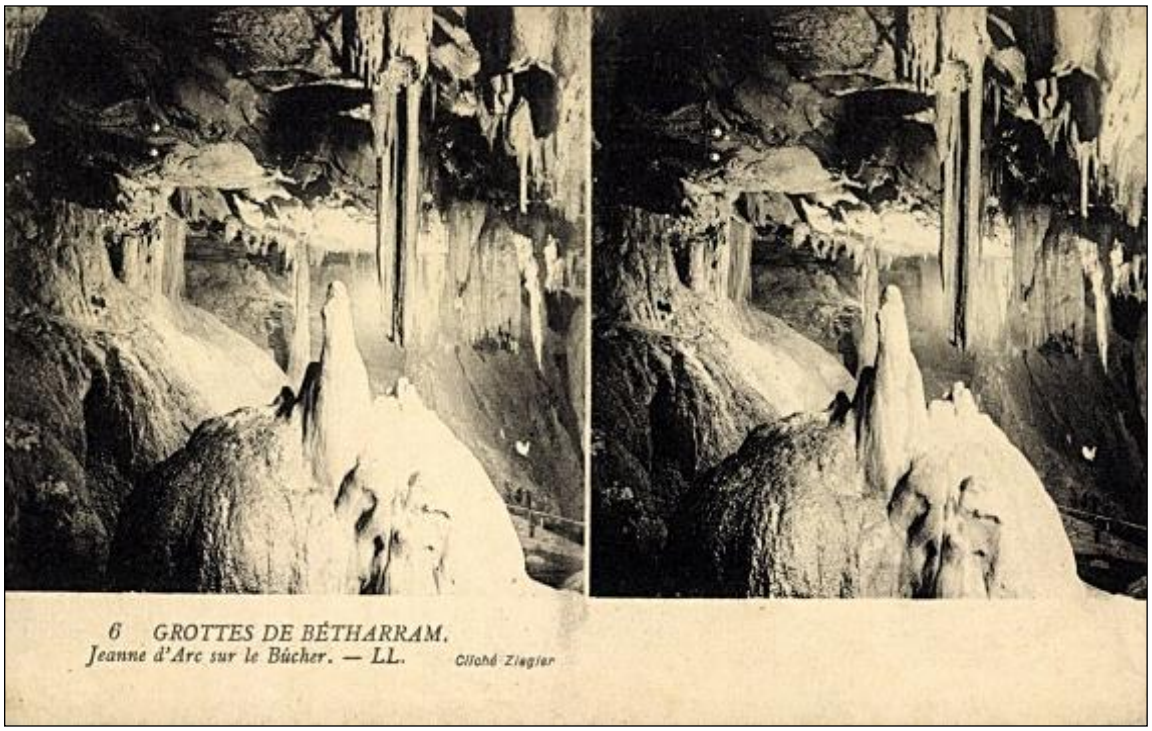
Il est encore trop tôt pour apprécier l'impact sur ce sujet des appareils photos numériques, désormais parfois intégrés dans un téléphone portable.

Vues stéréoscopiques.

La stéréoscopie est née pratiquement en même temps que la photo monoscopique. Elle a connu un immense succès dont il est difficile de prendre la mesure aujourd'hui, où elle est reléguée au rang des curiosités et peine à s'imposer dans l'image animée. Nous ne reviendrons pas sur le principe basé sur la ségrégation image gauche / image droite.

Jusque vers 1900-1910, les appareils stéréoscopiques, de grand format, produisent des vues tirées sur carton, vu que l'on observe avec un appareil très simple, curieusement appelé sous nos contrées : « stéréoscope mexicain ».

« Mexicain » anonyme. Photos « collection particulière »



Vue stéréoscopique des grottes de Bétharram, dans les Hautes-Pyrénées.

Les photos « papier » manquant de luminosité, on se tourne alors vers des positifs transparents, avec une réduction de la taille des images rendue possible par la qualité des matériels mis sur le marché ; mais, surtout, cette « nouvelle stéréoscopie » rend le procédé accessible aux amateurs, bien que dans le domaine qui nous préoccupe les sites touristiques ne leur soient pas accessibles.

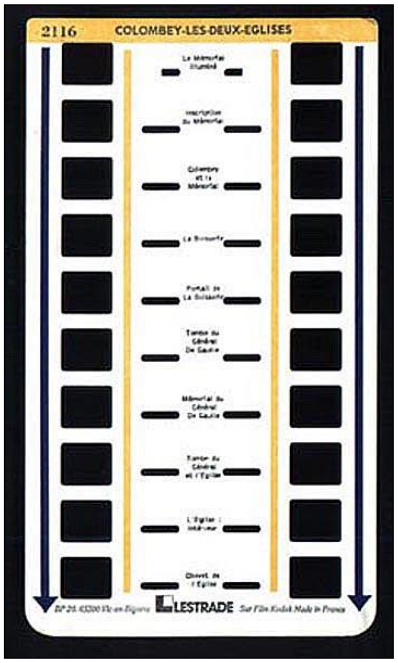
Ce stéréoscope français utilise des vues de 45 x 107 mm, qui peuvent être éclairées par transparence si ce sont des positifs sur verre (à travers le verre dépoli) ou par réflexion si elles sont opaques ; dans ce cas, on soulève un miroir qui renvoi la lumière sur les vues.

Plusieurs fabricants français ont une offre importante dans ce domaine, avec une gamme étendue de produits qui vont jusqu'au stéréoscope de salon, tel celui proposé (ci-dessous) par PLANOX.

Le choix des matériaux (laiton, acajou), le raffinement des techniques, montrent qu'on est sur un marché « aisé ». La « démocratisation » passe par des appareils populaires, comme celui, bien connu, de l'éditeur Bruguières.

Boîte en carton, mise au point par simple coulissement, vues sur celluloïd.

Mais c'est l'apparition du petit format (24 x 36 mm) couplé au célèbre film Kodachrome qui donne l'ultime élan à la stéréoscopie « touristique ». L'archétype en est les éditions LESTRADE, basées à Vic-en-Bigorre, à deux pas de Lourdes.



Le principe de base est une carte de 9cm sur 17, comportant dix couples stéréoscopiques de 12 mm sur 15.

Une visionneuse très simple fait défiler les cartes verticalement, tandis qu'une fenêtre entre les deux oculaires permet de lire les légendes.

Pour être complet, disons que les amateurs de diapositives monoscopiques 24 x 36 trouvaient également des vues de sites touristiques sous forme de vues individuelles, qui pouvaient s'intégrer dans une projection au milieu de vues « faites maison ».

Cette iconographie exceptionnelle s'ajoute à celle des publications et en fait une véritable « mine » qui reste encore à exploiter.

SANCTUAIRES

Il existe un consensus pour dire que les grottes ornées paléolithiques sont des sanctuaires, au sens où ce mot implique quelque chose de l'ordre de la transcendance. On pouvait donc s'attendre, dans notre recherche de survivances, à retrouver ce type de phénomène au-delà de la Préhistoire.

Sans perdre de vue que cette recherche s'appuie sur une définition élargie de la grotte telle qu'explicitée plus haut, nous avons mis en évidence que 54% des sites répertoriés à un moment où ils ont atteint un chiffre significatif peuvent être qualifiés de « sanctuaires ». Pour être exact, il faut considérer que 87% de ces « sanctuaires » sont des répliques de la grotte mariale de Lourdes. Ces répliques, dont nous ferons état plus loin, ont pour résultat de « gonfler » un peu artificiellement la représentation des dits sanctuaires. Il n'en demeure pas moins que la notion reste vivace, même si elle a tendance à disparaître à partir de la seconde moitié du XXe siècle.

Les sources de la Seine, à Source-Seine, en Côte-d'Or, sont ornées d'un nymphée conçu au XIXème siècle par les architectes Gabriel Davioud, Victor Baltard et Combaz. À l'intérieur du nymphée, la statue de la nymphe de la Seine est une copie de l'œuvre du sculpteur bourguignon François Jouffroy. Mais le site est sanctifié depuis au moins les temps gallo-romains, dédié à la déesse Sequana d'où dérive le nom de Seine), ainsi que le prouvent des milliers d'objets et d'ex-voto, dont certains sont visibles au musée archéologique de Dijon. Les campagnes de fouilles ont permis de trouver la source sacrée canalisée et deux bassins destinés aux ablutions.

Ex-voto de Sequana.

La source de l'Adoue, à Vieux-en-Valromay, dans l'Ain, est un segment d'un ancien aqueduc romain souterrain jamais tarie même par les étés les plus chauds.

Elle a été christianisée par une vierge, dont la dernière version est due au sculpteur Quentric en 1958. Paul Claudel y fait allusion dans « L'annonce faite à Marie », ainsi que le rappelle une plaque apposée sous l'auvent.

La grotte de Peyort à Cazavet, Ariège, maintenant bien dégradée par la fréquentation excessive, semble avoir été sommairement aménagée autour d'un massif stalagmitique de la salle d'entrée. On peut y voir, gravés sur les parois, une rouelle (solaire ?), des pentacles, des arbalétiforme, des signes non-figuratifs et une « scène de chasse » qui rappelle l'art schématique ibérique.

Rouelle (solaire).

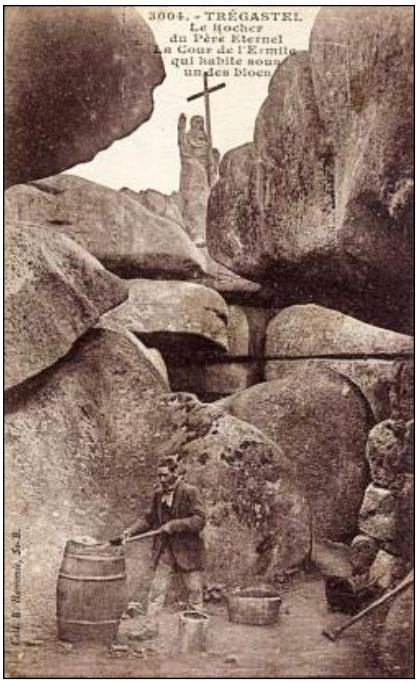
La chapelle de Saint-Jean-Chrysostome à Digne-les-Bains, dans les Alpes de Haute-Provence, est en partie encastrée dans le rocher, au fond du jardin de la maison de retraite. Ses parois sont entièrement maçonnées. Très simple, de forme presque rectangulaire, elle est voûtée en berceau sans moulure. Elle possède un tableau probablement fin XVIIème siècle, un reliquaire de Saint-Jean Chrysostome et un triptyque peint en 1959.

Elle est exemplaire des innombrables chapelles qui existent dans notre pays, avec, en plus, l'enracinement dans le rocher.

Peinture anonyme suspendue au mur de gauche : Saint Pierre, saint Augustin, saint Charles Boromé et le roi saint Louis côtoient la Vierge et l'Enfant.

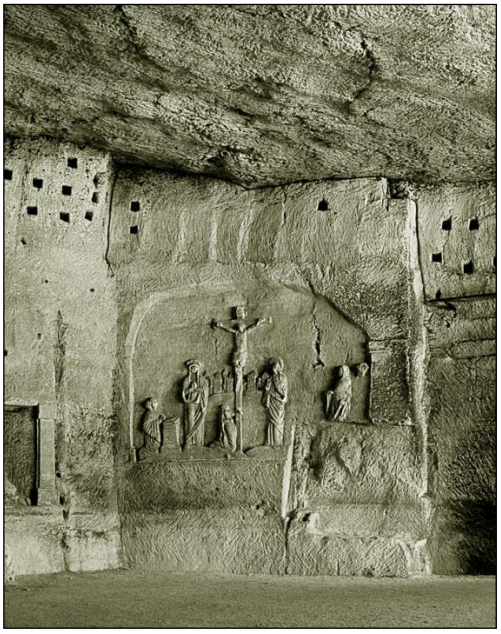
1-*Reliquaire contenant un os dans l'oculus ovale et vitré, au bas du buste de saint Jean-Chrisostome.*
2-*Le panneau central du triptyque représente le Christ bénissant. Aux quatre coins, les tétramorphes des quatre évangélistes.*

De nombreux ermitages sont connus, souterrains ou pas, mais l'un des plus curieux se trouve à Trégastel, dans les Côtes-d'Armor. C'est un lieu plus ou moins « fermé » entre des blocs de granit.

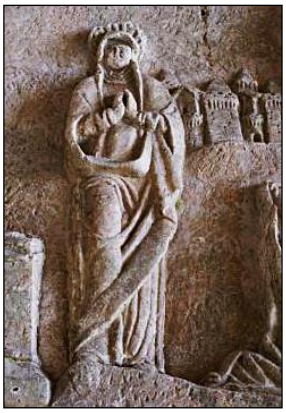


Rocher du Père Éternel. La cour de l'Ermite qui habite sous les blocs.

La salle hypogée de l'abbaye de Brantôme en Périgord est un des plus curieux sanctuaires. À l'ouest des bâtiments conventuels, une haute falaise calcaire creusée de cavités naturelles plus ou moins retaillées par les moines bénédictins abrite une salle aux parois sculptées, salle plus ou moins transformée, avant 1656, en un pigeonnier troglodytique.

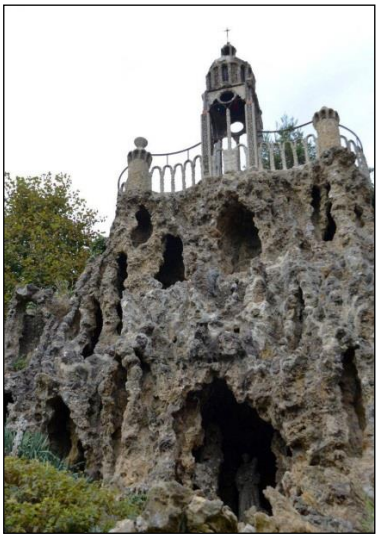
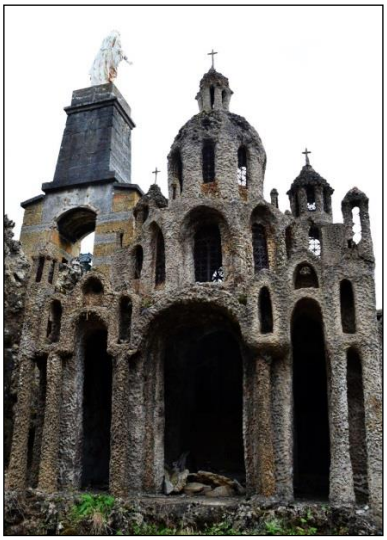


***1**-Ce panneau est appelé, soit le Jugement dernier, soit le triomphe de la Mort, selon les interprétations. Dans la partie supérieure, on voit les trous de pigeonniers.*
***2**-Plus conventionnel, le Christ en croix avec Marie, Jean et Marie-Madelaine.*



***1**-Détail du Jugement dernier.*
***2**-Détail de la crucifixion. La Vierge Marie.*

L'ermitage du Mont Cindre, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, dans le Rhône, a des allures de « Palais Idéal » du facteur Cheval. Très ancien, il comprend un jardin de rocailles, des grottes, dont une dédiée à Notre-Dame de Lourdes, œuvre d'Émile Daminot, dit Frère François (1878-1910).

UNE GROTTE QUI FAIT DES PETITS : LOURDES

Il arrive parfois que plusieurs grottes portent le même nom. C'est le cas des nombreuses « grottes des Fées », ou « du Diable », mais il y a juste utilisation du même fonds toponymique, sans que ces cavités aient le moindre lien entre elles.

Il en va autrement des « grottes de Lourdes », que l'on rencontre partout sur la planète. Leur nombre, quoiqu'inconnu, est certainement très élevé. Rien que pour la France, notre étude a révélé 765 sites, en considérant que ces sites nous sont connus par internet. Il y en a donc un nombre encore plus important. Toutefois, on peut considérer que ce chiffre de 765 ne cache pas un épiphénomène et renvoi à quelque chose de « profond », si l'on veut nous excuser ce jeu de mots au sein de la France profonde.

Soultzmatt, Haut-Rhin.

Qu'est-ce qui a pu se passer à Lourdes au XIXème siècle pour rendre ainsi célèbre une grotte connue localement sous le nom de « tuto aux cochons », ou de « Massabielle » ?

En 1858, Bernadette Soubirous, âgée de 14 ans, dit avoir été le témoin, entre le 11 février et le 16 juillet, de 18 apparitions de la Vierge (de la tradition catholique), Vierge qui se signalera au cours d'une de ces appartions en lui disant : « Que soi era Immaculada Councepciou ». Ce qui se traduit par : « Je suis l'Immaculée Conception ».

Au cours d'une de ces apparitions, Bernadette aurait creusé le sol pour y prendre de l'eau et cette source est rapidement réputée miraculeuse et il commence à se parler de guérisons. Mais arrêtons-nous un instant sur ce que certains auteurs appellent le phénomène des « apparitions mariales ».

CHRONOLOGIE DES APPARITIONS

Liste non exhaustive établie à partir de données internet, sans préjuger d'une éventuelle reconnaissance par les autorités ecclésiastiques (ont été intégrés quelques éléments historiques qui auraient pu influer sur le vécu de l'Église Française).

450 (vers). Agde (Hérault)
633 ou 636 Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais)
778 Tarascon-sur-Ariège (Ariège)
836 Toulouse (Haute-Garonne)

XIème
1000 (vers) Dému (Gers)
1008 Valenciennes (Nord)

XIIème
1100 (vers) Albert (Somme)
1105 Arras (Pas-de-Calais)
1107 Montpellier Hérault)
XIIe siècle sans précision Cagnac-les-Mines (Tarn)

XIIIème
1200 Bétharram (Hautes-Pyrénées)
1220 - 1230 Denain (Nord)
XIIIème siècle sans précision Lacam-d'Ourcet (Lot)
XIIIème siècle sans précision Cléry-Saint-André (Loiret)
XIIIème siècle sans précision Marsanne (Drôme)
XIIIème (fin) ou début XIVe siècle Faycelles (Lot)

Guerre de Cent Ans (1337 à 1453)

XIVème
XIVème siècle Le Folgoët (Finistère)
1330 Bergerac (Dordogne)

XVème
XVème siècle Téloché (Sarthe)
1400 Châlons-en-Champagne (Marne)
1435 Velars-sur-Ouche (Côte d'Or)
1491 Trois-Epis (Haut-Rhin)

Guerres de religion (1562 à 1598)

XVIème
1509 Notre-Dame-de-Treize-Pierres (Aveyron)
1512 Aspin-en-Lavedan (Hautes-Pyrénées)
1519 Cotignac (Var)
1520 Monléon-Magnoac (Hautes-Pyrénées)
1525 Nancy (Meurthe-et-Moselle)
1550 Azay-sur-Thouet (Deux-Sèvres)
1560 Fronville, (Seine-et-Oise)
1562 Penne d'Agenais (Lot-et-Garonne)
1588 Médous (Hautes-Pyrénées)

Révocation Edit de Nantes (1685).

XVIIème
1620 Gray (Haute-Saône)
1637 Cotignac (Var)
1642 Pamiers (Ariège)
1649 Notre-Dame de l'Osier (Isère)
1649 Plounevez-Quintin (Côtes d'Armor)
1650 Toulouse (Haute-Garonne)

1652 Querrien (Finistère)
1660 Lanvellec (Côtes d'Armor)
1661 Pardies (Pyrénées-Atlantiques)
1661 Goult (Vaucluse)
1664 Saint-Étienne-le-Laus (Hautes-Alpes)
1664 Plougastel (Finistère)
1682 Alan (Haute-Garonne)
1686 Celles (Ariège)
1692 Lanrivain (Côtes-du-Nord)

Révolution française (1789 à 1804)

XVIIIème
XVIIIème siècle sans précision Pancheraccia (Corse)
1717 Lescure (Cantal)
1734 Oletta (Corse)
1740 Néant-sur-Yvel (Morbihan)
1752 Neuvizy (Ardennes)
1793 Bressuire (Deux-Sèvres)
1799 Hoste (Moselle)

Révolution de Juillet 1830
2eme Révolution française 1848
Coup d'Etat Napoléon III.
Guerre Franco-Prussienne 1870

XIXème
1803 Maisières (Doubs)
1807 Briançon (Hautes-Alpes)
1814 Redon-Espic (Dordogne)
1820 Lescouët-Gouarec (Côtes d'Armor)
1825 Monetier-les-Bains (Hautes-Alpes)
1827 Ile de Batz (Finistère)
1830 Paris (Seine)
1830 La Cresse (Aveyron)
1839 Minbaste (Landes)
1840 Blangy
1840 Nantes (Loire-Atlantique)
1846 La Salette-Fallavaux (Isère)
1848 Brette (Drôme)
1848 La Chaudière (Drôme)
1848 Montoussé (Hautes-Pyrénées)
1848 Le Perrier (Isère)
1848 Espéluche (Drôme)
1859 Arnaud-Guilhem (Haute-Garonne)
1860 Francoules (Lot)
1870 (vers) Villers-les-Roye (Somme)
1870 Metz (Moselle)
1870 à 1872 Nancy (Meurthe-et-Moselle)
1871 Pontmain (Mayenne)
1872 Pouillé-les-Côteaux (Loire-Atlantique)
1872 L'Hôpital (Moselle)
1872 Neubois (Bas-Rhin)
1873 Fréteval (Loir-et-Cher)
1873 Saint-Bauzille-de-la-Sylve (Hérault)
1873 Bâtignolles (Paris, Seine)
1873 Blain (Loire-Atlantique)
1873 Reipertswiller (Bas-Rhin)
1873 Sassay (Loir-et-Cher)
1873 Betting (Moselle)
1873 Bettwiller (Moselle)
1873 Guising (Moselle)
1873 Biding (Moselle)
1873 Rimling (Moselle)
1874 Noyal-Muzillac (Morbihan)
1875 Nonhigny (Meurthe-et-Moselle)
1875 Boulleret (Cher)
1876 Pellevoisin (Indre)
1876 Fargues (Pyrénées-Atlantiques)
1876 Saint-Palais (Pyrénées-Atlantiques)
1880 Gouy-l'Hôpital (Somme)
1882 Lyon – La Croix-Rousse (Rhône)
1882 La Lande, commune de Saint-Colomban (Loire-Atlantique)
1884 Lyon (Rhône)
1886 Besse-en-Oisans (Isère)
1887 Laugnac (Lot-et-Garonne)
1888 Lézigneux (Loire)
1888 Vallesanges (Loire)
1890 Signy-le-Petit (Ardennes)
1896 Tilly-sur-Seulles (Calvados)
1896 Inzinzac-Lochrist (Morbihan)
1899 Campitello (Corse)

Ex-voto peint par Jules ROMEO (1832-1909). MuCEM (Marseille) ; site web

Contact copyright : Agence photographique de la Réunion des musées nationaux. - See more at http://www.histoire-image.org/site/oeuvre/analyse.php?i=326#sthash.ufcRhhwj.dpuf

Séparation de l'Église et de l'État 1905
1ere Guerre mondiale 1914-1918
Révolution russe 1917
2eme Guerre mondiale 1939-1945

XXème
1902 Bordeaux (Gironde)
1913 Alzonne (Aude)
1914 Versailles (Yvelines)
1915 Marne
1917 Loublande (Deux-Sèvres)
1918 Muzillac (Morbihan)
1922 Châteauneuf-de-Galaure (Drôme)
1928 Ferdrupt (Vosges)
1932 à 1935 Metz (Moselle)
1933 Harcy (Ardennes)
1933 Crollon (Manche)
1936 Bouxières-aux-Dames (Meurthe-et-Moselle)
1937 Saint-Bonnet-de-Montauroux (Lozère)
1938 Kerizinen, hameau de Plounévez-Lochrist (Finistère)
1940 Bodonou (Finistère)
1940 (18 juin) et 1942 (27 novembre) Ortoncourt (Vosges)
1942 Romans-sur-Isère (Drôme)
1946 Espis (Tarn-et-Garonne)
1947 L'Ile-Bouchard (Indre-et-Loir)
1947 Plescop (Morbihan)
1948 Liart (Ardennes)
1951 Dugny-sur-Meuse (Meuse)
1970 Le Perreux (Val-de-Marne)
1979 Andiran-le-Fréchou (Lot-et-Garonne)
1984 Lannion (Côtes-d'Armor)
1996 Plombières-les-Dijon (Côte d'Or)
1997 La Mans (Sarthe)
2000 Herbitzheim (Bas-Rhin)

La première apparition mariale en France aurait eu lieu vers 450 à Agde, dans l'Hérault. À partir de là, ce sont des signalements continus dont on voit qu'ils augmentent avec le temps. Il est toutefois très probable qu'il ne s'agit pas d'une augmentation des apparitions elles-mêmes, mais d'une meilleure conservation de l'information.

La période de la Guerre de Cent Ans ne semble guère déroger des périodes précédents, si l'on excepte la bien connue histoire de Jeanne d'Arc (1412-1431), encore que ce n'est pas une apparition mariale, puisque ce sont les saintes Catherine et Marguerite, ainsi que l'archange saint Michel, qui seraient apparus. Toutefois, il faut noter que le message reçu, très politique, est en quelque sorte l'archétype des futurs messages tendant à réagir à l'évolution de la société et à influer sur cette évolution.

Jeanne d'Arc à toutes les sauces…

À cette époque, l'unité du royaume est loin d'être faite, et ne l'est toujours pas pendant les Guerres de religion, jusqu'à l'avènement d'Henri IV. Tout au long de ces guerres, et pendant le XVIIème siècle, les apparitions se produisent avec une régularité quasi métronomique, en dépit de la révocation de l'Édit de Nantes et des multiples désordres et chasse aux sorcières qu'elle a entraînée.

Plus étonnant est une certaine raréfaction au XVIIIème siècle, pourtant marqué par l'apparition des Lumières, censée « … dépasser l'obscurantisme, promouvoir les connaissances, encourager la science par l'échange intellectuel, s'opposant à la superstition, à l'intolérance et aux abus des Églises et des États… » Il est vrai que ce mouvement n'avait pas de racines profondes dans le peuple et que la politique de la France, devenue un grand état européen, n'avait pas un caractère réducteur propre à être saisi par le simplisme de la base. Dans ce contexte, toutefois, la grande vague anticléricale qui conduisit aux massacres en nombre, à la constitution civile du clergé et autres dispositions, auraient pu être des motifs de manifestations populaires mais, certainement, le moment n'était pas propice à la publicité de telles manifestations.

Le XIXème siècle voit une « explosion » des apparitions : 5 en 1848, année qui vit la fin de la monarchie en France, mais c'est surtout la guerre franco-prussienne qui est à l'origine de ces phénomènes, impression confortée par la situation géographique (9 dans le glacis de l'Est) et par la teneur des messages, sur laquelle nous reviendrons. La fin du siècle est marquée par une situation tendue, qui oscille entre un nouvel « ordre moral ». (la basilique du Sacré-Cœur fut édifiée à Montmartre à la suite du discours prononcé par monseigneur Fournier le 4 septembre 1870, jour de la déclaration de la Troisième République, attribuant la défaite de la France dans la guerre franco-prussienne de 1870 à une punition divine. Après un siècle de déchéance morale depuis la révolution de 1789) et la notion de laïcité, telle que la retiendra les lois de 1881 et 1882. Là encore, les messages mariaux sont clairs sur leur objet.

Dessin de Léandre, dans « Le Rire » du 20 mai 1905. On y voit Bienvenu-Martin, ministre de l'instruction publique, tenté de séparer, à l'aide d'un couteau, les corps de l'Église et de l'État.

Le **monastère de la Grande Chartreuse** est le premier monastère et la maison-mère de l'ordre des Chartreux. Il est situé sur la commune de Saint-Pierre-de-Chartreuse dans l'Isère, au pied du Grand Som, quatrième plus haut sommet du massif de la Chartreuse.
Les chartreux échappèrent à la première vague d'expulsion des congrégations non autorisées de 1880. La congrégation s'estimait autorisée implicitement par des textes de 1816 et 1857. Néanmoins, dans le cadre des mesures d'exception prévues pour les congrégations dans la loi de 1901 sur les associations, les chartreux déposèrent une demande d'autorisation. L'autorisation fut refusée par un vote de la Chambre des députés le 26 mars 1903. Les moines furent expulsés manu militari le 29 avril 1903. La communauté se réfugia en Italie, à la chartreuse de Farneta (à Maggiano frazione de Lucques) et ne put réintégrer la maison mère qu'en 1940.

Le XXème siècle, avec deux conflits mondiaux dans sa première moitié, ses moments forts de revendications sociales est, bien entendu, touché par le phénomène mais, à partir de 1950, il semble que les apparitions, du moins en France, ne soient plus qu'un phénomène anecdotique, ce qui n'empêche pas une foule toujours importante de se rendre sur les grands lieux, comme Lourdes, mais aussi dans beaucoup de petits sanctuaires connus localement.

Hymne d'un « poilu » à sa baïonnette, ou le « Je vous salue Marie » à la sauce revancharde !

Très souvent, les voyants font état d'une très vive lumière qui accompagne l'apparition : « belle dame lumineuse », « lumière éclatante », « grande lumière, malgré la nuit et la pluie, en forme de lune. Cette lune se sépara en deux parties de taille différente. Le plus gros morceau s'éleva jusqu'au sommet du clocher de l'édifice puis rentra à l'intérieur. La Vierge se trouvait dans cette belle nuée ». À Goult (Vaucluse), en 1661, « lumière magnifique et irréelle », « lumière indescriptible », « lumière resplendissante ». À La Salette-Fallavaux (Isère), en 1846, « clarté éblouissante », « la lumière l'entourant exprimant une lumière encore beaucoup plus intense son intériorité mystique et mystérieuse ». À Boulleret (Cher), en 1875, « lumière splendide », « nuée de lumière incroyable ». À Crollon (Manche), en 1933 et enfin « très vive lumière », les deux exceptions notables étant « une douce lumière ». À Azay-sur-Thouet (Deux-Sèvres), en 1550 et « une lumière qui ne fait pas mal aux yeux, qui n'existe pas sur Terre, très difficile à expliquer : une lumière d'amour, de pureté, de miséricorde. Très claire, très transparente, comme du cristal ». À Plombières-les-Dijon (Côte d'Or), en 1996.

A La Salette-Fallavaux, en 1846, clarté éblouissante et lévitation.

Sans vouloir dessiner un « portrait-robot », on peut donner les grandes lignes de la Vierge, telle qu'elle ressort des apparitions. Disons en préalable que la question de son âge n'est jamais évoquée, ce exclut explicitement la vision d'une vieille femme. Également, et contrairement à l'iconographie où elles sont relativement courantes, on ne relève pas de Vierge noire de peau, tout au moins en France.

La Vierge Marie, selon l'iconographie saint-sulpicienne. Le style saint-sulpicien est une expression inventée en 1897 par Léon Bloy pour qualifier les « bondieuseries » telles que les statuettes de saints ou les tableaux figuratifs des vitraux, au style quelque peu naïf et sans grand génie. L'expression s'explique par le fait que le quartier Saint-Sulpice à Paris regroupait de nombreux magasins de livres, d'images et d'objets religieux. Il nous intéresse en ce sens qu'il est plus près de ce que pouvait voir le peuple que des tableaux des maîtres de la Renaissance, donc influer sur la représentation de la Vierge dans les apparitions.

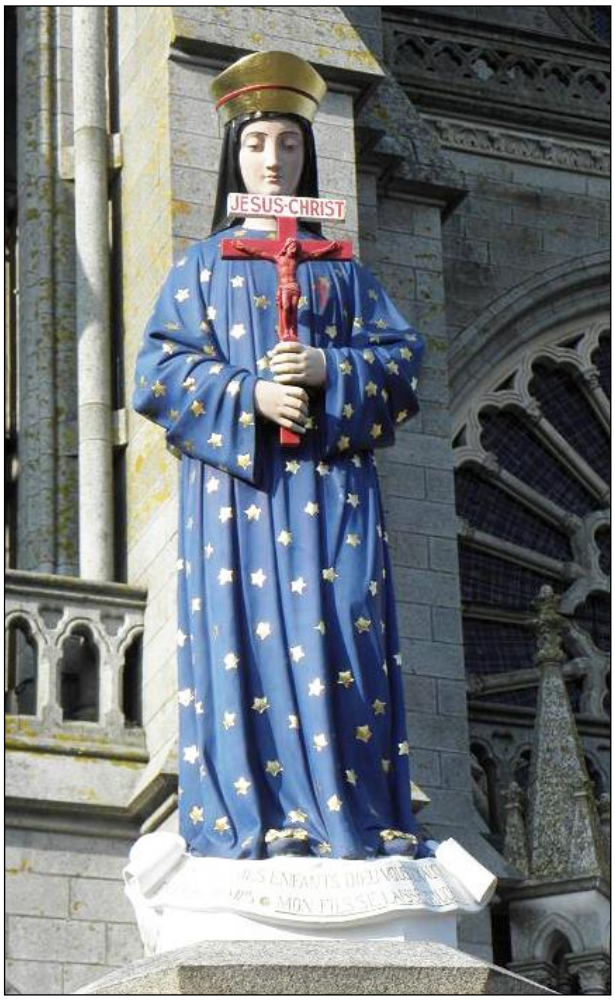
Les apparences

Ce qui ressort en premier chef est sa beauté, et les qualificatifs ne manquent pas : « merveilleuse jeune fille, de toute beauté », « très belle silhouette féminine », « beauté des traits, allure somptueuse, silhouette surnaturelle », « beauté indescriptible inconnue sur terre », à Boulleret (Cher), en 1875, « si belle Dame, qu'on ne peut la décrire », à Campitello (Corse), en 1899, « beauté, aspect vivant, jeune, surnaturel et troublant », « d'une beauté exceptionnelle à Crollon (Manche), en 1933. On peut légitimement penser que la beauté de la Vierge est l'antithèse de la laideur de la sorcière, vecteur du Mal, qui est vieille, laide, avec un nez crochu.

La sorcière, forcément vieille…

À une exception près où elle est comparée, pour la taille, à une fillette de 4 ans, elle est perçue comme étant d'une taille qui n'appelle pas de commentaire. En ce qui concerne la couleur de ses cheveux, quand elle est mentionnée, elle est vue « brune ». À Pouillé-les-Coteaux (Loire-Atlantique), en 1872 et « blonde » , à L'Hôpital (Moselle), en 1872, ainsi qu'à Saint-Bonnet-de-Montauroux (Lozère), en 1937, où il est précisé qu'elle a les yeux bleus et encore à L'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire), en 1947, où ses « cheveux blonds et longs retombaient sur le devant, de chaque côté, en formant deux anglaises » ; par contre, elle est « blond-châtain cheveux longs et ondulants » à Sassay (Loir-et-Cher), en 1873, toujours avec des yeux bleus. Pour ajouter au tableau : « ses cheveux à peine visibles étaient cachés sous un voile noir ». À Saint-Palais (Pyrénées-Atlantiques), en 1876. On peut voir « ses pieds nus posés sur un nuage et même les ongles », à Campitello (Corse), en 1899, pieds nus confirmés à Plombières-les-Dijon (Côte d'Or), en 1996.

Dans la plupart des cas, la Vierge est vêtue de blanc, avec toutefois des exceptions. Ainsi, à Notre-Dame de l'Osier (Isère), en 1649, « elle est vêtue de blanc et de bleu, ayant sur la tête un crêpe noir abattu », ailleurs, « sa robe est constellée d'étoiles », « elle portait un habit blanc, bleu et rose », « robe dorée brillante », « manteau d'étoiles », « un grand voile blanc l'enveloppe jusqu'aux pieds ». À Sassay (Loir-et-Cher), en 1873, la robe blanche est complétée par une ceinture blanche attachée par derrière, et un voile blanc, très léger. A Noyal-Muzillac (Morbihan), en 1874, elle est vêtue d'une robe bleue et d'un manteau d'or.



Robe constellée d'étoiles, à Pontmain, en Mayenne. Statue sur le parvis de la cathédrale. http://fr.wikipedia.org/wiki/Notre-Dame_de_Pontmain

À Saint-Palais (Pyrénées-Atlantiques), en 1876, elle était vêtue d'un long manteau noir qui pour une partie était couvert d'un scapulaire blanc et ses cheveux à peine visibles étaient cachés sous un voile noir. A Besse-en-Oisans (Isère), « robe bleue, bonnet blanc ». À Laugnac (Lot-et-Garonne), en 1887, est est vêtue de sombre. À Lézigneux (Loire), en 1888, « robe blanche et manteau bleu avec des étoiles. À Campitello (Corse), en 1899, elle est habillée en blanc, avec un voile bleu ciel en forme de manteau. À Versailles (Yvelines), en 1914, elle a « une robe d'un blanc ivoiré, un manteau bleu-roi bordé de cygne avec un col médicis, sur la tête un voile blanc, ainsi qu'une ceinture tricolore : le bleu entourait sa taille et retombait un peu de façon à former avec le blanc et le rouge les couleurs du drapeau français ». À Kerizinen, hameau de Plounévez-Lochrist (Finistère), en 1938, elle est vêtue d'une « robe bleue, bordée de blanc qui lui descend plus bas que les pieds. Ceinture, manteau et voile blancs ». À Espis (Tarn-et-Garonne), robe blanche, avec un voile jaune sur la tête. A L'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire), en 1947, elle est vêtue d'une robe blanche, ceinture bleue, voile blanc légèrement brodé autour reposant sur le front. Les pieds de la dame étaient nus et reposaient sur une large pierre. La ceinture bleue était un large ruban et les manches de la robe étaient vagues ». A Dugny-sur-Meuse (Meuse), manteau bleu. À Lannion (Côtes-d'Armor), en 1984, elle est vêtue **comme sur le tableau de l'actuelle chapelle située dans la cour intérieure**, avec un voile et des habits roses (faut-il y voir suggéré que l'iconographie induit la vision ?) Enfin, à Plombières-les-Dijon (Côte d'Or), en 1996, elle est habillée en blanc, un manteau posé sur sa tête qui se confond avec sa robe et quand elle écarte les bras, son manteau s'élargit. Elle porte une petite ceinture bleue, très pâle ».

Vierge couronnée de Font-Romeu. Vers le XIème siècle, mais rien n'est certain sur ce point, car il se pourrait bien que ce fut au XIVème ou au XVème siècle, un troupeau paissait dans les prés de la forêt de la calm sous la surveillance d'un bouvier. Celui-ci avait remarqué qu'un taureau s'esquivait fréquemment et se rendait près d'une fontaine, creusant le sol avec fougue et poussant des beuglements puissants. Excédé, le bouvier allait un jour déchaîner contre lui sa fureur et ses coups mais, en observant le manège du taureau, il découvrit près de la fontaine, dans une cavité, l'image de la vierge que le taureau lui avait tant de fois signalée en vain. Il s'agissait d'une statuette de bois d'une soixantaine de centimètres de haut qui fut immédiatement transportée en grande pompe dans l'église d'Odeillo, en attendant qu'une chapelle soit érigée sur le lieu même de la découverte, ce qui se fera au XVIIème siècle. Le visage de la vierge, autrefois noir, a reçu en 1664, une coloration naturelle.
Bibliographie :
http://richardjeanjacques.blogspot.fr/2014/04/suite-du-premier-article-cest-une.html

(Photo : Noël HAUTEMANIERE), in « La Maison du Grenat ».

Sa parure peut être complexe : « pierres précieuses, avec une auréole de douze étoiles d'or et de sang », Montpellier (Hérault), en 1107, « richement parée », Bergerac (Dordogne), en 1330. Assez souvent, elle porte une « couronne d'or », « ornée de trois fleurs de lis, symbole de la Royauté, celle du milieu un peu plus élevée que les autres. Petite croix d'or ornée de diamants et de rubis, à Versailles (Yvelines), en 1914, ou encore « couronne d'or sur laquelle brille une petite croix » à Saint-Bonnet-de-Montauroux (Lozère), en 1937. Cette couronne est également en argent, comme à Noyal-Muzillac (Morbihan), en 1874, à Fargues (Pyrénées-Atlantiques). En 1876. Parfois, le matériau n'est pas indiqué : « une auréole de douze étoiles d'or et de sang à Montpellier (Hérault). En 1107, « couronne brillante et multicolore », « haute comme la mitre d'un évêque », « couronne de marguerites blanche ». À Besse-en-Oisans (Isère), en 1886, « des rayons lumineux formaient une couronne sur sa tête », à Campitello (Corse), en 1899,et couronne de roses à Crollon (Manche), en1933.

Le chapelet, objet de base de la dévotion mariale. Constitué de perles enfilées en collier sur un cordon, il est utilisé pour compter les prières récitées d'une manière répétitive en égrenant les perles qui peuvent être constituées de toutes sortes de matériaux ordinaire (bois, os, noyaux, métal) ou précieux (ivoire, corail, pierre précieuse, perle...). Il est utilisé entre autres par les catholiques pour compter les « Je vous salue Marie ». Un chapelet est constitué de cinq dizaines, chaque dizaine consistant à réciter dix « Je vous salue Marie ».

Elle tient des objets divers : « trois épis de blé d'une main et un grêlon de l'autre » aux Trois Épis (Haut-Rhin), en 1491, « dans sa main droite elle tient une boule blanche d'où tombent des gouttes d'eau, dans sa main gauche elle tient une boule noire d'où tombent des gouttes de sang », à l'Hôpital (Moselle), en 1872, « chapelet à la ceinture », à Fargues (Pyrénées-Atlantiques), en 1876, « à son bras droit était passé un chapelet aux grains blancs montés sur une chaîne d'or. A ses pieds, cinq roses, roses, lumineuses, formaient une guirlande en forme de demi-cercle qui se terminait par deux feuilles vertes reposant sur les deux extrémités de la pierre. Sous les pieds, on lisait l'invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous », à l'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire), en 1947 et un « chapelet en forme de perles de pluie à la main », à Plombières-les-Dijon (Côte d'Or), en 1996.

Diverses attitudes sont rapportées : « elle regarde le témoin en souriant, les mains tendues, entourée d'un ovale bleu avec quatre bougies éteintes », « bras tendus vers le sol », « à la main une épée brandie au-dessus de nombreux guerriers. À Neubois (Bas-Rhin), 1872, « les mains sont croisées sur sa poitrine ». « les mains jointes », « mains pliés sur son cœur », « les avant-bras rabattus l'un sur l'autre dans la position d'une femme qui tient un mouchoir ». « ses yeux regardaient le ciel et ses mains étaient jointes, dans l'attitude de la prière », « elle était montée sur une demi-sphère sur laquelle était écrit, un peu a gauche, le mot France. Elle écrasait de son pied un serpent, à Versailles (Yvelines), en 1914, « elle se tient droite

mais avec la tête légèrement penchée à gauche, les mains jointes à la hauteur de la poitrine », « elle arrive sur un petit nuage blanc, proche du sol, pieds nus », à Plombières-les-Dijon (Côte d'Or), en 1996.

Vierge écrasant le serpent, symbole du paganisme.

Elle n'apparaît pas toujours seule : souvent, c'est la classique « Vierge à l'Enfant », comme à Dému (Gers), vers 1000. À Cotignac (Var), en 1637, où l'enfant vagit, à Lescouët-Gouarec (Côtes d'Armor), en 1820. À l'Ile de Batz (Finistère), en 1827, à La Cresse (Aveyron), en 1830, à Sassay (Loir-et-Cher), en 1873, où « l'enfant Jésus est en robe blanche, cou découvert, cheveux peu longs, blonds et bouclés, yeux bleus, joues roses, couronne comme la Sainte Vierge, et pieds sur le tabouret, en avant du mur », à Lyon – La Croix-Rousse (Rhône), en 1882, où l'enfant Jésus tient « dans ses bras tenant un globe surmontée d'une croix brisée », à Dugny-sur-Meuse (Meuse), en 1951. A La Lande, commune de Saint-Colomban (Loire-Atlantique), en 1882, l'enfant a une médaille sur laquelle on peut lire « Vive Jésus » et voir un cœur. Un cas notable est celui d'Azay-sur-Thouet (Deux-Sèvres), en 1550, où Jésus est mort dans les bras de la Vierge.

D'autres personnages peuvent accompagner la Madone : « les douze apôtres, qui passent sur treize larges pierres disposées dans un bourbier ». À Notre-Dame-des-Treize-Pierres (Aveyron), en 1509, « avec le Christ en croix, l'enfant Jésus, saint Maurice, sainte Barbe, saint Joseph, saint Gervais, saint Protais, sainte Catherine de Sienne, les anges, le diable ». À Saint-Étienne-le-Laus (Hautes-Alpes), en 1664, « sainte Catherine, saint Bernard de Clairvaux, l'Archange saint Michel », « quatre petites demoiselles de blanc vêtu et portant chacune un cierge allumé », « saint Pierre et saint Jean, mais aussi le Christ sous les traits du Bon Pasteur ». À Arnaud-Guilhem (Haute-Garonne), en 1859, « avec à sa droite des soldats français et à sa gauche des soldats allemands armés de sabres », à l'Hôpital (Moselle), en 1872, « têtes d'ange », « anges », « ange sur une pierre plate, le genou droit à terre, à peu de distance de la Vierge, et à sa droite, vêtu d'une robe blanche avec des ailes blanches aux bords dorés, tenant à la main droite un lys blanc et l'autre main reposant sur sa poitrine. À l'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire), en 1947 et l'ange Gabriel, à Plescop (Morbihan), en 1947.

Enfin, à La Salette-Fallavaux (Isère), en 1846, la Vierge pleurait. C'est, semble-t-il, le seul cas dans les apparitions, les autres cas rapportés étant attribués à des statues ou même à des tableaux. La position historique de l'Église tend à restreindre la reconnaissance des apparitions et des miracles, qualifiés de « guérisons inexpliquées en l'état actuel des connaissances médicales » ; en ce qui concerne les pleurs de la Vierge, difficile de savoir s'ils sont considérés comme une manifestation théologiquement acceptable.

Les voyants

C'est le terme utilisé pour les témoins d'une apparition. Les femmes sont majoritaires (60%), sachant qu'un certain nombre d'apparitions se produit devant « une foule » indifférenciée. Les âges, quand ils sont indiqués, montrent que l'on a affaire à des individus plutôt jeunes, et même très jeunes, puisque 1/3 des voyants a moins de 13 ans et qu'un autre tiers a entre 13 et 25 ans. Les deux extrêmes sont un garçonnet de 5 ans et un homme de 63 ans et, hors ce dernier cas, la tranche au-delà de 35 ans est vide.

Contrairement à ce que laisserait supposer une iconographie « paranormale » (ci-dessus), pour les voyants, dans beaucoup de cas, la Vierge apparaît exactement comme une personne réelle, surtout à partir du XIXème siècle, allant jusqu'à se prêter au dialogue.

Les reports étudiés ne font pas toujours mention de l'état des voyants, ce qui ne permet pas d'avoir une impression précise de leur statut, mais il est patent qu'il y a, parmi eux, une grande majorité issue du milieu rural et plus précisément pastoral, auxquelles s'ajoutent quelques professions liées à l'agriculture et à l'artisanat, comme forgeron, charretier, bûcheron, menuisier et cordonnier. On trouve également un marin, un garagiste et une femme peintre d'icônes et deux ménestrels, à Arras (Pas-de-Calais), en 1105. Dans cette perspective, on note que le milieu ouvrier n'est représenté que par deux cas. Nous en reparlerons plus loin.

Le berger est intimement associé à la tradition chrétienne. F. Georgin, Pellerin, Épinal ; 19 avril 1827. Collection : Musée national des arts et traditions populaires, Paris, France
(Photo : MNATP)

Un nombre non négligeable est issu du « sérail », moines, moniales ; on note même deux ermites, un archevêque à Toulouse (Haute-Garonne), en 836, et un carme, futur légat du pape pour les questions d'Orient et patriarche latin de Constantinople, à Bergerac, Dordogne. Également, en 1793, un prêtre réfractaire à la constitution civile du clergé à Bressuire (Deux-Sèvres), et une femme membre d'un groupe de prières charismatique. Plus insolite est le cas de Liart (Ardennes), où le 7 décembre 1948, Louis Mercier, secrétaire de la cellule locale du Parti communiste affirme avoir vu la Vierge.

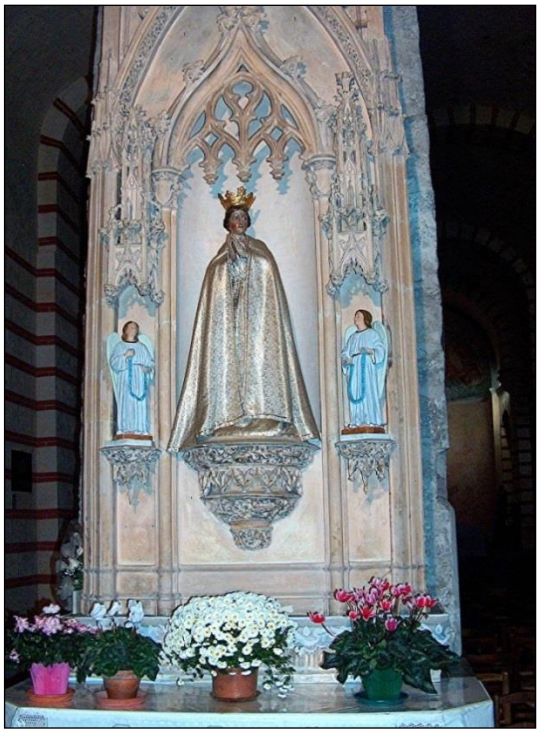
Au plan de la santé, on note deux aveugles, deux sourdes et muettes, une boiteuse, deux ou trois cas de pathologies lourdes, mais il n'y a aucune raison de penser que notre échantillon puisse déroger dans un sens ou dans l'autre à ce qui se rencontre dans la population « normale ».

Il y a deux stigmatisées, sans autre précision, et un jeune garçon décrit comme « illettré » en 1642 à Pamiers, Ariège, ce qui n'est guère étonnant pour l'époque.

Se pose alors la question de savoir si ces personnes sont « culturellement prédisposées », encore que, toutefois, il est admis que les phénomènes paranormaux apparaissent à l'intérieur d'une culture donnée ; par exemple, La Vierge n'apparaît pas chez les moines bouddhistes et les OVNI (Objets Volants Non Identifiés) ne sont signalés que depuis que l'Homme a conquis l'Espace. Les reports à ce sujet ne sont que des confirmations, des évidences pour les personnes ayant partie liée avec la religion mais, toutefois, dans de nombreux témoignages, il est précisé que le témoin est « pieux », « appartient à une famille pieuse », ou est visité dans l'exercice du culte, comme lors d'une présence à l'église, d'une prière, etc. Le cas, déjà cité, du secrétaire d'une section du Parti communiste n'est qu'anecdotique car l'engagement dans ce parti n'exclut pas des passerelles avec le catholicisme, comme l'on montré les prêtres-ouvriers de la période 1945 à 1954.

Les circonstances des apparitions

Compte-tenu de leur caractère rural, on se doute qu'elles ont lieu en pleine nature et dans des circonstances banales. Il n'est est pas toujours ainsi. En 788, à Tarascon-sur-Ariège, à l'occasion d'une victoire contre les Sarrazins, le cheval de Charlemagne aurait refusé d'avancer et se serait cabré devant la Vierge.



Notre-Dame de Sabart, Tarascon-sur-Ariège. (Photo J.-P. POMIES.)

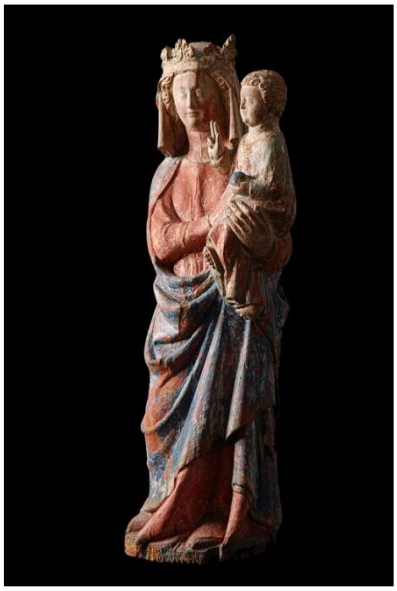
Au Folgoët (Finistère), au XIVème siècle, apparition en sous-bois, à l'intérieur d'un tronc de chêne. À Notre-Dame-de-Treize-Pierres (Aveyron), en 1509, un charretier embourbe son char dans un sentier isolé, et il est tiré du bourbier par la Vierge suivie des douze apôtres qui passent sur treize larges pierres disposées à cet endroit. À Aspin-en-Lavedan (Hautes-Pyrénées), en 1512, deux habitants étouffés par les décombres d'un four à chaux voient une belle demoiselle venir à leur secours. À Azay-sur-Thouet (Deux-Sèvres), en 1550, Louise Estivalle, retardée sur le chemin de l'église pour avoir secouru une mendiante, va manquer la messe, quand elle entendit sonner les cloches pour l'Élévation et, grâce à la Vierge, elle put assister à la messe à distance. À Notre-Dame de l'Osier (Isère), en 1649, Pierre Port-Combet taille de l'osier, et du sang coule des branches. Il n'avait pas respecté le repos dû au jour de l'Annonciation. À Pancheraccia (Corse), au XVIIIème siècle, la Vierge fait jaillir une source afin de venir en aide à une enfant égarée qui allait mourir de soif. À Oletta (Corse), en 1734, un tableau de la Vierge de l'école florentine du XVème siècle accroché dans une maison avertit la femme du maître de maison, occupée par son travail, que son fils, dans un berceau près de la cheminée, brûle. Le visage de la Vierge se remplit de larmes. À Monetier-les-Bains (Hautes-Alpes), en 1825, la Vierge serait intervenue pour sauver la vie d'un chasseur ; dans la même commue, on prétend aussi que la Vierge apparut, au début du XXème siècle, à deux hommes qui se trouvaient à la chapelle du Petit-Mont-Thabor et tentaient de brûler une statue de Marie. Quelques jours après, les deux hommes moururent. À l'Ile de Batz (Finistère), en 1827, un marin est victime d'un grave naufrage : son bateau sombre, après une explosion accidentelle, à la suite de laquelle le commandant de bord a donné l'ordre de saborder l'embarcation. À Sassay (Loir-et-Cher), en 1873, le jour de la première communion, vers la fin de la messe, 32 enfants virent une fillette de l'hospice récemment décédée et qui avait fait sa première communion avant de mourir, en communiante, un cierge à la main, robe blanche et ceinture bleue. Elle alla se placer sur la chapelle de la Sainte Vierge, au-dessus de l'autel ; puis elle s'effaça derrière la statue de Marie pour signifier qu'il faut prier directement Marie. À Pellevoisin (Indre), en 1876, Estelle Faguette, atteinte d'une maladie incurable, écrit une lettre à la Sainte Vierge : elle lui demande d'intercéder auprès de son divin fils pour obtenir sa guérison, afin de soutenir ses parents âgés. La Vierge Marie répond à cette lettre par quinze apparitions. À Lézigneux (Loire), en 1888, Jean-Auguste Bernard part chercher un peu de bois et aperçoit, à 300 mètres de sa maison, un lézard (d'aucuns parlent de serpent). Il cherche une pierre pour le faire fuir et il aperçoit un pied sur l'animal. Il lève les yeux et une grande dame lui fait signe de le tuer. En 1915, une rumeur insistante court : le repli des soldats allemands du 5 au 9 septembre 1914 après leur passage de la Marne serait la conséquence d'une intervention surnaturelle de la Vierge ; en 1922, à Châteauneuf-de-Galaure (Drôme), Marthe Robin (1902-1981), mystique catholique française, fondatrice des Foyers de Charité, connue pour des phénomènes tels que des apparitions mariales, des stigmates et l'inédie ([17]) que lui attribuent divers témoins de son époque a une vision privée de la Vierge… Selon ses proches, à partir de 1930, elle n'avale plus aucune nourriture, hormis la communion aux hosties consacrées, inédie qui durera jusqu'à sa mort, cinquante et un ans plus tard. Au début du mois d'octobre 1930 apparaissent les premiers stigmates. En octobre-novembre 1931, selon son propre témoignage, elle commence à souffrir la passion chaque vendredi, phénomène qu'elle vivra ensuite chaque semaine jusqu'à sa mort en 1981. À Ferdrupt (Vosges), en 1928, deux enfants voient 27 fois la Vierge sous l'aspect de l'image de la Médaille Miraculeuse apparue rue du Bac à Paris en 1831, mais seule, Marcelle entend les paroles de Marie.

17 *Inédie, Inédien se dit de personnes qui se nourrissent exclusivement de liquides sans aucunes matières solides en suspension.*

Diverses personnes ont présenté, dans l'histoire du christianisme, des marques semblables à celles du Christ sur les mains ou les poignets, rappelant les plaies causées par les clous, sur les pieds ou les chevilles, rappelant les plaies causées par les clous, sur la tête, rappelant les plaies causées par la couronne d'épines, sur le dos, rappelant les coups de fouet, sur le flanc, rappelant la plaie causée par une lance.

La forme « statue »

Dans un nombre significatif de cas, la Vierge elle-même est remplacée par une statue. A Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), dès 633 ou 636, statue en bois de la Vierge à l'enfant. À Tarascon-sur-Ariège (Ariège), en 778, là même où le cheval de Charlemagne s'est cabré, statue dans le sol. À Albert (Somme), en 1100, statue de la Vierge enterrée. À Cagnac-les-Mines (Tarn), au XIIIème siècle, statue de la Vierge à l'enfant au milieu d'un buisson. À Bétharram (Hautes-Pyrénées), en 1200, statue de la Vierge **qui revient à son point de découverte.** À Lacam-d'Ourcet (Lot), au XIIIème siècle, berger qui découvrit là une statue de la Vierge à l'enfant ; toujours au XIIIème siècle, à Cléry-Saint-André (Loiret), grande statue de la Vierge Marie, portant dans ses bras l'Enfant Jésus, en bois polychrome d'une hauteur d'un mètre. À Châlons-en-Champagne (Marne), en 1400, statuette de la Vierge portant l'enfant Jésus (hauteur : 50cm). À Velars-sur-Ouche (Côte d'Or), en 1435, intrigués par un bœuf qui paissait systématiquement au même endroit et par l'herbe qui repoussait chaque jour, des gardiens de troupeaux auraient creusé et trouvé une statuette de la Vierge Marie. À Penne d'Agenais (Lot-et-Garonne), en 1562, une jeune bergère, pauvre, découvre une statue de la Vierge. À Gray (Haute-Saône), en 1620, une veuve rapporte un morceau de chêne d'un sanctuaire belge, que des malintentionnés veulent brûler, sans succès, qui est sculpté en forme de Vierge d'une hauteur de 14 cm. À Lanrivain (Côtes-du-Nord), en 1692, dans le sol, ancienne statue de la Vierge ; à Lescure (Cantal), en 1717, statuette trouvée à la première apparition ; à Neuvizy (Ardennes), en 1752, au milieu d'une forêt, des enfants découvrent une statue de la Vierge dans un chêne. La statuette, **transportée dans l'église de Villers, se retrouva le lendemain à la même place sur le chêne.** À Maisières (Doubs), en 1803, Vierge à l'enfant et à la grappe de raisin, en terre cuite, haute de 19cm, datée du XVIIème. À Montoussé (Hautes-Pyrénées), en 1848, une génisse devançait le troupeau et allait en mugissant s'arrêter devant un buisson. Cela se répétait tous les soirs. Le paysan étonné écarta les branches et vit une statue de la Mère de Dieu. La statue fut portée à l'église, mais **le lendemain, elle était retournée dans le buisson**.



Les statues de la Vierge, éventuellement « à l'Enfant », sont courantes sous diverses formes, notamment dans les églises et les chapelles. Ci-dessous, « Vierge à l'Enfant et à la pomme », école normande ou picarde c. 1300.

On voit que, dans trois cas, la statue, transportée, revient à son point de départ. C'est un phénomène récurrent dans les légendes. On voit aussi que, depuis 1752, plus aucune statue n'est mentionnée, si l'on excepte le cas de Marie Baillet, à Bordeaux, à partir de 1902, qui avait une statue provenant de Lourdes, ayant la propriété de pleurer. Obligée de s'en séparer, elle eut une copie assez fruste de cette statue, mais qui pleurait également et répandait une odeur suave.

Les messages

C'est, évidemment, le point capital de l'apparition. Dans les reports, on trouve des messages succincts et de véritables romans-fleuves qui semblent reproduits avec une minutie quasi sténographique. Il n'est pratiquement jamais indiqué dans quelle langue la Vierge s'est exprimée, mais il est probable que, pendant longtemps, ce fut en langue vernaculaire, comme à Lourdes. C'est encore le cas à Dému (Gers), vers l'an 1000 : « Aoujos counfienço ; toun maynatgé qui bioura é toutos las mays qui benguon aci prega qu'obtenguéran la même favou que tu tant que l'aïgo d'equesto houn coulera ! » (Aie confiance ; ton enfant qui boira et toutes les mamans qui viendront ici prier obtiendront la même faveur que toi, tant que l'eau de cette source coulera).

Il y a trois niveaux de messages :
- ceux qui sont spécifiques à l'état du voyant ;
- ceux qui ont un impact local ;
- ceux qui sont d'intérêt général ;

L'un n'excluant d'ailleurs pas l'autre.

Relativement à l'**état du voyant**, à Marsanne (Drôme), au XIIIème siècle, une jeune fille aveugle sera guérie, cette guérison, toutefois, étant subordonnée à la construction d'une chapelle. À Bergerac (Dordogne), en 1330, le futur légat du pape dont nous avons déjà parlé est encouragé à poursuivre son apostolat ; à Fronville, (Seine-et-Oise), en 1560, un jeune berger s'entend dire : « Dans trois jours, tu seras avec moi dans le Ciel », ce qui doit se considérer comme une félicité suprême. À Notre-Dame de l'Osier (Isère), en 1649, le voyant est appelé à quitter son état de protestant pour celui de catholique. Accessoirement, il lui est signifié que les prières des gens ne sont pas assez ferventes ; la même année, à Plounevez-Quintin (Côtes d'Armor), Louise Le Cornec récite tranquillement son chapelet sous un arbre, comme chaque jour quand lui apparaît une merveilleuse jeune fille, de toute beauté, à l'intérieur d'une lumière éclatante : « Je suis la Mère de Dieu que vous saluez tous les jours. Ce que vous demandez (obtenir une belle mort), vous l'obtiendrez, et aujourd'hui même vous serez avec moi en paradis ». À Querrien (Finistère), en 1652, il est demandé à une bergère sourde et muette un agneau et la construction d'une chapelle. À Saint-Étienne-le-Laus (Hautes-Alpes), en 1664, il est demandé un mouton et une chêvre et la Vierge apprend à la voyante les litanies de Notre-Dame de Lorette ; la même année, à Plougastel (Finistère), il est demandé de prier davantage, sans qu'on sache si c'est un souhait à usage particulier ou général. À Celles (Ariège), en 1686, organiser 8 processions, prier davantage ; à l'Ile de Batz (Finistère), en 1827, un marin qui se noie reçoit un message d'encouragement ; en 1830, à Paris, rue du Bac (Seine), demande de fondation d'une Confrérie d'Enfants de Marie et frappe d'une médaille.

Le samedi 27 novembre 1830, à Paris, la Vierge apparut à Catherine Labouré, Fille de la Charité et lui confia la mission de faire frapper une médaille miraculeuse dont elle lui dicta le modèle.

À Blangy, en 1840 : « Aimer le « Cœur immaculé de Marie », prière et paix pour les enfants de Dieu ; à Villers-les-Roye (Somme), vers 1870 : « Je protège ce village. Il y aura ici un pèlerinage comme à Lourdes » ; à Pouillé-les-Coteaux (Loire-Atlantique), en 1872, sont évoquées les souffrances du pape et les risques encourus par la France face à l'idéologie marxiste ; à Saint-Bauzille-de-la-Sylve (Hérault), en 1873, en patois « Je suis la Sainte Vierge. N'ayez pas peur. Vous avez la maladie de la vigne (le phylloxera). Il ne faut pas travailler le dimanche. Vous avez abandonné Saint Bauzille (le saint local). Jeudi, il faudra aller à Saint-Antoine en procession et y dire la messe. D'aujourd'hui en quinze, il faut aller en procession à Notre-Dame: tout le canton de Gignac, Montpellier et Lodève. Il vous faut placer une nouvelle croix et changer l'autre. Vous placerez une croix chargée d'une Vierge au fond de la vigne, et y ferez la procession chaque année. Allez dire cela à votre père et au curé, tout de suite. Dans un mois je viendrai vous remercier » (avec cet exemple et le précédent, on voit qu'il est parfois difficile de distinguer le message privé du message à vocation publique). À Blain (Loire-Atlantique), toujours en 1873, Marie-Julie, gravement malade, voit la Vierge lui apparaître et lui annoncer sa guérison et lui demande si elle accepterait les Plaies de Jésus-Christ sous forme de stigmates, ce qui advint. À Noyal-Muzillac (Morbihan), en 1874 : «Prière, pénitence, se rendre au pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, postuler chez les Frères de Plöermel et transmettre des secrets à Mgr Jean-Marie Bécel, évêque diocésain. À Boulleret (Cher), en 1875 : « Amour et humilité ; aie confiance en Dieu et en la Sainte Vierge, la guérison te sera accordée. Suis-moi, je mène au Ciel » ; en 1876, à Saint-Palais (Pyrénées-Atlantiques) : « … Priez les litanies. Prenez votre scapulaire et priez une dizaine de chapelet… Quand votre petit frère ou vos camarades jurent, vous devez les empêcher. Vous viendrez et pendant douze jours chaque matin pour prier, seul, ou comme vous voulez avec vos camarades. Mais vous seul me verrez. Boire l'eau du ruisseau et avaler quatre petits cailloux blancs. Ce cours d'eau ne sera pas changé, mais opérera du bien. Priez le rosaire… ». À Lyon (Rhône), en 1884, la Vierge demanda la prière du Rosaire, les mystères joyeux en l'honneur de Notre-Dame de Lestra (la chapelle de Diémoz), les mystères douloureux en l'honneur de Notre-Dame du Très Saint Rosaire (l'oratoire de Diémoz), les mystères glorieux en l'honneur de l'Eglise St Roch (l'église de Diémoz) et confirma l'apparition de La Salette ; à Besse-en-Oisans (Isère), en 1886, un premier message encouragea le voyant à croire aux manifestations de La Salette (1846). Un second lui évoqua son devoir de fidèle de mener une vie chrétienne authentique et de croire, dans la mesure de ses possibilités, à ce que la Vierge avait dit à La Salette : pénitence et conversion. Elle s'indigna aussi à propos de l'École sans Dieu et du travail le dimanche ; à Tilly-sur-Seulles (Calvados), en 1896, pénitence, prière du chapelet, méditation sur le Saint Rosaire en ses Mystères Joyeux, ses Mystères douloureux et ses Mystères glorieux, en y associant le Cœur Sacré de Jésus ; à Loublande (Deux-Sèvres), en 1917, Jésus montre son cœur avec une large plaie béante et dit : « Cette plaie ouverte m'est faite par la France officielle, la Franc-Maçonnerie. Fais reproduire cette image et va la porter au président Poincaré. Tu lui demanderas l'apposition de mon cœur sur le blanc du drapeau national »… Tous ces préjugés de ces savants de l'heure actuelle tomberont en cendres comme un feu de paille ».

La France catholique menée par les Juifs et les Francs-maçons (Achille Lemot pour Le Pèlerin, n° du 31 août 1902). On lit, à gauche : Juifs et Fr Maçons 200.000, à droite : Catholiques 34.000.000 et en bas : « Ne tire pas trop sur la corde !… SI malheureusement il avait l'idée de regarder un peu en bas, nous ne pèserions pas lourd !

Relativement à l'**impact local**, on note assez souvent la construction d'une chapelle : à Marsanne (Drôme), au XIIIème siècle, construction amenant la guérison d'une jeune fille aveugle. À Cotignac (Var), en 1519 ; à Monléon-Magnoac (Hautes-Pyrénées), en 1520 ; à Penne d'Agenais (Lot-et-Garonne), en 1562, reconstruction du sanctuaire de Notre-Dame de Peyragude, détruit par les Huguenots. À Querrien (Finistère), en 1652, demande faite à une bergère sourde et muette de 11 ans. À Pardies (Pyrénées-Atlantiques), en 1661, reconstruction d'une chapelle en ruine ; à Lescure (Cantal), en 1717 ; à Arnaud-Guilhem (Haute-Garonne), en 1859 ; à Bordeaux (Gironde), en 1902 ; à Ferdrupt (Vosges), en 1928. À Saint-Bonnet-de-Montauroux (Lozère), en 1937 (dans ce cas et dans le cas précédent, il est demandé de prier pour la paix et pour la conversion des Français).

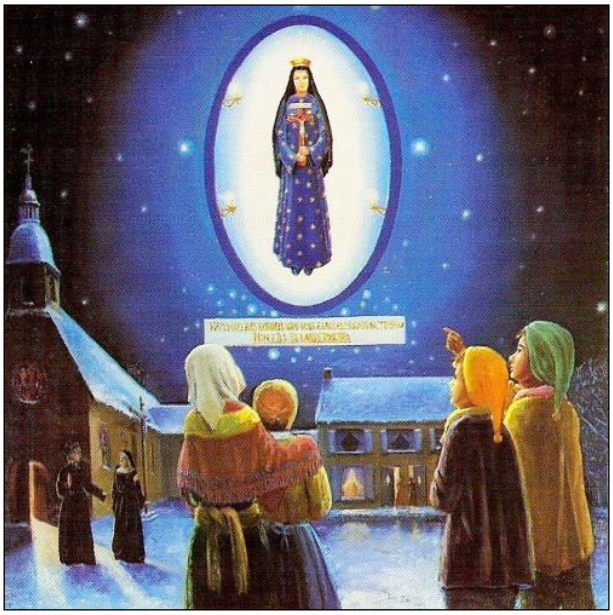
On peut noter aussi, toujours pour l'**impact local**, à Valenciennes (Nord), en 1008, au cours d'une épidémie de peste, la fin de l'épidémie si une procession est organisée le lendemain puis chaque 8 septembre ; à Arras (Pas-de-Calais), en 1105, 144 malades souffrent du Mal des Ardents dans la cathédrale. Deux ménestrels de la région sont brouillés à mort parce que l'un a tué le frère de l'autre et la guérison collective viendra de la réconciliation. À Denain (Nord), en 1220 ou 1230, des moniales sont encouragées à persévérer dans leur vie de prière et d'ascèse ; à Téloché (Sarthe), au XVème siècle, la Vierge prédit la fin d'une grave épidémie de peste qui dévaste la région. À Médous (Hautes-Pyrénées), en 1588, le peuple de Bagnères doit faire pénitence, sinon, la peste, ce qui eut lieu ; à Redon-Espic (Dordogne), en 1814, annonce que les nombreux décès ont pour but de punir la population.

Notre-Dame de la Salette, Isère. Un cadre grandiose. Photo http://www.cartemarialedumonde.org/fr/sanctuaire/notre-dame-salette

Pontmain, Mayenne, en 1871.

Relativement à l'**intérêt général,** on entre dans les grandes déclarations inspirées qui prennent parfois un caractère apocalyptique. C'est là que l'on trouve les messages à connotation politico-sociale. Aux Trois-Épis (Haut-Rhin), en 1491 : « Les péchés ont irrité le ciel. Faire pénitence, faute de quoi les récoltes seront perdues. Le dire au clergé et au Peuple » ; à Nancy (Meurthe-et-Moselle), en 1525 : « Prévenir dès que possible Renée de Bourbon, duchesse de Lorraine, de la victoire imminente des catholiques sur les troupes huguenotes » ; à La Salette-Fallavaux (Isère), en 1848 : « D'abord en Français, puis en patois. Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée à laisser aller la main de mon fils. Si je veux que mon fils ne vous abandonne pas je suis chargée de le prier sans cesse. Travail du dimanche. Jurons des charretiers. Il viendra une grande famine et avant les enfants au-dessous de sept ans mourront. Les noix viendront boffes, et les raisins pourriront. L'été, ne vont que quelques femmes un peu vieilles à la messe, le dimanche, et les autres travaillent, et l'hiver les garçons lorsqu'ils ne savent pas que faire ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le monde ne font point de carême ils vont à la boucherie comme les chiens ; faites-vous bien votre prière. Allons mes enfants faites-le bien passer à tout mon peuple » ; à Brette (Drôme), en 1848 : « État moral inquiétant de nombreux prêtres en France. Châtiments si les hommes refusaient de se convertir » ; à La Chaudière (Drôme), encore en 1848, où : « l'apparition se présente comme étant Notre-Dame de La Salette, avec un message proche de celui du célèbre sanctuaire alpin : « Le monde est de travers, il ne fait plus cas de mon Fils. Les pommes de terre vont se gâter si le monde ne change pas, et le blé se gâtera aussi [...]. Mes anges pleurent ! Si le peuple se convertit, la récolte sera abondante. Allez le dire au monde et aux incrédules ».

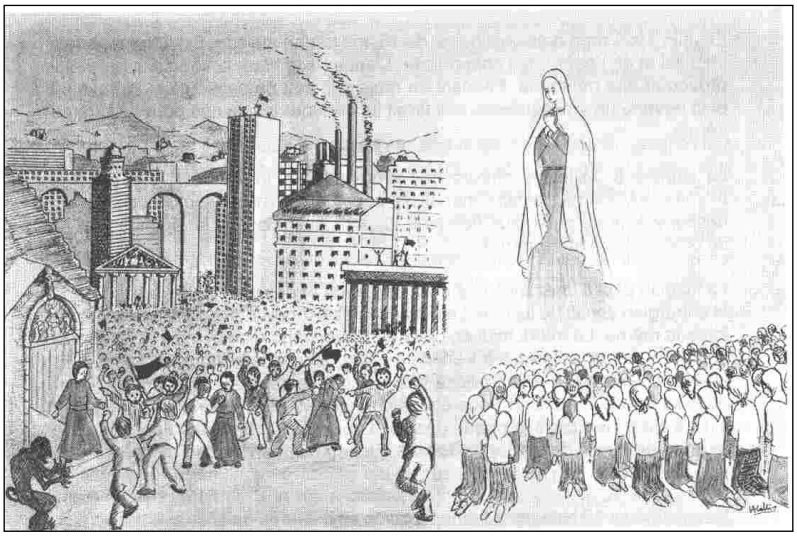
À Espéluche (Drôme), toujours en 1848 : « Conversion du monde, imminence d'un danger planétaire, prière, laxisme des prêtres » ; à Francoules (Lot), en 1860, selon certains, annonce du retour d'un roi sur le trône français ; à Pontmain (Mayenne), en 1871, le message, à destination d'enfants, s'inscrit lettre après lettre sur une banderole : « Priez, Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher ». Alors que l'assistance prie, les enfants deviennent soudain tristes. Ils expliquent que le visage de la vierge est devenu triste aussi, et qu'une grande croix rouge portant Jésus sanglant est apparue devant elle. Au sommet de la croix, une pancarte blanche porte les mots « Jésus-Christ ». Les enfants expliquent que la dame prend dans ses mains le crucifix et le leur présente, tandis qu'une étoile allume une à une les quatre bougies jusqu'alors éteintes de l'ovale. À Neubois (Bas-Rhin), sous occupation allemande, en 1872, le message, délivré par une dame couronnée brandissant une épée au-dessus de nombreux guerriers, est lapidaire : « Kommet ! Kommet ! (Venez !) et répétitif. Ce message réducteur a pour effet d'entraîner une vaste foule, jusqu'au Kreisdirektor de Sélestat qui se rend lui-même sur les lieux avec son secrétaire, le 4 août 1872, interroge des témoins et envoie un détachement de 50 soldats surveiller l'emplacement. Le 7 septembre 1872, la police abat la chapelle provisoire édifiée il y a quelques jours et défend aux fidèles l'accès aux lieux. L'autorité prussienne fait afficher un panneau: « L'accès sans autorisation du district 272829 est, par la présente, interdit selon l'article 368 du code pénal avec une peine allant jusqu'à 20 thalers (75 francs) et un emprisonnement jusqu'à 15 jours. » Malgré cela, les pèlerins affluent : la Reichsbahn vend plus de 80.000 billets de chemin de fer à destination du Val de Villé. Pour la seule journée du 3 février 1873 on comptera 6000 pèlerins. Dans l'opinion, le message est clair : la Sainte Vierge viendrait pour libérer l'Alsace-Lorraine du joug prussien ! On pourrait dire que c'est là où il n'y a pas de message qu'il est le mieux entendu !



Neubois.

À Lyon – La Croix-Rousse (Rhône), en 1882 : « à propos de la mauvaise conduite de la France : Il y aura bientôt de grandes inondations mais, une fois encore, Je préserverai Lyon, cette ville que j'aime, du courroux de mon Fils. Ce sera la dernière fois si on ne se convertit pas, et je serai forcée de laisser aller le bras de mon Fils »… « Je suis une Mère abandonnée ! La cause de mon chagrin, c'est l'ingratitude de mon peuple. J'ai bien de la peine à retenir le bras de mon Fils... Il faut que mon peuple se convertisse, qu'il fasse des pénitences et qu'il prie avec plus de ferveur. Vous ferez faire des neuvaines dans toutes les paroisses, dans toutes les communautés, en récitant neuf Pater, neuf Ave Maria avec neuf fois les invocations: "Mère abandonnée, priez pour nous. Mère affligée par des cœurs ingrats, priez pour nous." » ; le message est similaire à La Lande, commune de Saint-Colomban (Loire-Atlantique), toujours

en 1882, avec des variantes antisémites : Q. Ma Bonne Mère, pourquoi les filles d'Israël pleurent-elles ? R. Parce que Jésus va mourir sur la croix. Q. Comme les juifs ont-ils fait pour vous crucifier ? R. de l'Enfant Jésus, présent à l'apparition : il a étendu ses deux bras. Puis, la Vierge a pleuré : « Il faut davantage prier. Le monde ne prie pas assez, réciter le chapelet et chanter des cantiques. Je viens pour dire au monde de prier. Il ne faut pas se lasser de prier. Il faut encore plus prier » ; à Vallesanges (Loire), en 1888, on revient sur la pénitence, la prière : « afin de retenir le bras de mon Fils » ; à Campitello (Corse), en 1899, outre les mêmes demandes, une affirmation : « Je suis venue pour empêcher la guerre… Je suis l'Immaculée Conception, je viens sauver le monde qui est trop emporté dans les plaisirs frivoles. » On notera que c'est peut-être le seul cas, avec Lourdes, où est fait référence au dogme de l'Immaculé Conception, décrété en 1854 ; à Bordeaux (Gironde), en 1902, on perçoit nettement le climat qui aboutira, trois ans plus tard, au vote de la loi sur la séparation de l'Église et de l'État : « L'Église sera persécutée, les religieux et les religieuses seront chassés, on sortira le Christ des écoles. Les ennemis de l'Église voudront faire disparaître tout ce qui est Dieu. Ils voudront abolir la religion. Quand on aura chassé Dieu des écoles, ce sera le moment des malheurs. Vous verrez catastrophes sur catastrophes. Les châtiments commenceront sous le 3e président de la République après celui d'alors. La guerre en sera le prélude à titre d'avertissement. La France aura la guerre avec l'Allemagne. Après le fléau de la guerre, les hommes ne s'amenderont pas. Alors suivront les pestes, les maladies que les médecins ne connaîtront pas, puis des révolutions, des guerres civiles et la famine. On verra des tremblements de terre, des montagnes se déplaceront. Revient aussi la question de la profanation du dimanche par le travail et, à la question de savoir s'il fallait chasser les Francs-Maçons de France, la Vierge répondit : « Il ne faut jamais chasser les âmes, mais les ramener à Dieu ». En 1917, à Loublande (Deux-Sèvres), ce n'est pas la Vierge qui apparaît, mais directement Jésus qui montre son cœur avec une large plaie béante et dit : « Cette plaie ouverte m'est faite par la France officielle, la Franc-Maçonnerie. Fais reproduire cette image et va la porter au président Poincaré. Tu lui demanderas l'apposition de mon cœur sur le blanc du drapeau national »… Tous ces préjugés de ces savants de l'heure actuelle tomberont en cendres comme un feu de paille. On connaît le texte de la lettre à Poincaré, mais on ignore s'il y a eu une réponse… À Kerizinen, hameau de Plounévez-Lochrist (Finistère), en 1938, le message devient carrément apocalyptique : « Une nouvelle guerre menace l'Europe. Je l'éloignerai de quelques mois car Je ne puis rester sourde à tant de prières qui, en ce moment, s'élèvent vers moi là-bas à Lourdes, pour la paix ». Puis, en 1939 : « Le Monde ne cesse d'offenser Dieu par de très lourds péchés, surtout des péchés d'impureté, d'où cette guerre en châtiment de tant de fautes. Mais le Ciel n'est pas insensible à tant de misères et vient vous donner un moyen de salut… prières, sacrifices, pénitence, armez-vous de la prière, du sacrifice tandis que vos soldats se servent d'armes matérielles. Il faut cela pour une victoire rapide. Si l'on écoute mes demandes, la guerre prendra fin vers la mi-octobre 1940…Le 2 avril 1940 : « Les prières se font beaucoup moins nombreuses. Cette négligence, vous la subirez tous, mais principalement vos soldats. Il y aura beaucoup de prisonniers, plusieurs mourront de privations et de misère sur le sol ennemi et par la suite, que de sang innocent y coulera! La guerre sera dure et longue si l'on ne prête garde aux messages que Je vous ai apportés. Parallèlement à ça, sur le lieu des apparitions, la voyante vit un tableau divisé en deux parties. La première représente des hommes voulant hisser un drapeau. Des prêtres veulent les empêcher, mais on les menace. On semble les injurier, leur lancer des pierres. Dans un coin, le démon très gai, semble les exciter. Dans un autre coin, la Vierge, triste, pleure. À côté, cette inscription: « Image du communisme ». La deuxième partie représente un groupe de jeunes filles vêtues de bleu et blanc, qui, constamment, récitent le Rosaire. À côté, cette inscription : « Salut du communisme ».



La vision, rapportée par la voyante.

Le 7 octobre 1946, dans le ciel, au milieu d'une vive lumière, apparut un rosaire dont le Christ et la chaîne étaient dorés et les grains blancs, auréolé de cette inscription : Courage aux fidèles du rosaire, persévérants, ils vaincront un jour le communisme ». Le 29 mai 1948 : « Il va y avoir une prochaine guerre lourde de conséquences. La France est appelée à être envahie et occupée par une armée russe et c'est là que l'Église et les bons souffriront persécution de la part des sans-Dieu (les communistes). Mais que l'on prête enfin attention à mes demandes et Je vous préserverai de ces terribles ennemis, car Je descends pour vous épargner bien des peines, vous adoucir bien des maux. Je descends pour relever et sauver la France. Dans quelque temps Je lui donnerai un grand Chef, un Roi. Elle connaîtra alors un tel redressement que son influence spirituelle sera prépondérante dans l'Univers. Mais Je descends surtout pour vos âmes, pour les pécheurs et c'est par la Bretagne, qui m'est restée le plus fidèle, que Je veux rechristianiser la France qui, revenue au Christ, revêtira un caractère tellement religieux qu'elle redeviendra lumière des peuples païens.

Quelques années après cette prochaine guerre vous en subirez une autre, mais après laquelle les fidèles serviteurs du Christ jouiront d'une douce et juste paix : ce sera le règne de Jésus par Mon Cœur Immaculé. Cependant, ces guerres peuvent être évitées si le monde repentant retournait à Dieu ». À l'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire), en 1947 : « Je vais vous dire un secret que vous pourrez redire dans trois jours: priez pour la France qui, ces jours-ci, est en grand danger. Allez dire à Monsieur le Curé de venir ici à 2 heures, d'amener les enfants et la foule pour prier. Commencez le « Je vous salue Marie ». Dites à Monsieur le Curé de construire une grotte, le plus tôt possible, là où je suis ; d'y placer ma statue et celle de l'ange à côté. Lorsqu'elle sera faite, je la bénirai. Je ne suis pas venue ici pour faire des miracles mais pour vous demander de prier pour la France. Mais demain vous y verrez clair et vous ne porterez plus de lunettes ». Le message ne varie guère à Lannion (Côtes-d'Armor), en 1984 : « Paix, prière, jeûne, réconciliation, communion eucharistique fréquente afin que le monde entier devienne eucharistique » ni à Plombières-les-Dijon (Côte d'Or), en 1996 : « Frappe d'une médaille, prière, charité, confiance en Dieu. Tribulations pour la France, cataclysmes, mouvements sociaux incontrôlés. La France doit se réveiller, elle est choisie pour être la Lumière du Monde, tout commencera par la Bretagne. Priez Sainte Jeanne d'Arc et Saint Michel Archange de venir délivrer la France de l'assaut destructeur de tous les anges rebelles. La vraie Foi est dans le catholicisme, elle n'est pas dans l'œcuménisme. Vous êtes des enfants de Marie, vous ne deviendrez jamais des enfants du Coran ([18]). Quoi que vos politiciens, dominés par la Franc-maçonnerie, aient prévu pour ce territoire béni de si grands Saints, vous ne deviendrez jamais enfants de l'Islam. Mahomet brûle en enfer. […] Une Royauté venue du Ciel va régner sur la France, puis sur toute la Terre.

Les voyantes de l'Ile-Bouchard, Indre-et-Loire, en 1947. Photo http://pelerinages.cathocambrai.com/les-apparitions-lrile-bouchard.html

Plus fantasmatique est celle qui aurait eu lieu au Mans (Sarthe), en 1997 : il y a eu, le 25 décembre 1997, une apparition de l'ange Saint Michel et de la Vierge Marie auprès d'une jeune femme née un treize mai et de son grand-père (aujourd'hui décédé) un treize mai. Lors de cette apparition, la Vierge a informé cette femme qu'elle allait subir une douleur sur une période d'un an et demi à travers plusieurs agressions très grave, une douleur plus importante que celle du Christ sur la croix. De sa douleur, l'ange et elles feront un virus qui, déposé sur toute la planète, fera diversion auprès de tous les pays du monde qui, occupés à lutter contre cette grippe aviaire ([19]), ne déclencheront pas de troisième guerre mondiale. Pour être crédible, la Vierge a donné à cette jeune femme plusieurs événements dans le monde avec les dates exactes (séisme d'Haïti en 2010, entre autres). Ceci a été révélé le 6 mai 2008 au tribunal de grande instance de Saint-Brieuc, où la Vierge lui a dit de dénoncer ce qu'elle avait subi.

Les secrets

À plusieurs reprises, les voyants font état de secrets qui leur ont été livrés. Cette expression peut paraître curieuse pour un objet destiné à être largement publié. Quoi qu'il en soit, on n'a qu'une seule relation d'un secret : à La Salette-Fallavaux (Isère), en 1846, la Vierge confia à chacun des deux enfants un secret spécial. Ces deux secrets furent envoyés par eux en 1851 à Pie IX. On ne sait quelle impression ces révélations mystérieuses firent sur le pape, car il existe là-dessus deux versions diamétralement opposées. Le secret de Maximin reste inconnu, car il n'a jamais été publié. Celui de Mélanie a été inséré dans son entier dans la brochure qu'elle-même fit imprimer en 1879 et revient sur le péché qu'est le travail du dimanche, les jurons, les jeux, les ivrogneries, les blasphèmes. D'abord en Français, puis en patois : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée à laisser aller la main de mon fils. Si je veux que mon fils ne vous abandonne pas je suis chargée de le prier sans cesse. Il viendra une grande famine et avant les enfants au-dessous de sept ans mourront. Les noix viendront boffes, et les raisins pourriront. L'été ne va que quelques femmes un peu vieilles à la messe le dimanche et les autres travaillent, et l'hiver les garçons lorsqu'ils ne savent pas que faire vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le monde ne font point de carême ils vont à la boucherie comme les chiens ; faites-vous bien votre prière. Allons mes enfants faites-le bien passer à tout mon peuple ». Au total, rien qui ne diffère des messages publics.

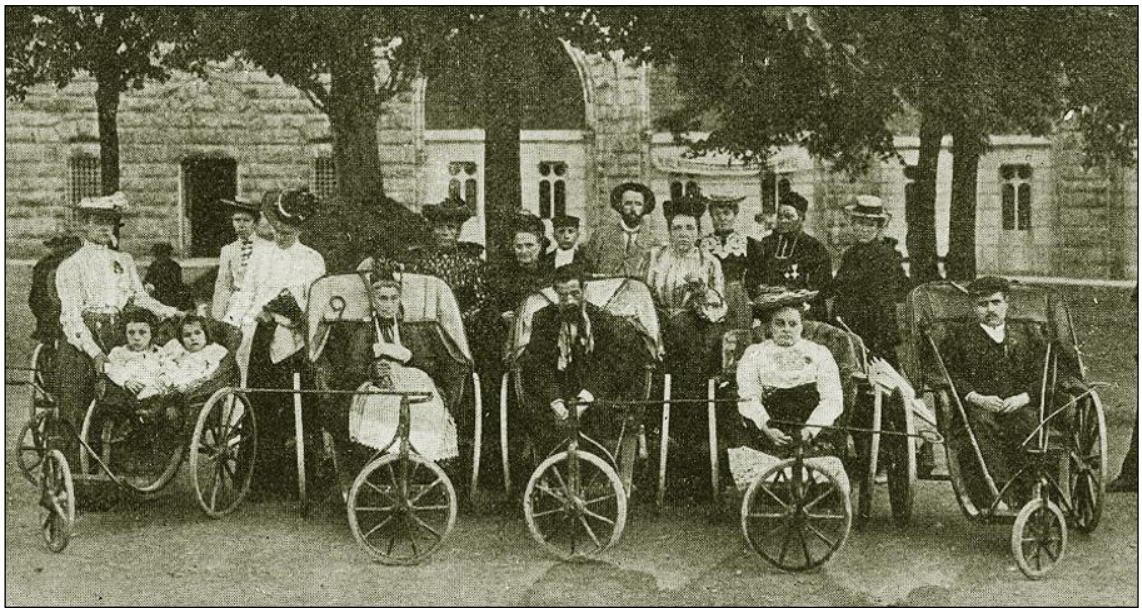
[18] *On voit que les messages mariaux suivent les obsessions de la société. Cette référence au Coran et à l'Islam est synchrone de l'inquiétude qui se développe à partir de cette époque, en France, par rapport aux communautés nées de l'immigration, notamment issue du Maghreb.*

[19] *Il y a une confusion de dates dans les reports : ceci concernerait plutôt le virus H1 N1 de 2009.*

Miracles

Là encore, ils peuvent être d'ordre privé, ou public.

En ce qui concerne l'**ordre privé**, on note la guérison d'une jeune fille aveugle à Marsanne (Drôme), au XIIIème siècle, après qu'elle se fut frotté les yeux avec l'eau d'une source ; toujours une guérison de la cécité à Faycelles (Lot), à la fin du XIIIème siècle ; au Folgoët (Finistère), XIVème siècle, un homme considéré comme un simple d'esprit voir apparaître une source miraculeuse. Sur sa tombe pousse un lys, sur le pistil duquel le nom de Marie s'inscrit. À Notre-Dame-de-Treize-Pierres (Aveyron), en 1509, un charretier qui a embourbé sont char dans un sentier isolé est désembourbé par l'apparition de la Vierge suivie des douze apôtres ; à Aspin-en-Lavedan (Hautes-Pyrénées), en 1512, deux habitants étouffés par les décombres d'un four à chaux voient une belle demoiselle venir à leur secours » ; une jeune fille muette de naissance est guérie à Nancy (Meurthe-et-Moselle), en 1525 ; à Plounevez-Quintin (Côtes d'Armor), en 1649, une jeune fille qui priait pour obtenir une belle mort est exaucé dans les heures qui suivent ; en 1652, à Querrien (Finistère), une bergère sourde et muette est guérie de sa double infirmité ; à Plougastel (Finistère), en 1664, une jeune fille participant à une retraite prêchée par le bienheureux Julien Maunoir est guérie ; au XVIIIème siècle, à Pancheraccia (Corse), la Vierge a fait jaillir une source afin de venir en aide à une enfant égarée qui allait mourir de soif.Cette spource miraculeuse guérit les corps et les l'âmes ; à l'Ile de Batz (Finistère), en 1827, un marin, victime d'un grave naufrage, est sauvé ; vers 1870, à Villers-les-Roye (Somme), suite à une fracture du col de fémur, la voyante fut déclarée morte. On la mit dans un cercueil que l'on ferma. Mais au bout de quelques instants, elle se réveilla ; à Pellevoisin (Indre), en 1876, Estelle Faguette, atteinte d'une maladie incurable, écrit une lettre à la Sainte Vierge : elle lui demande d'intercéder auprès de son divin Fils pour obtenir sa guérison, afin de soutenir ses parents âgés. La Vierge Marie répond à cette lettre par quinze apparitions de février à décembre 1876, au cours desquelles elle éduque Estelle a la sainteté, lui délivre un message de miséricorde et la guérit ; à Lyon (Rhône), en 1908, une voyante notoire mourut à l'âge de 49 ans. Elle fut inhumée une première fois au cimetière de Loyasse sur la colline de Fourvière, à Lyon. La concession trentenaire expirant en avril 1939 ne fut pas renouvelée. C'est donc près de 31 ans après son décès que son corps fut exhumé et retrouvé intact. Un procès-verbal fut dressé et signé par plusieurs témoins les 10 et 12 juillet 1939. On l'ensevelit dans le cimetière de Pouilly-les-Feurs, dans la Loire.



Pèlerins handicapés à Lourdes, au XIXème siècle. Dans l'attente d'un miracle, ils viennent prendre un bain dans la piscine remplie avec l'eau de la source que Bernadette Soubirous aurait fait surgir.

En ce qui concerne l'**ordre public**, on est plus dans le flou, dans la mesure où l'on ne donne pas de chiffres, ou encore des chiffres importants sans autre forme de procès. Ainsi, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), en 633 ou 636, il est question de conversions, de guérisons, de miracles de toutes sortes ; à Arras (Pas-de-Calais), en 1105, nous l'avons déjà évoqué, 144 malades du Mal des Ardents sont guéris ; au Trois-Épis (Haut-Rhin), des miracles sont allégués : 72 avant 1515 et 21 après 1630 ; à Monléon-Magnoac (Hautes-Pyrénées), à partir de 1520, le pain noir est transformé en pain blanc. En 1590, lors des guerres de religion, on jeta la statue de la Vierge de Pitié dans un grand feu. Après deux heures dans le brasier, la statue est récupérée intacte. Une jeune fille fut sauvée de la noyade alors qu'elle traversait sur une planche la rivière du Gers. En invoquant Notre-Dame de Garaison, la vague qui allait l'engloutir la déposa saine et sauve sur le rivage ; à Azay-sur-Thouet (Deux-Sèvres), en 1550, nous avons déjà vu qu'une personne attardée pour la messe par un acte charitable, put y assister à distance et une femme qui ne pouvant plus marcher se fit conduire à l'oratoire et après de nombreuses prières put rentrer chez elle à pied. Une jeune fille souffrant du dos ne pouvait se tenir droite ; ses parents firent des neuvaines et elle fut guérie. Beaucoup plus tard, à l'été 1903, il y eut une grande sécheresse et les récoltes étaient bien compromises. Un pèlerinage fut donc organisé. C'est alors que vint une pluie bienfaisante ; à Gray (Haute-Saône), en 1620, également déjà évoqué, un morceau de chêne rapporté d'un sanctuaire belge a échappé au feu ; de plus, le gouverneur de Gray, très malade et désespéré, retrouva la sérénité et put mourir dans la paix et un infirme âgé de 10 ans fut guéri. En 1634, on annonçait 2500 miracles ; en 1642, à Pamiers (Ariège), un jeune illettré vit sourdre une source miraculeuse, avec des

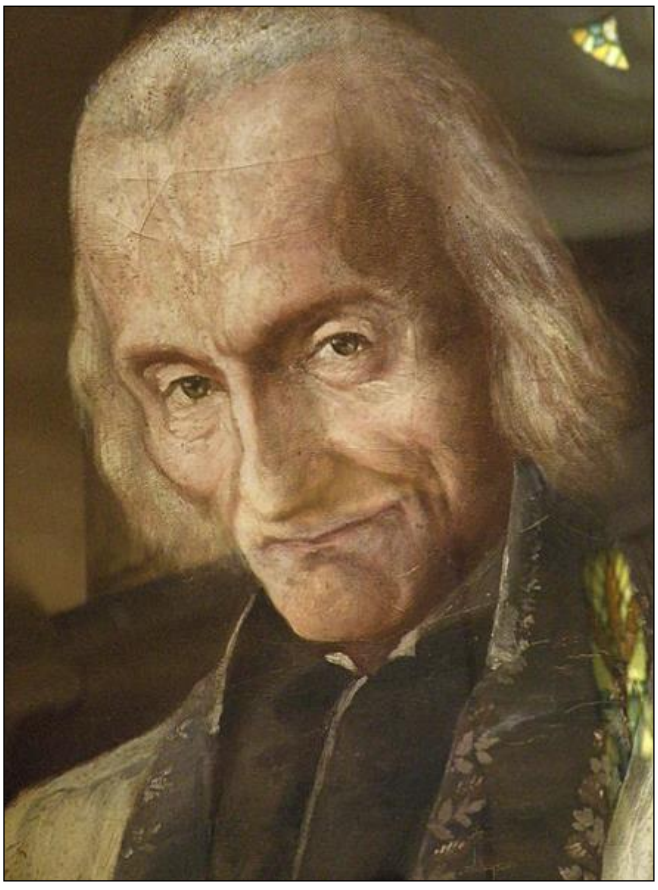
guérisons. À Notre-Dame de l'Osier (Isère), en 1649, outre la conversion du fils du témoin, protestant, il y eut des guérisons en nombre ; à Lanvellec (Côtes d'Armor), en 1660, l'eau d'une fontaine a la réputation de guérir du rachitisme, de la dépression et de la langueur ; plus poétique : à Pardies (Pyrénées-Atlantiques), en 1661, floraison d'une aubépine (blanc, symbole de pureté). En 1661, à Goult (Vaucluse), 202 guérisons ; à Alan (Haute-Garonne), en 1682, surgit une fontaine qui guérit malades et infirmes par son eau miraculeuse ; il en va de même à Celles (Ariège), en 1686, où 35 guérisons sont provoquées par de l'eau de fontaine. À Neuvizy (Ardennes), en 1752, déjà évoqué pour une statue qui revient à sa place initiale, ce sont des guérisons et conversions ; également une source miraculeuse à Lescouët-Gouarec (Côtes d'Armor), en 1820 ; à Pontmain (Mayenne), dans la nuit du 17 janvier 1871 a lieu une apparition. Quelques jours après, l'armistice est signé avec la Prusse et les habitants de Pontmain et des alentours y voient une grâce de l'apparition ; à Neubois (Bas-Rhin), à partir du 11 juillet 1872, là où la Vierge disait : « Kommet ! Kommet ! », il y eut de nombreuses guérisons et apparition d'une source miraculeuse ; à Saint-Bauzille-de-la-Sylve (Hérault), aussi, en 1873, guérisons, conversions ; même scenario en 1874 à Noyal-Muzillac (Morbihan). À Lyon La Croix-Rousse (Rhône), en 1882, guérison de la voyante et d'autres personnes ; à La Lande, commune de Saint-Colomban (Loire-Atlantique), toujours en 1882, il y a eu des miracles, dont un goitre qui a disparu et des béquilles laissées dans le fossé ; en 1888, à Lézigneux (Loire), après qu'un serpent ait été tué sur l'injonction de la Vierge, quatre guérisons. À Bordeaux (Gironde), en 1902, là où pleurait une statue de la Vierge, guérisons et conversions. Le cas de la bataille de la Marne, en 1915, voudrait que les Allemands aient été repoussés par la Vierge, ce qui n'est évidemment confirmé par aucun Etat-Major ! À Loublande (Deux-Sèvres), en 1917, suite à l'injonction de Jésus de faire apposer son cœur sur le blanc du drapeau national, seuls les maréchaux Foch et Fayolle ont accepté ce drapeau dans leur corps d'armée. Tous les militaires qui ont porté ce fanion durant la guerre sont revenus sans une égratignure.

Lourdes, un miracle d'abord économique ? Produits à l'eau de « source locale des Pyrénées », estampillés « BIO ».

Nous avons vu que ces apparitions ont souvent partie liée avec des **sources**. Par contre, à part Lourdes, aucune autre n'est liée à une **grotte**. Il est vrai que le monde souterrain n'a pas bonne presse, considéré comme le séjour du diable. Encore aujourd'hui, les autorités ecclésiastiques de Lourdes expliquent que la grotte de Massabielle n'est pas vraiment une grotte, plutôt un abri, ce qui est inexact, puisqu'elle a un développement en profondeur.

Position de l'Église

Nous ne reprendrons pas point par point, mais l'impression dominante est que les autorités ecclésiastiques n'ont pas montré un enthousiasme débordant vis-à-vis de ces phénomènes. C'était souvent une prudente absence de prise de position et même une condamnation sans appel. À Lourdes, d'ailleurs, l'évêché avait interdit l'accès au site des apparitions dès les premières heures, et « traîna des pieds » pendant sept ans avant la reconnaissance. A cet égard, l'exemple de La Salette-Fallavaux (Isère), en 1846, est intéressant.



Dans un premier temps, il ne fit pas de doute que la Vierge était apparue aux deux bergers, mais une opposition importante se fit jour dans les diocèses de Grenoble et de Lyon. En septembre 1850, Maximin, un des voyants, qui souhaitait se faire mariste, consulte le curé d'Ars sur sa vocation. Au cours de leur conversation, il avoue avoir inventé toute l'histoire pour se rendre intéressant ; ce qui fixe la position du curé, position qu'il rend publique. Mais cette position ne plaît pas à Mgr de Bruillard qui croit à la sincérité de Maximin (qui s'est rétracté de ce qu'il a avoué…) et suggère au curé, alors âgé de 64 ans, qu'il aurait mal entendu. Finalement Mgr de Bruillard déclara le 16 novembre 1851 que l'apparition de la Vierge était certaine et autorisa le culte de Notre-Dame de La Salette, mais une opposition constante d'autres ecclésiastiques, dont l'archevêque de Lyon, fit que la Papauté ne s'engagea pas.

Jean-Marie Vianney, dit « le curé d'Ars » (1786-1859). Photo http://st-maurand-st-ame.cathocambrai.com/cure-ars-visceralement-pretre.html

Selon les sources, en 2014, l'Église reconnaît 15 ou 16

apparitions mariales en France, et il est probable que ce chiffre n'évoluera guère dans l'avenir. C'est du moins l'impression que donnent historiquement les réserves croissantes sur ce sujet.

Escroqueries

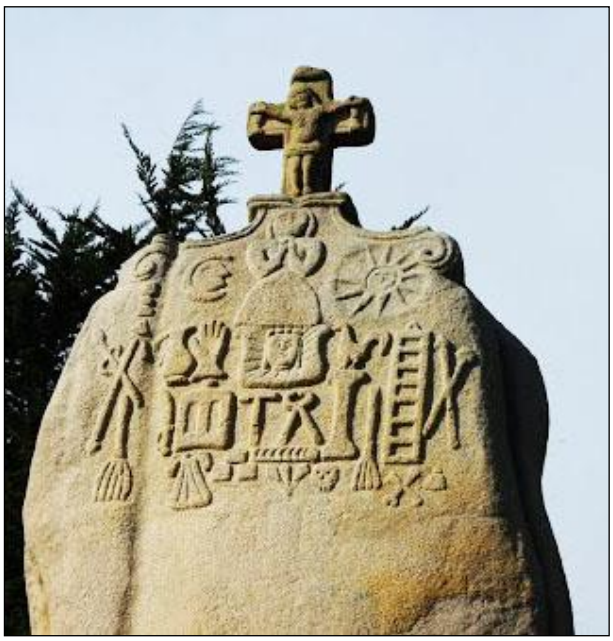
On peut supposer que, sur un tel sujet, les escrocs intellectuels et financiers ont pu prospérer. On n'a aucune relation qui en fasse état, jusqu'à un passé récent.

En 1942, sous l'Occupation allemande, à Romans-sur-Isère (Drôme), un prêtre lorrain, Michel Collin, se disant « Prêtre de l'Amour infini » se réfugie au presbytère de l'église des Récollets, où il retrouve un prêtre hollandais, le père Lods et le frère Marie-Bernard. Le comportement du père Collin entraîne un malaise : atmosphère mystique, prédications ; quand on chantait le Miserere la statue de la Vierge pleurait. Il y eut rapidement un noyau de fidèles, persuadés qu'allaient se produire là des phénomènes miraculeux extraordinaires dont dépendrait le salut de la France. Le frère Marie-Bernard, de sang royal et appelé à être le Grand Roy, aurait été reconnu, disait-on par le Vatican, comme prétendant au titre de lieutenant du Sacré-Cœur au royaume de France. Le père Collin allait de village en village, le chapelet à la main, entrant dans les églises, et suivi par les populations enthousiastes. Avec le frère Marie-Bernard, alias le « Cavalier Blanc », il prenait la parole, même en présence des hautes autorités ecclésiastiques, sans que personne n'intervienne pour les contredire. De bouche à oreille, les fidèles glissaient des nouvelles surprenantes. Il s'agissait d'un prince d'Anjou, pour d'autres, c'était un Valois, et pour la plupart, c'était un jeune homme de sang royal, un descendant de Louis XVII. Les révélations allaient se multipliant, l'ensemble allait dans le sens d'une libération prochaine de la France, en dehors de la Résistance, et par une monarchie très chrétienne. Ses prophéties se répandaient sur toute la vallée du Rhône.
En juin 1943, lors de la fête du Sacré-Cœur, le « Cavalier blanc » fit embrasser à toute l'assemblée le drapeau de la France : blanc orné du Sacré-Cœur. Il était vêtu de blanc, pantalon de cheval, chaussettes montant jusqu'aux genoux, tunique avec l'effigie du Sacré-Cœur sur la poitrine. Il réunit autour de lui de nombreux jeunes gens qui jurèrent de ne pas retourner dans leurs familles avant de l'avoir rétabli sur le trône de France. Ils se connaissaient entre eux, sous le nom «d'Apôtres des Derniers Temps ».
Vers mars ou avril 1944, un disciple du père Collin, curé de Montvendre, près de Valence, eut des apparitions de la Vierge. On organisa des processions, des prières publiques. Il y eut une grande manifestation avec le « Chevalier Blanc », escorté d'une dizaine de « Chevaliers du Sacré-Cœur ». Les choses se gâtèrent lorsque le clergé de Montvendre annonça le débarquement (des Alliés) prochain. La Milice ayant eu vent de l'affaire, arriva à Montvendre pendant la manifestation, et emmena à la prison de Valence le « Cavalier Blanc » et ses adeptes. Ses adeptes l'auraient retrouvé, bien des années plus tard, chauffeur de taxi à Rome. Quant au père Collin, il est réduit à l'état laïc par l'Église catholique en 1951 en raison de son comportement d'illuminé. En 1963, il se fait proclamer « pape Clément XV » Il défraie la chronique dans les années 1970, devenu chef de l'église Interplanétaire et installé au «petit Vatican » de Clémery. Il prêche une doctrine ultra-traditionnelle mitonnée d'une croyance dans les extra-terrestres... À sa mort en 1974, sa mouvance connaît diverses scissions, Grégoire XVII se proclamant son successeur. Ces hommes sont aux origines du mouvement catholique intégriste actuel.

Le « Cavalier Blanc » dans l'église des Balmes à Romans. Peinture murale du père Lods, in http://www.museedelaresistanceenligne.org/

Le culte marial

Les apparitions ne sont qu'un des aspects, certes spectaculaire, du culte marial, qui est la vénération que le catholicisme porte à Marie, mère de Jésus. Le protestantisme, lui, ne lui voue pas de véritable culte. Toute approche des apparitions ne peut donc s'expliquer qu'à la lumière de ce culte.
Au concile d'Éphèse, en 431, Marie est proclamée « mère de Dieu ». Dès le Haut-Moyen-âge, comme le montre l'iconographie, ce culte, quasiment indissociable de celui du Christ, est présent dans la très grande majorité de lieux, tels que les chapelles, les églises ou les cathédrales. Il est quasiment impossible de faire un décompte des paroisses dont le nom commence par « Notre-Dame ». Les « Vierge à l'Enfant » abondent, mais aussi les peintures et sculptures sur le thème de la Nativité, comme par exemple la Crèche ou la fuite en Égypte.
La Vierge acquiert le statut de reine et les sanctuaires qui lui sont consacrés deviennent des lieux de pèlerinage importants. Les cisterciens popularisent le Rosaire, consistant en la récitation méditative du chapelet et des mystères de la vie de Jésus-Christ et de Marie, sa mère, dès le XIIème siècle.



En France, la notion de « combat » semble se développer à partir de la Réforme, et la Vierge devient un des éléments de ce combat, qui culmine au XIXème siècle, lui associant Jeanne d'Arc dans la défense de l'Église contre l'impiété et le républicanisme. L'Immaculée Conception, qui affirme que la mère de la Vierge elle-même a conçu sans péché, devient un dogme en 1854, et la dévotion du rosaire gagne en ampleur après les apparitions de Lourdes. Quelques décennies plus tard, le pape Pie XII institue l'Assomption en dogme (1950).
Pour certains, le culte marial doit son succès au fait qu'il apporte un peu de féminin dans une religion « masculine (le Père, le Fils et le Saint-Esprit).

Le christianisme s'est implanté dans nos contrées par la répression et, plus sûrement, par sa capacité à se mouler dans les anciennes structures païennes. C'est donc du côté de pratiques et de croyances millénaires que l'on peut rechercher des filiations.

Menhir christianisé de Saint-Uzec, à Pleurmeur-Bodou, en Bretagne. Photo http://www.panoramio.com/photo/68053926

Un des plus vieux mythes censé structurer l'humanité est celui de la Déesse-Mère, expression qui renvoi à un supposé culte primitif de la fertilité qui aurait été universellement pratiqué à la fin de la préhistoire. Ce culte, dans lequel la figure de la femme tenait une grande place et revêtait une dimension sacrée, consistait essentiellement en une vénération de la Terre, de la fertilité et de la fécondité. Dans cette perspective, la Déesse Mère serait une divinité précédant historiquement les dieux masculins des religions abrahamiques.
Effectivement, les fouilles archéologiques ont révélé la présence de figures féminines aux caractères sexuels hypertrophiés appelées « Vénus paléolithiques », et des archéologues ont interprété initalement ces statues comme des déesses.
À partir de là et à travers le monde, on relève une litanie de figurations femminines « déesséifiées », Mari (basque), Cybèle (phrygienne), Marica (déesse latine, région de Garigliano), Anaïtis (adorée jadis par les Lydiens, les Arméniens et les Perses), Aphrodite, Rhéa, Gê ou Gaïa (grecque), ou encore Déméter (déesse grecque de l'agriculture et des moissons), Myriam ou Shing-Moo (sainte Mère des Chinois), etc.
Mari, par exemple, est la déesse principale de la mythologie basque et une divinité féminine qui représente la nature. Les Basques, comme d'ailleurs tous les peuples primitifs, semble-t-il, adoraient les forces naturelles comme le soleil, la lune, l'air, l'eau, les montagnes, les forêts. Dans cette perspective, la plupart des êtres mythiques au Pays basque sont de types « chtoniens » ou « telluriques », parce qu'ils se réfèrent à la terre, au monde souterrain ou aux enfers, par opposition aux divinités célestes, dites « ouraniennes » ou encore « éoliennes ». Pour Jacques Blot (archéologue basque, né en 1933) : « L'imaginaire et les structures psychiques sont les mêmes chez tous les humains quels qu'ils soient. La terre est identifiée à la féminité dans toutes les cultures du monde. Et le ventre de la terre, dans les Pyrénées, les populations pré-indo-européennes vasconnes n'avaient même pas à l'inventer : nous sommes ici dans le royaume du calcaire et les cavités, grottes et gouffres, sont là par milliers. Il n'y avait qu'à les peupler ».

Le lecteur aura remarqué les « précautions oratoires » qui entourent les quelques lignes qui précèdent. En effet, un courant de l'anthropologie actuelle, sous la houlette d'Alain Testart (1945-2013), remet totalement en cause l'hypothèse de la Déesse Mère. Selon lui, cette dernière ne repose sur aucun indice sérieux. En premier lieu, la présence de représentations féminines (statuettes, peintures, etc.) ne signifie en rien l'existence d'un culte dédié à des divinités féminines, les contre-exemples étant en effet très nombreux. Alain Testart rappelle que ce qui est symbolique n'est pas forcément religieux. En outre, dans les sites archéologiques, les figurines féminines font rarement l'objet d'un sanctuaire. Plus généralement, rien n'empêche d'affirmer que ces statuettes ont pu servir d'amulettes, d'ex-voto, de supports pédagogiques, d'instruments divinatoires ou encore de signes de richesse dans les sociétés dans lesquelles elles apparaissent.

Considérée comme la Déesse-mère gauloise. Saint-Germain-en-Laye, musée d'archéologie national © RMN / Jean-Gilles Berizzi

Un de ces mythes est celui des fées, issu de plusieurs racines et formalisé par l'Occident médiéval. D'une grande beauté, minuscules ou immenses, capables de transférer des dons aux nouveau-

nés, de voler dans les airs, de lancer des sorts ou d'influer favorablement sur le destin des personnes, elles sont intimement liées aux forces de la nature tout en vivant dans un univers parallèle.
Plusieurs théories, plus ou moins sérieuses, coexistent pour expliquer l'origine des fées. La plus largement reconnue par les folkloristes, historiens, ethnologues, archéologues et écrivains, voit dans les fées la survivance des divinités et esprits mentionnés dans les croyances païennes, notamment gréco-romaines et celtiques, dont la fonction s'est trouvée modifiée avec la venue du monothéisme et surtout du christianisme en Europe, diabolisant ou rationalisant ces êtres.
Quelques chercheurs tels que Claude Lecouteux (né en 1943, médiéviste), Alfred Maury (1817-1892) et Laurence Harf-Lancner (professeur de littérature médiévale) font remonter l'origine d'au moins une partie des fées à la personnification de l'eau. Des créatures proches de l'archétype de la « fée des eaux » sont en effet universellement présentes dans la mythologie d'Europe de l'Ouest, et ont pour particularité d'habiter des demeures semblables à celles des hommes mais situées sous les eaux, d'où le lien à la notion de monde parallèle. Les textes médiévaux à propos des fées ne cessent de mentionner cet élément, que ce soit la fontaine de Barenton ou la rivière près de laquelle Lanval rencontre deux fées, dont l'une l'emmène dans l'île mythique d'Avalon. Les créatures de l'eau issues de la mythologie germanique, telles que les ondines et les nixes, sont clairement à l'origine des fées germaniques selon Claude Lecouteux, et seraient elles-mêmes issues de la crainte et de la terreur des hommes envers cet élément, conduisant à son anthropomorphisation. Or, dans les apparitions mariales, il est souvent fait mention de l'émergence d'une source, ou de sa proximité, comme à Lourdes, entre source et gave de Pau.
Isaure Gratacos (professeur d'histoire, spécialiste du statut de la femme dans les Pyrénées), quant à elle, note l'association fréquente Fée – Dame Blanche — source, grotte.
Outre les poins d'eau et accessoirement les grottes, il est universellement reconnu que les fées ne sont jamais liées aux zones urbaines, et nous avons vu le caractère rural des apparitions mariales.

Laurence Harf-Lancner insiste sur l'importance que l'époque médiévale a accordée au merveilleux. Merveilleux plongeant ses racines en des sources lointaines, mythiques, folkloriques et religieuses et sur le fait que ce merveilleux profane a dû composer avec le merveilleux chrétien (le miracle). A la lecture des textes médiévaux, surtout du corpus romanesque, il apparaît clairement que la présence de la fée y est forte et que cette créature passe aisément d'un monde à l'autre, du réel à l'univers féérique et réciproquement. Les fées-marraines viennent se pencher sur le berceau d'un futur héros ; celui-ci, chevalier accompli ou en cours d'initiation, rencontrera dans sa quête des fées à la fontaine, des fées indicatrices de parcours ; il pourra être guéri de ses blessures par une de ces belles des bois ou du lac, ou au contraire être atteint par les maléfices d'une fée négative. Et puis, la fée est une femme particulièrement belle qui, si elle suscite aisément l'amour des hommes, n'en refuse pas pour autant d'en partager les délices ; voici la fée au bain amoureuse de Lanval, Mélusine s'unissant à Raimondin et devenant une mère prolifique, Gracienne aimant fougueusement Mabrien et lui donnant même un enfant, un fils du joli nom de Gracien. Parfois, ces délices amoureux, souvent assortis de bienfaits matériels importants, sont liés à un pacte que l'homme ne doit pas transgresser, sous peine de tout perdre : pacte mélusinien, car la fée-serpente, fondatrice de la lignée des Lusignan, interdit à son Raimondin de mari de la suivre et de l'observer un jour par semaine ; c'est qu'elle va au bain et retrouve sa forme de serpente !

Mélusine en son bain, épiée par son époux Raimondin. Roman de Mélusine par Jean d'Arras, vers 1450-1500.

Le fait pour la Vierge, pour les théologiens médiévaux, d'avoir été choisie par Dieu comme réceptacle de sa naissance sous forme humaine, l'a automatiquement rendue immaculée, et consacré d'une formule ce principe résultant de la volonté divine. La faute d'Eva, la première femme, victime de ses sens par l'intermédiaire du serpent-phallique et conceptrice selon la chair, alors qu'elle était vouée à rester un pur esprit dans le Jardin Originel de la Connaissance, le Jardin d'Éden, a été rachetée par la nouvelle femme, nouvelle Eva visitée par l'Ange, messager de Dieu, à qui elle a obéi : d'où la salutation angélique « *Ave Maria, gratia plena. Dominus tecum. Benedicta…* ». Dans laquelle l'inversion Eva en Ave apparaît comme un jeu de mots typique du Moyen Age, friand de ce mode d'expression (J. Labrot, in letteris, décembre 2014).

Ève, d'Albrecht Dürer (1471-1528). 1507, misée du Prado, Madrid.

Croyants sincères, mythomanes, malades mentaux ?

Même si les témoignages souffrent de fortes imprécisions et ont été parfois embellis au fil du temps, il est impossible de nier des événements qui apparaissent régulièrement sur près de seize siècles. La question qui se pose n'est donc pas celle de la réalité des apparitions, mais de leur nature. Pour le convaincu, il est évident qu'elle est de nature divine et appartient à la relation « normale » entre lui et le dieu de sa croyance, d'autant que l'Église, même avec ses nombreuses réserves, admet cette réalité.

Pour le sceptique, les apparitions sont un phénomène strictement humain, et appartiennent à la psychologie, et même, selon la terminologie, à la parapsychologie. Le problème est que le recueil de témoignages pour les apparitions est toujours différé et effectué par des religieux, et souvent orienté On est donc contraint de raisonner sur des bases non entièrement fiables.

On connaît bien maintenant certaines manifestation comme les états modifiés de conscience (transe, extase, hypnose, possessions, rêves lucides etc.), susceptibles de produire des visions, qui peuvent être associés à des sensations proprioceptives (force, énergies, sensations de paralysie, etc.) et intéroceptives (chaleur, brûlures, soulagement de la guérison ...)

La première constante est que les apparitions se produisent en milieu rural. Il est vrai que la religion chrétienne, telle qu'elle ressort des textes fondateurs, est celle des pasteurs du Néolithique qui vont au long de drailhes interminables en poussant les troupeaux devant eux. Pour Jacques Labrot, médiéviste, « Le caractère rural des apparitions n'a pas de quoi étonner. Il y a toujours un vieux fond « animiste » dans les campagnes où les populations (gardiens de troupeaux au calme de la nature) restent sensibles à l'observation des phénomènes naturels et de la nature elle-même dans la moindre de ses expressions : vent, sons, mouvements...) alors qu'en milieu urbain, la cohue, la foule toujours agitée ou souvent avinée aux abords des auberges et des nombreux estaminets n'a plus les mêmes préoccupations (plus intellectuelles et moins religieuses). Les cafés (vendant du café, une drogue nouvelle depuis 1780 environ qui stimule la pensée, avec le tabac et l'alcool) sont devenus les centres à la mode où circulent les idées nouvelles, évidemment anti-réactionnaires, donc anticatholiques. l'Église perd du terrain en ville où se forment sans cesse les clubs des libres penseurs et où se multiplient aussi les tripots de jeux, billards, maisons à filles peu farouches, toutes choses qui éloignent les pratiques de la religion pour d'autres attraits (comm. pers. décembre 2014).

Carte postale italienne pendant la Seconde guerre mondiale. On voit un soldat allemand et un soldat italien défendant une femme et un enfant contre le communisme. Le message est quasiment subliminal : un léger trait de crayon transforme la femme en « Vierge à l'Enfant ». Photo http://horslesmurs.ning.com/group/900lesiclebref900ilsecolobreve/forum/topics/la-propagande-fasciste

La deuxième constante est que la plupart des apparitions religieuses ont eu lieu pour des enfants ou au sein de groupes d'enfants. On peut penser que le système permettant de construire les réalités perceptives n'étant pas achevé chez l'enfant, il est difficile de distinguer chez lui l'hallucination de l'exercice normal de son imagination (par exemple certains enfants s'inventent un compagnon imaginaire) ([20]). Le fonctionnement cérébral du jeune enfant est différent de celui de l'adulte et ce fonctionnement infantile pourrait être facilitateur en ce qui concerne les apparitions.
Pour Jacques Labrot : « les enfants baignant dans une atmosphère ambivalente, entendant parler dans la presse lue par les parents ou commentée dans les cafés, les auberges, des attaques contre l' Église et entendant d'autre part les sermons en chaire de leur bon curé, demandant à prier la Vierge pour le salut de la France menacée des fléaux de guerre intestine, de persécution contre l'Église et d'épidémies. (À ces époques, principalement le choléra récurrent), il n'est pas étonnant que toutes ces rumeurs confondues engendrent chez des enfants ce type de vision, entre les « méchants communistes au drapeau rouge » et la « Vierge en pleurs implorant son fils devant la souffrance du peuple et de l'Église » (comm. pers, décembre 2014).

On a mis en évidence chez de nombreux voyants d'apparitions une prédestination de par leur milieu, pouvant aller jusqu'à une foi intense. La description qu'ils faisaient de la Vierge de leurs visions correspondait à l'iconographie traditionnelle dans laquelle ils baignaient.

L'Assomption de la Sainte Vierge. Imprimerie Pellerin, à Épinal.

J. Labrot insiste sur le fait que les campagnes étaient sous l'influence d'un « bas clergé » d'origine populaire, traditionnaliste et superstitieux, bénissant des gri-gris, pieuses reliques, sachets-médecines, coupant les conjurations païennes par des conjurations de leur cru, montées de récitations de pater et d'ave et de signes de croix salvateurs sur les gens, les troupeaux, et même pour les maux de dents etc., alors que le haut clergé d'origine aristocratique méprisait et combattait ces pieuses superstitions. Cet état de déliquescence du clergé est évoqué une seule fois : en 1848, à Brette (Drôme), « Etat moral inquiétant de nombreux prêtres en France », mais on peut penser que le clergé local, premier informé, n'était pas enclin à répercuter ce genre de message.

Comme on peut s'y attendre, le caractère essentiellement des apparitions exclut le monde ouvier, né de la révolution industrielle de 1840, qui se caractérise par le passage d'une société à dominante agricole et artisanale à une société commerciale et industrielle avec une idéologie technicienne et rationaliste. La classe ouvrière naissante est attirée par le socialisme et oublie ses racines rurales profondément religieuses. Le divorce est alors total, puisqu'il faudra attendre 1943 et deux prêtres, les abbés Henri Godin et Yvan Daniel, qui publient un livre intitulé « France, pays de mission ? » qui constate la forte déchristianisation des milieux ouvriers en France ([21]).

Toutefois, c'est dès le XVIIIème siècle, avec les Francs-Maçons, que certains messages de la Vierge deviennent des messages « de combat ». Ils accompagneront alors l'Histoire, appelant à un retour de la monarchie, à la libération des territoires occupés par les Prussiens, à la lutte contre un nouvel ennemi, le communisme, pour se polariser, comme on l'a vu, sur l'islamisme avec, en arrière-plan, une lutte sourde entre catholiques et républicains pour récupérer le mythe de Jeanne-D'arc.

Jeanne-d'Arc, un fonds de commerce « juteux » !

Dans l'entourage des visionnaires de notre époque, gravitent en général des congrégations et/ou des associations néo-évangéliques, des groupes de prières avant-gardistes à la limite

[20] *Dans le film « Shining », de Stanley Kubrik (1980), Danny, enfant médium, a un petit Tony qui parle à travers sa bouche et son doigt.*

[21] *Ce qui débouchera sur le mouvement des « prêtres-ouvriers ».*

des sectes, favorisant la croyance aux miracles, aux désenvoûtements et aux exorcismes spectaculaires, néo-gourous que l'Église officielle tient à distance sans pouvoir les condamner clairement, en mal où elle se trouve de régénérer ses fidèles paroissiens traditionnels (J. Labrot, in letteris, décembre 2014).

Il y a moins de 200 ans, l'auteur de cette œuvre aurait fini sur le bûcher ou sur la roue !

Mais la principale difficulté en la matière — et cette difficulté est inhérente à la compréhension de l'Histoire en général — reste l'appréhension des mentalités à un moment donné. Dans les sociétés occidentales, on observe une évolution des mœurs. Vu de notre époque, qui est celle des « Droits de l'Homme », on a l'impression, rassurante, qu'il y a un progrès, en dépit de « balbutiements » ponctuels. Plutôt que d'un progrès plus ou moins continu, on pourrait parler de « logiques », mais ces logiques ne se supplantent pas forcément et peuvent mener des « vies » parallèles.

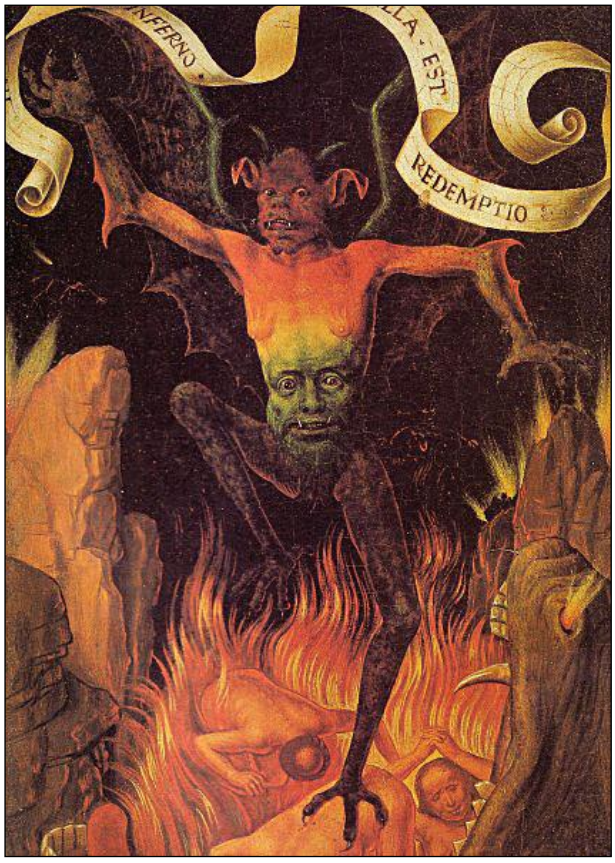
La société christianisée du Moyen-âge est articulée autour de Dieu, le pivot central, et de ses serviteurs, le pouvoir civil et le pouvoir religieux. La monarchie absolue ne changera guère ce schéma, puisqu'elle est régie par l'adage : « Une foi, une loi, un roi ».
Le but du passage sur cette terre est d'accéder au salut suprême et d'éviter ainsi l'enfer.
Dans cette logique, tous les moyens sont bons pour aider son prochain à accéder au salut : torture pour lui faire avouer ses péchés, bûcher pour le purifier.

Des Juifs, portant la rouelle jaune sur leurs vêtements, sont jetés au bûcher ; leur péché, entre autres, est de pratiquer le prêt à intérêt. Mais le XXème siècle montra que l'antisémitisme n'est pas mort et peut même atteindre une dimension « industrielle »…

La trilogie Foi-Loi-Roi explique pourquoi Louis XIV a révoqué l'édit de Nantes d'Henri IV, provoquant une grande perte pour le pays en obligeant des Protestants notables à immigrer.
Intéressant à cet égard est l'exemple de Damien (1715-1757). Cet homme, qui tient des discours religieux exaltés, le 5 janvier 1757, porte un coup de canif à Louis XV, blessure sans gravité portée à un roi désormais impopulaire qui, d'ailleurs, pardonne le coupable.
Mais Damien a fait plus que porter un coup de couteau au roi : il a atteint la monarchie et tout le système qui la soutient. Il est torturé, et son exécution est un chef d'œuvre de cruauté dont nous épargnerons le menu au lecteur. Une foule immense assiste à ce spectacle, les balcons des maisons de la place de Grève sont loués jusqu'à 100 livres. Alors que des femmes du grand monde croient se faire bien voir du roi en trouvant plaisant le spectacle, la foule gronde car les exécuteurs, horrifiés, n'ont réussi leur œuvre qu'au bout de soixante reprises (écartèlement). Après sa mort, sa maison natale est rasée avec interdiction de rebâtir. Sa femme, sa fille et son père sont bannis du royaume, sous peine de mort immédiate en cas de retour, et le reste de sa famille est contraint de changer de nom.
On conçoit que, dans un tel système, entretenu par une police constante et la délation, les expressions « déviantes » soient rares.

e toujours des chouettes sur les portes ! Photo D. ROBERT.

Avec ces deux exemples, on entre dans le monde de la superstition, qui serait : « une croyance ou pratique considérée isolément, qui peut ne pas se rattacher à une religion », selon la définition généralement admise. Et là, s'aperçoit que rien n'a vraiment changé : traditionnellement, les coureurs en Formule Un ne portent pas le numéro 13 (référence à la Cène…), on toujours autour de soi des gens « toucher du bois », chercher un trèfle à 4 feuilles, croiser les doigts, ne pas passer sous une échelle, prendre un billet de loterie le vendredi 13, jeter une pièce de monnaie dans une fontaine, ne pas laisser un parapluie ouvert dans une maison, la liste n'étant pas limitative.



Intéressant aussi est le statut de l'animal. Au Moyen-âge, il y a des procès d'animaux, victimes de préjugés qui font que certains animaux sont perçus comme maléfiques. Il y eut des massacres de chats au Moyen Age et encore au XVIIIème siècle, et l'actualité récente montre que cette pratique est loin d'avoir disparue.

Le chat noir est particulièrement mal perçu. Il est vrai que le chat a un caractère indépendant.

Autres animaux particulièrement visés, le crapaud, la chauve-souris et la chouette. Clouer ces deux derniers sur la porte d'une grange a longtemps été considéré comme un acte prophylactique.

Incroyable ? On clou

on voit

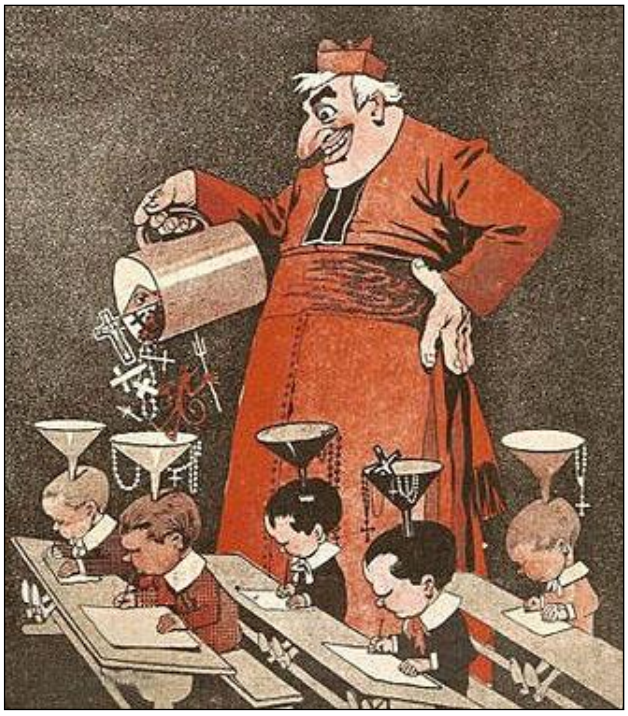
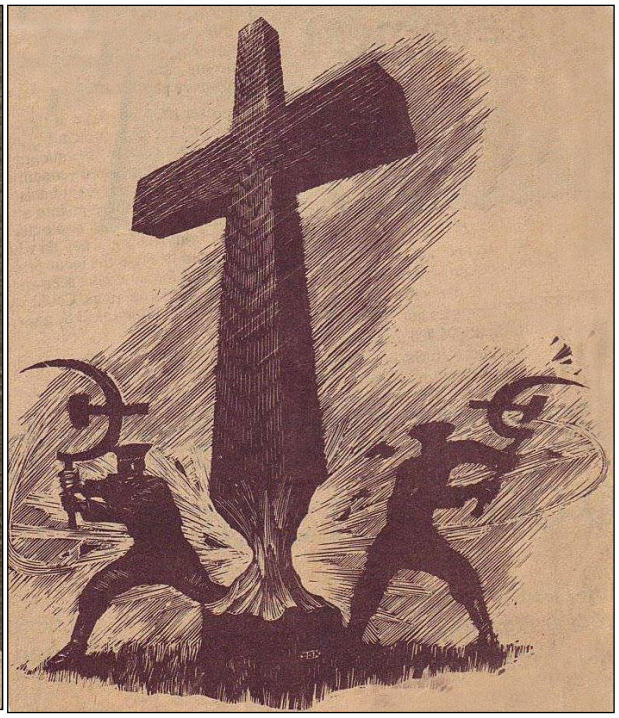
Il ne faut pas oublier un autre acteur, dont le rôle a été un peu oublié dans nos sociétés modernes, mais très présent jadis, le diable.

Diable en enfer. Hans Memling (1435/40-1494).

Il fut longtemps présent sur la scène nationale et même internationale, avec les sorciers et les sorcières. Considéré comme responsable du mal, il entraîna une « chasse aux sorcières » qui vit flamber d'innombrables bûchers, avec une apogée aux XVIème et XVIIème siècle, et des reprises sporadiques au XVIIIème.

A partir de 1789, profondément miné de l'intérieur, en dépit de résistances de la part des deux premiers « Ordres », le système monarchique s'effondre. Après un essai de monarchie constitutionnelle avorté, l'Église est mise sous le boisseau. Elle y restera sous l'Empire, et ne resurgira qu'après la défaite de 1870, malgré deux « Restaurations » transitoires. Entre temps, une autre révolution, au moins aussi importante, la « Révolution industrielle », à vue l'émergence d'une bourgeoisie d'affaires et d'une classe ouvrière. De nouveau moyens de transport, comme le chemin de fer, ont bouleversé la vieille division campagne/ville, avec l'émergence de grandes agglomérations accueillant un prolétariat qui se coupe de ses racines rurales.
C'est dans ce contexte que naît une idée, le socialisme. L'ancienne société, rythmée par le cycle des jours et des saisons, fait place à une organisation basée sur la rentabilité des actionnaires, avec des usines, des mines, en

fonctionnement continu, l'émergence de nouveaux rapports de force, de conflits du travail et de penseurs qui tentent de donner des réponses à ce qu'on appelle désormais le capitalisme.
L'Église, dans ce contexte où elle perd la première place, réagit vigoureusement contre le socialisme et sa version marxiste, le communisme.

Ci-dessus un débat « pas vraiment en finesse » !

L'acmé viendra avec, sous la IIIe République, les lois dites de Jules Ferry qui rendent l'école gratuite (1881), l'instruction obligatoire et l'enseignement public laïc (1882). Il faudra bien des turbulences (voir ci-dessus l'expulsion, en 1903, des religieux de la Grande Chartreuse) et la loi de séparation des Églises et de l'État (1905) pour que la situation se normalise (6[22]).

On voit donc que les apparitions mariales s'inscrivent dans un contexte historique et culturel complexe. Même si elles se raréfient, le culte marial reste vivace dans nos contrées, et de nombreux pèlerinages ont lieu un peu partout en France aujourd'hui, même si Lourdes reste le « poids lourd » incontesté du genre.

Lourdes, donc. Ce n'est pas la première fois, comme on l'a vu plus haut, que des apparitions mariales ont lieu dans les Pyrénées mais, en février 1858, le contexte est différent. En plein développement des stations balnéaires, Lourdes ne possède rien pour capter une partie des curistes pyrénéens ; de plus, sa situation dans le piémont assez éloignée des grands sites de haute montagne, à une époque où les transports sont difficiles, ne la rendent pas favorable au tourisme. En ce sens, les apparitions pourraient être, par les pèlerinages, l'occasion d'orienter sur la ville une partie de cette manne financière qui commence à irriguer les provinces montagneuses.
Dans un premier temps, les autorités religieuses sont plus que réservées, à tel point que le préfet de Tarbes, suivant les consignes du ministère des Cultes, maintient une interdiction d'accès à la grotte jusqu'en octobre de la même année et qu'une commission d'enquête soit chargée d'étudier le dossier.
Car le terrain est mouvant. En juillet 1830, rue du Bac, à Paris, la Vierge, comme on l'a vu, serait apparue à Catherine Labouré, sœur des Filles de la Charité, et le message délivré peut se résumer en la nécessité de faire frapper une médaille montrant la Vierge. Or, en juillet 1830, à Paris, ce sont les Trois Glorieuses : le peuple parisien se soulève, dresse des barricades dans les rues, et affronte les forces armées, commandées par le maréchal Marmont, au cours de combats qui font environ 200 morts chez les soldats et près de 800 chez les insurgés. Dans ce contexte tendu, l'heure n'est pas aux médailles miraculeuses et il faudra attendre 1846 pour que le pape les reconnaisse en tant que tel. En cette même année, nouvelle apparition à La Salette-Fallavaux, dans l'Isère, apparition qui soulève une opposition violente, y compris au sein du clergé. Deux ans plus tard, le peuple se soulève à Paris et chasse le roi Louis-Philippe, et la IIe République est proclamée, mettant ainsi fin à la dernière monarchie en France.

22 *Encore que, même en 2014, la notion de « laïcité » ne soit pas claire dans l'esprit de beaucoup de Français.*

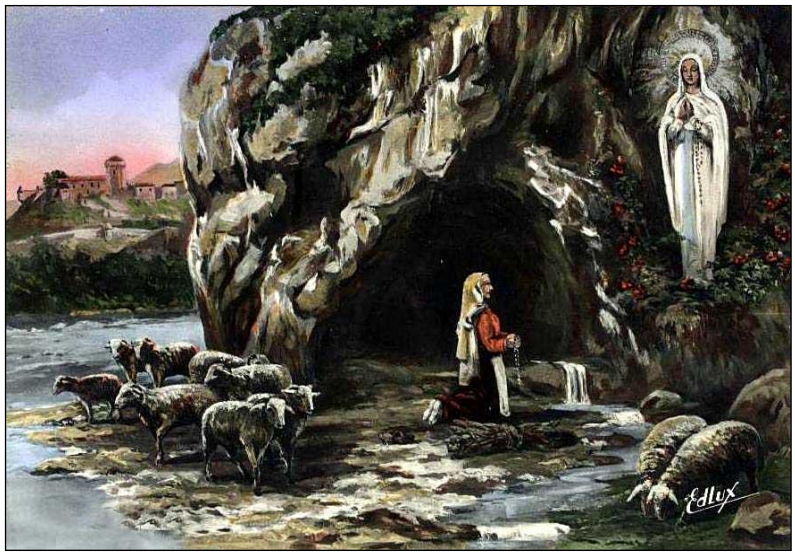
Dans ce contexte, la reconnaissance des apparitions à la grotte de Massabielle n'était pas acquise d'avance, d'autant qu'un élément nouveau venait compliquer le débat, à savoir la fameuse déclaration : « Je suis l'Immaculée Conception ». Quid de ce concept ?
L'Immaculée Conception de Marie est un dogme de la foi catholique énonçant que la Vierge Marie, en vue de sa maternité divine, n'est pas marquée par la tâche du péché originel. Après avoir consulté l'ensemble des évêques catholiques qui marquèrent leur agrément à une très large majorité, le pape Pie IX définit ce dogme de manière solennelle le 8 décembre 1854, par la bulle *Ineffabilis Deus*. La très large majorité n'exclut d'ailleurs pas une opposition, qui alla jusqu'à l'assassinat de l'archevêque de Paris en 1857. De plus, les Protestants et les Orthodoxes trouvent sans objet cette double virginité.
Toutefois, le concept connut un immense succès et, partout, s'élevèrent des églises (ou des églises furent) consacrée à l'Immaculée-Conception. C'est donc une caractérisation attachée à la Vierge qui était familière aux oreilles de Bernadette Soubirous. Véritable cadeau du ciel : à ceux qui doutaient, la Vierge elle-même venait confirmer le dogme ! L'occasion était belle, trop belle peut-être. Les autorités ecclésiastiques traînèrent des pieds et ce n'est qu'en 1862 qu'elles reconnaissent la réalité des apparitions ; l'aménagement de la grotte et la construction de la basilique commencèrent alors.

Bien que ce ne soit pas toujours précisé, la Vierge s'exprime dans la langue des voyants ; à Lourdes, un occitan mêlé de patois.

Ainsi le monde entier afflua à la « tuto aux cochons » dont l'image devint familière à telle enseigne que, comme une icône qu'elle est, elle a été reproduite à de nombreux exemplaires. Il faut dire que le décor est particulièrement soigné : au bord du gave de Pau, une bouche d'ombre puissamment architecturée avec, on aurait tendance à dire « par miracle », une ouverture supérieure ellipsoïde qui, telle une mandorle, entoure la statue de la Vierge. Et la source, archétype des ablutions qui lavent et purifient. C'est le seul site qui associe apparition mariale et grotte, et c'est le plus remarquable au plan du décor !

Avec la multiplication des pèlerinages arrivèrent les guérisons miraculeuses. Il est certain que la conjonction pèlerinage / intercession divine est à l'origine de la multiplication de toutes ces grottes — on dirait maintenant délocalisées.

Notre-Dame de Lourdes dans l'iconographie saint-sulpicienne.

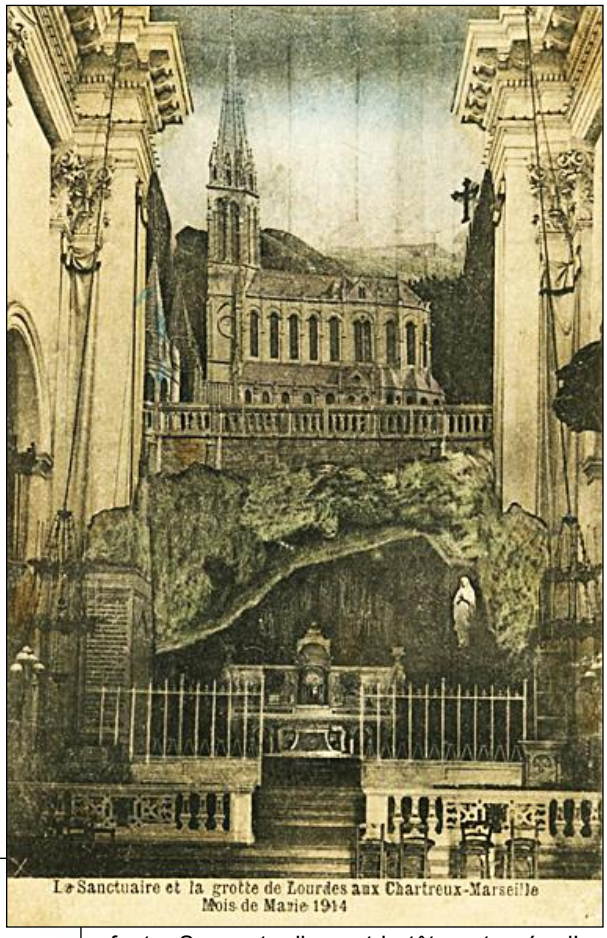


Les données présentées ici ne concernent que la France et, comme déjà dit, pour des sites reconnus par internet. On a donc tous les types de grottes de Lourdes, publics, privés, dans des églises, chapelles, oratoires, jardins… qui relèvent tous du même désir de se placer sous l'influence prophylactique de l'Immaculée Conception. La plupart de ces sites, d'ailleurs, sont nommés sans équivoque « grotte de Lourdes » et offrent une présentation très fidèle de ce qu'on peut appeler le « modèle type », à savoir la bouche d'ombre en bas, la mandorle contenant la statue de la Vierge en haut à droite et Bernadette Soubirous à genoux à gauche.
Comme on peut s'y attendre, les grottes des lieux publics, presbytères, sont de taille plus grande que les grottes privées, mais pas toujours : certains particuliers ont édifié de véritables monuments dans leurs jardins. On a, très schématiquement, trois types de tailles :
- jusqu'à une hauteur d'homme
- environ deux hauteurs d'homme
- plus de deux hauteurs d'homme.

Ces dernières pouvant accueillir une statue de la Vierge grandeur nature et accueillir du public dans la bouche d'ombre. On notera des bizarreries comme leur installation… dans un arbre (Saint-Rémy-en-Calvados et La Haye-de-Routot dans l'Eure).

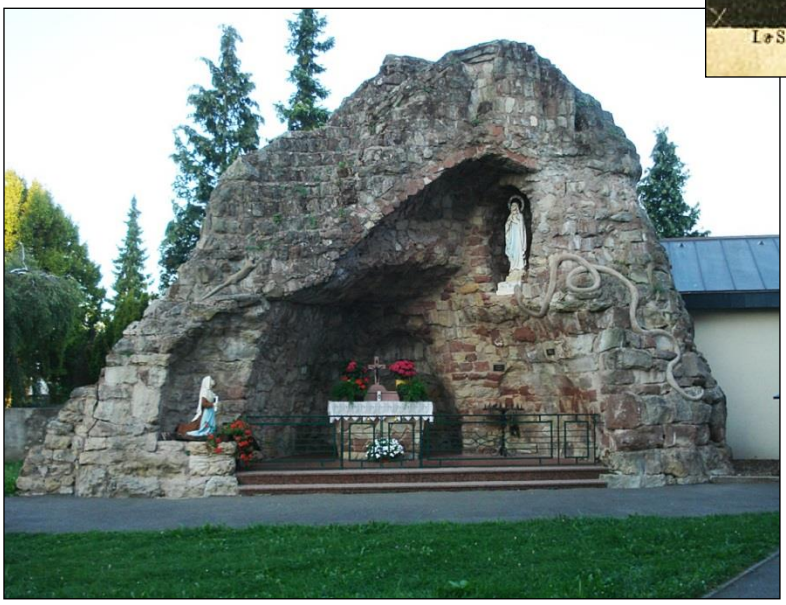
Sauf les cas où il y a une zone rocheuse initiale, la construction est faite *ex nihilo* par accumulation de blocs qui appartiennent à la géologie locale : calcaire, grès, ardoise, granit et, en pays de métallurgie, à la fabrication du fer : mâchefer, laitier…C'est dans ce domaine qu'apparaît la qualité du maçon : il y a des grottes qui ont une cohérence architectonique qui les rend crédibles, et d'autres qui sont un amas informe heureusement tenu par le mortier. Parfois, un puissant crépi cache la structure de blocs, qui peut être heureux avec la venue d'une patine providentielle, ou donner à la grotte un aspect de « meringue » boursoufflée.
Dans certains cas, plutôt pour les grottes d'intérieur, le réalisme est accentué par une peinture du fond représentant la basilique de Lourdes, comme aux Chartreux de Marseille.

Afin que la filiation soit parfaite, certaines grottes portent en inclusion un fragment de la « vraie » grotte.



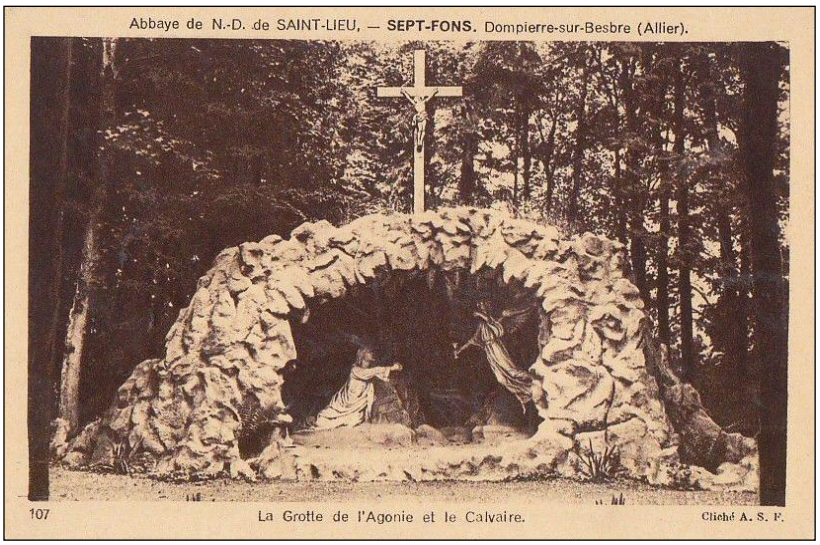
Les Chartreux à Marseille, Bouches-du-Rhône. Volonté de faire oublier que l'on est en intérieur ? La basilique de Lourdes a été peinte sur le mur du fond.

À de rares exceptions près, la statue de la Vierge est, sinon la copie de celle de Joseph Fabisch, professeur à l'école des Beaux-Arts de Lyon, placée initialement du temps de Bernadette Soubirous, du moins une statue dans le même style, peinte en blanc avec un léger voilage bleu. Certaines sont en plâtres ; dans les pays de métallurgie, elles sont coulées en fonte. Souvent, elles ont la tête entourée d'une auréole sur laquelle est inscrite la fameuse déclaration : « Que soi era Immaculada Councepciou » ou sa traduction en Français. Parfois, l'inscription figure sur un cartouche à part et un texte supplémentaire peut être : AVE MARIA.



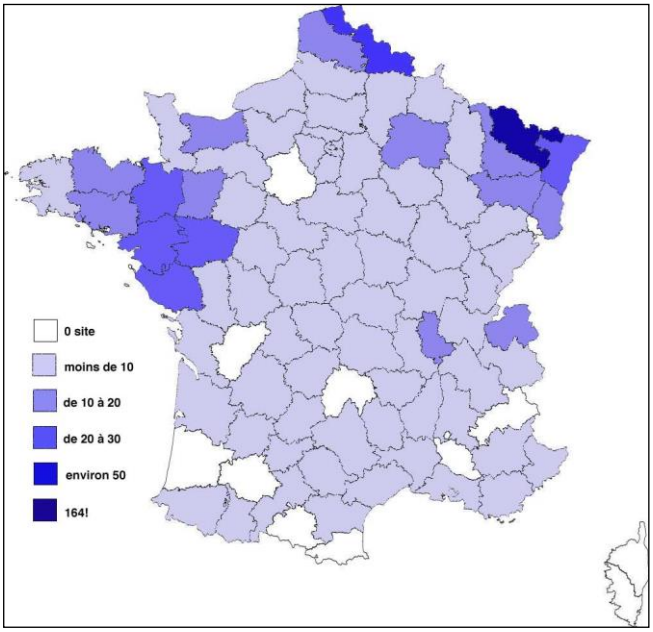
Dans de rares cas, on peut voir que la Vierge triomphe du serpent, symbole du péché originel. C'est le cas (ci-dessous) à Rhorbach-lès-Bitche en Moselle.
Reste à répondre aux trois questions classiques : Qui ? Quand ? Pourquoi ? Comme, en fait, tout est imbriqué, nous allons tenter d'y répondre aussi précisément que cela se peut. Il faut noter que ce sont essentiellement les sites « publics » qui sont bien identifiés et dont on connaît l'histoire en quelques lignes.

Il faut noter en préalable que ces grottes de Lourdes sont loin d'être les seules à relever d'un culte marial, et que bien des sites voués à Notre-Dame existaient avant et existent toujours. D'autres sont plutôt dédiées à un saint, comme on peut le voir dans les Alpes-de-Haute-Provence. On connaît aussi une variante, les grottes « de l'Agonie », Elles veulent représenter celle de Gethsémani, dans la vallée du Cédron, au pied du Mont des Oliviers. Depuis le IVe siècle, la tradition chrétienne associe cet endroit au lieu de la trahison commise par Judas. Après l'agonie ressentie dans le Jardin des Oliviers, Jésus alla à la rencontre des apôtres qui s'étaient arrêtés dans la grotte et c'est ici qu'il fut rejoint par Judas accompagné des gardes.



Grotte de l'Agonie, à Dompierre-sur-Bresbe dans l'Allier. Édifiée dans l'abbaye de Notre-Dame de Saint-Lieu à Sept Fons.

La première vague de répliques a suivi de peu la révélation de la grotte éponyme, soit vers 1880. La raison en est simple : on se déplace peu et un pèlerinage à Lourdes est inaccessible au commun des mortels. Ces grottes « décentralisées » sont d'abord des lieux de pèlerinage. Certaines ont vu la tradition se perpétuer jusque de nos jours, et une audience locale l'on s'y presse toujours le jour de l'Assomption.
Cette implantation a été poursuivie régulièrement. Certains sites ne doivent qu'à un effet d'imitation, d'autres répondent à des motivations plus précises, comme par exemple à la suite de vœux prononcés généralement pendant la maladie d'êtres chers. À Coglès, en Ille-et-Vilaine, par exemple, une grotte de Lourdes a été aménagée dans un bois derrière une chapelle en 1879, par Georges Berthelot, médecin à Saint-Brice-en-Coglès, en remerciement de la guérison de sa femme.
D'autres motivations sont plus « excentriques », comme à Billé, également en Ille-et-Vilaine, ou un ensemble calvaire-grotte fut érigé en 1907 pour protester contre l'enlèvement des crucifix dans les écoles communales, dans le cadre de la loi de Séparation des Églises et de l'État en 1905.



Les dernières édifications suite à un vœu se situent pendant la Seconde guerre mondiale. Algrange, en Moselle, en est l'exemple type. Après le 10 mai 1940, lorsque les troupes allemandes occupèrent la frontière luxembourgeoise devant la ligne Maginot, l'évacuation fut épargnée aux Algrangeois à cause de leur situation derrière cette ligne. Mais pour effrayer la population et pour l'inciter à se jeter en exode sur les routes de France, l'artillerie ennemie envoya de courtes salves sur la ville, dont la première, le vendredi 31 mai, fut particulièrement meurtrière par son effet de surprise. Elle causa la mort de plusieurs jeunes gens, ainsi que celle de deux enfants et blessa plusieurs autres personnes dans les cités ouvrières du quartier Nord. Le dimanche 2 juin, durant plusieurs heures, des shrapnells éclatèrent au-dessus de la vallée, causant peu de dégâts mais jetant un effroi parmi la population. C'est ce jour-là que l'abbé FEY, curé de la paroisse et les Algrangeois firent le vœu d'ériger une statue à la Sainte Vierge, si Algrange sortait indemne de cette sinistre guerre. Après la guerre, avec le retour des immigrés, des déportés, des prisonniers, la reprise normale du travail dans les mines et les usines, les Algrangeois tinrent leur promesse. Le lieu choisi fut une ancienne galerie de mine, l'idée étant de faire une réplique de Notre-Dame de Lourdes.
Ironie du sort, à Steenwerck, dans le Nord, c'est une grotte préexistante qui a été détruite par les bombes de la Première guerre mondiale…

Ce qui frappe, c'est que ces grottes concernent presque tous les départements français, mais qu'en place d'une répartition équilibrée, on a un semis basique peu dense et deux ou trois points forts, ainsi qu'on peut le voir sur la carte qui suit.

Le premier point a une assise « vendéo-bretonne » et correspond manifestement à une terre de forte tradition chrétienne qui sortait — moins d'un siècle en 1858 — d'un dramatique conflit avec la République. Les quelques dates connues montrent des édifications dès 1880, continuées dans les années 1900.
Le deuxième point se situe en Alsace-Lorraine, avec une hyper-représentation de la Moselle. Peu de dates nous sont connues explicitement, mais l'examen des éventuelles cartes postales montre qu'il n'y a aucune édification vers 1900 (sous la tutelle allemande) et quelques édifications dans les années 1930. La majorité des sites est édifiée après la Seconde guerre mondiale, en 1951, encore en 1966 et jusqu'en 1992, dernière date connue. On peut penser que la prolifération des

sites est à mettre en rapport avec les deux « sorties » du giron allemand.
La situation est assez semblable que dans l'Est, avec un nombre de sites plus restreint, dans le département du Nord. Il est intéressant de constater que cette carte a son reflet, un peu brouillé, dans la carte des apparitions mariales.

Beaucoup de ces réalisations sont assez conséquentes, ce qui implique un coût non négligeable pour une petite collectivité. Les notables, mais aussi les particuliers furent sollicités et l'on trouve souvent mention de travailleurs bénévoles. Toutefois, les gros chantiers semblent avoir été conduits avec des maçons professionnels.

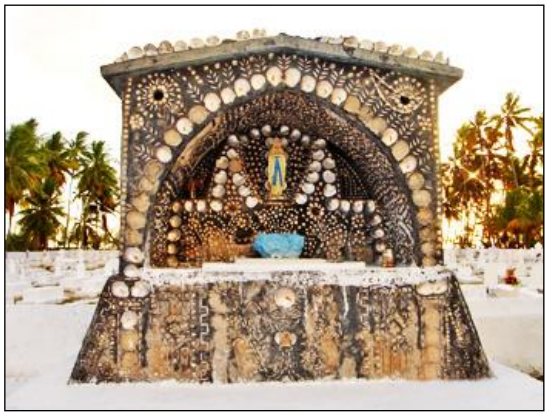
Un point qui semble curieux est que la relation à l'eau, typiquement « lourdaise » et assez constante dans les apparitions elles-mêmes, n'a pas été la préoccupation principale dans l'édification des répliques. L'injonction de la Vierge Marie adressée à Bernadette Soubirous lors de la neuvième apparition, le 25 février 1858 : « Allez boire à la fontaine et vous y laver », n'est que vaguement évoquée dans deux ou trois cas par une inscription comme à Pauillac, en Gironde.

Et dans le monde ?

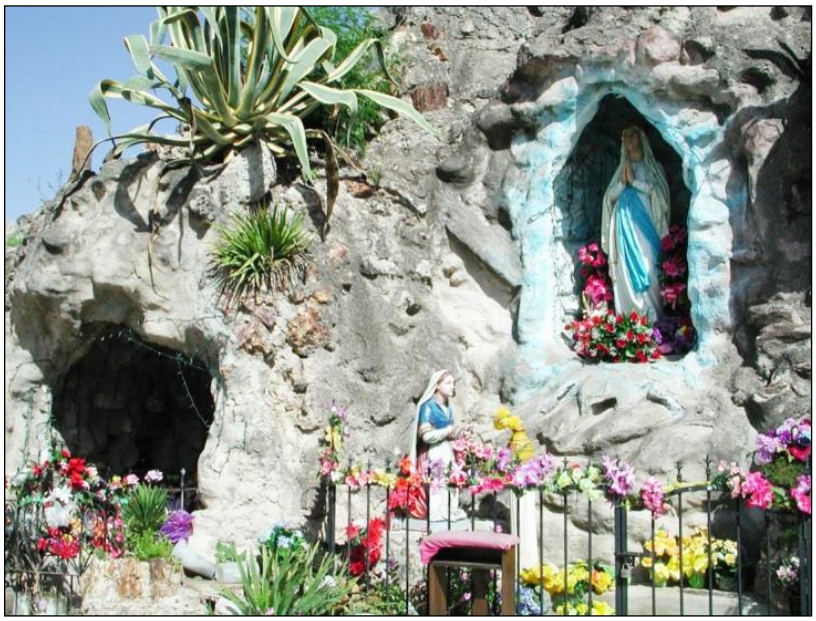
Le plus étonnant, en l'affaire, est que la grotte de Lourdes a connu une renommée internationale, et que l'on trouve des répliques un peu partout dans le monde. Nous en avons répertorié 321, et on est certainement loin du compte, à savoir :

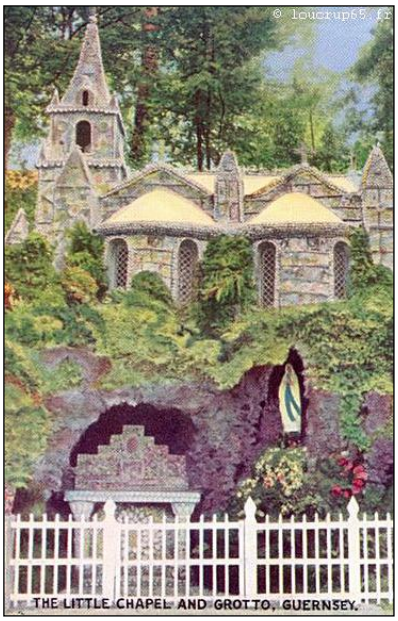
- Algérie : 5
- Allemage : 40
- Antilles néerlandaises : 2
- Argentine : 6
- Autriche : 14
- Belgique : 56
- Bénin : 1
- Brésil : 4
- Cameroun : 1
- Canada : 19
- Chili : 5
- Chine : 3
- Congo : 2
- Croatie : 2
- Egypte : 5
- Espagne : 3
- Etats-Unis : 33
- Hongrie : 4
- Inde : 8
- Indonésie : 4
- Irlande : 3
- Italie : 17
- Japon : 3
- Liban : 1
- Liechtenstein : 1
- Lituanie : 1
- Luxembourg : 4
- Madagascar : 6
- Malte : 1
- Maroc : 1
- Mexique : 2
- Monaco : 1
- Pakistan : 1
- Pays-Bas : 13
- Pérou : 1
- Philippines : 5
- Pologne : 1
- Portugal : 3
- Royaune-Uni : 11
- République Tchèque : 2
- Sénégal : 1
- Slovaquie : 2
- Sri Lanka : 2
- Suisse : 10
- Tunisie : 4
- Uruguay : 1
- Vatican : 2
- Venezuela : 1
- Viet-Nam : 3

La plupart de ces grottes ressemblent au « standard » français des répliques. Quelques-unes, exotisme oblige, peuvent avoir des aspects étonnants.



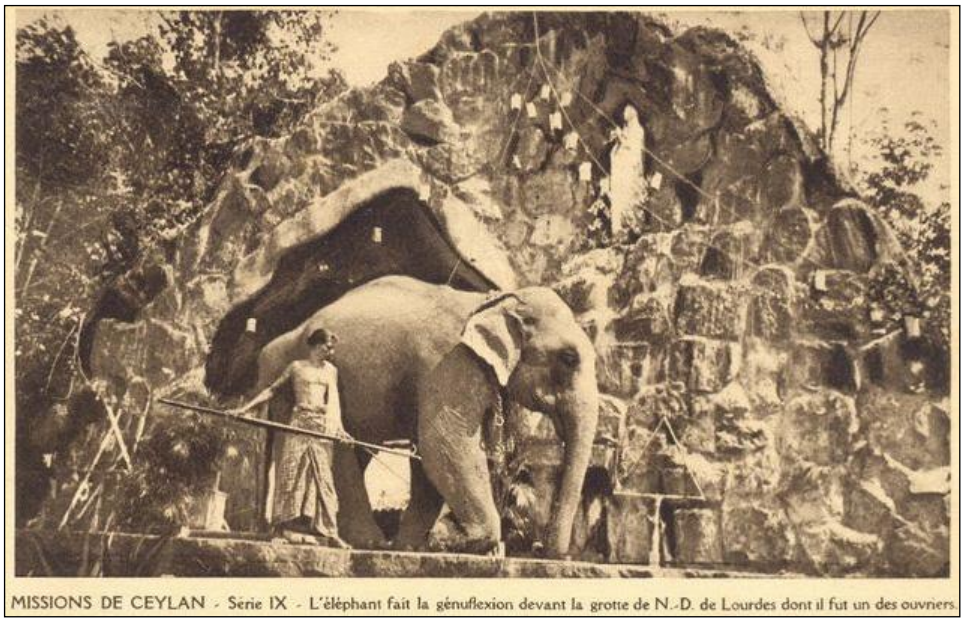
Napuka et Réao, à Tahiti. Photo http://www.google.fr/imgres?imgurl=http%3A%2F%2Fwww.tahitiheritage.



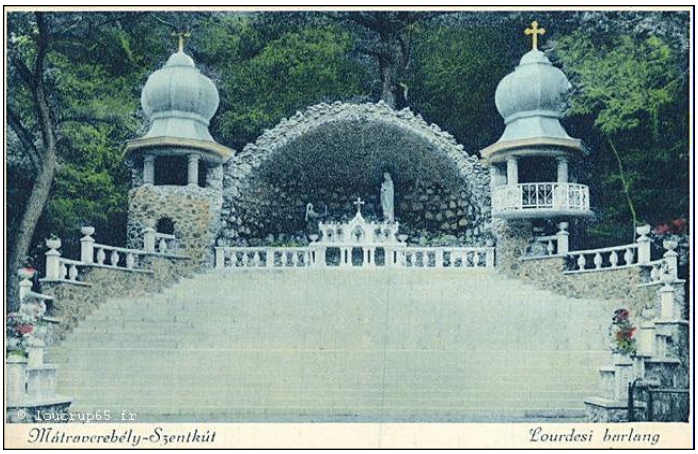


1 - Rio Grande City, Texas. Photo http://perereqismarie.blogspot.fr/2011_06_01_archive.html

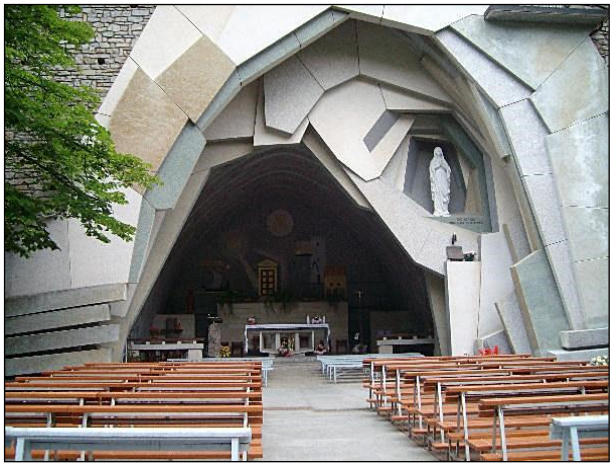
2 - Guernesey. (Photo C. CATHELAIN.)



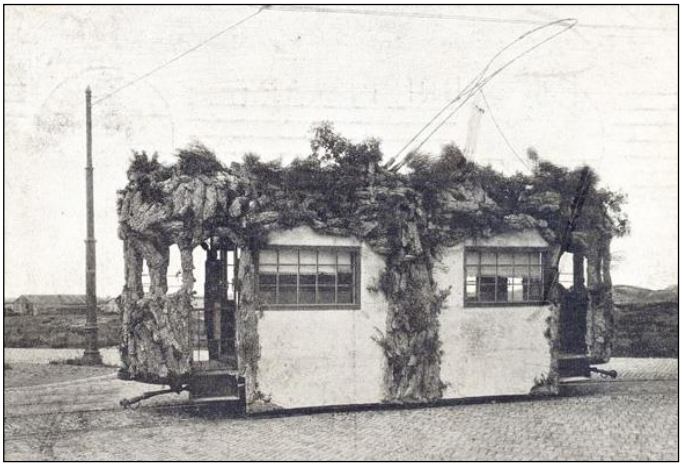
Ceylan. (Photo C. CATHELAIN.)



Hongrie, Matraverebély – Szentkut. (Photo C. CATHELAIN.)



Pondichéry



Forno di Coazze, Italie.

Delft, Pays-Bas, ancien wagon de tramway ! (Photo C. CATHELAIN.)

LES PHOSPHATIERES DU QUERCY

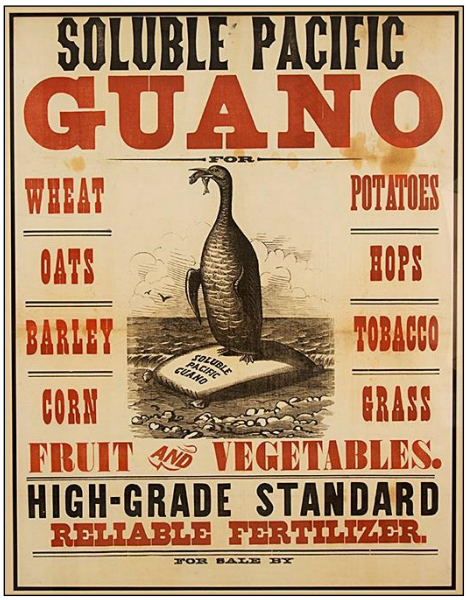
La phosphorite, au sens où nous l'entendons ici, est une roche phosphatée d'origine détritique des cavités karstiques.
Les phosphatières du Quercy s'étendent sur les départements du Lot, du Tarn-et-Garonne, de l'Aveyron et du Tarn. Elles ont donné de grandes quantités de phosphate de chaux, utilisé en agriculture pour l'amendement des sols ([23]).

Brève histoire de la fertilisation phosphatée

La première mention d'utilisation de produits phosphatés dans un texte scientifique se trouve probablement dans les « Éléments d'agriculture », en 1762, de Duhamel du Monceau. Il indique que les déchets d'utilisation artisanale d'os et d'ivoire sont utiles. Mais il ignore qu'il peut s'agir de phosphore puisque Scheele ne le démontra que quelques années plus tard. En 1770, les résidus de fabrication de manches de couteau en os étaient utilisés, paraît-il, à Sheffield, en Angleterre. Quelques années plus tard, la même information se rencontre à Thiers, en France puis à Solingen, en Allemagne. En revanche, dans le sud du Jura, arrondissement de Saint-Claude, où l'on travaillait depuis longtemps l'os et l'ivoire, les déchets de fabrication, importants, n'eurent, aucune utilisation agricole, car les sols y sont neutres ou légèrement acides, bien que sur substrat calcaire. En 1799, lord Dundonald, chimiste écossais, montra scientifiquement que les débris d'ossements étaient des fertilisants (probablement en terre très acide).
Vers 1810, J. Sinclair, secrétaire de la Société royale d'agriculture de Londres, préconise la pulvérisation des minerais et des ossements. En 1816 ou 1817, le chimiste écossais James Murray obtient la pulvérisation des phosphates par l'action de l'acide sulfurique dans un simple baquet en bois. En 1837, il donne à son produit le nom de « superphosphate ». De 1810 à 1840, de nombreux auteurs, surtout germaniques, (Davy, Schwertz, Karl Sprengel et Berzélius) traitent de l'importance de la fertilisation phosphatique.
Vers 1820, on utilisait à Nantes un produit, nommé le « noir animal », pour la purification des sucres bruts importés des Antilles. Un industriel, Fabre, rejetait les résidus de ces filtres et observa que ces « noirs de sucrerie » étaient un engrais particulièrement efficace. En effet, le noir animal est fabriqué par combustion d'ossements dans des fours à l'abri de l'air, il se forme du pyrophosphate. Ce noir chargé de débris organiques riches en azote, en potasse et en plusieurs autres éléments nutritifs, s'ajoute aux composés du phosphore. Le tout est particulièrement efficace pour la nutrition des végétaux. La région de Nantes connut un développement agricole spectaculaire dans les années 1825 et suivantes.
À la même époque, vers 1820, le commerce importa d'Amérique du Sud et tout spécialement du Pérou des quantités de plus en plus importantes de fiente d'oiseaux de mer. Sous les climats très secs du Pérou, ces matières s'étaient accumulées depuis des siècles. Leur exploitation devint vite considérable, surtout pour fournir l'Angleterre et la côte orientale des États-Unis. La France en importa aussi mais environ dix fois moins. D'autre part, dans presque toute la France, les agriculteurs se livrèrent à une véritable chasse aux dépôts de guano de chauve-souris dans les grottes, cavernes ou anfractuosités, où celles-ci pouvaient nicher. C'est Justus Liebig, qui, en 1840, démontra définitivement l'importance de la nutrition minérale et, en particulier, celle des composés phosphatés solubles.

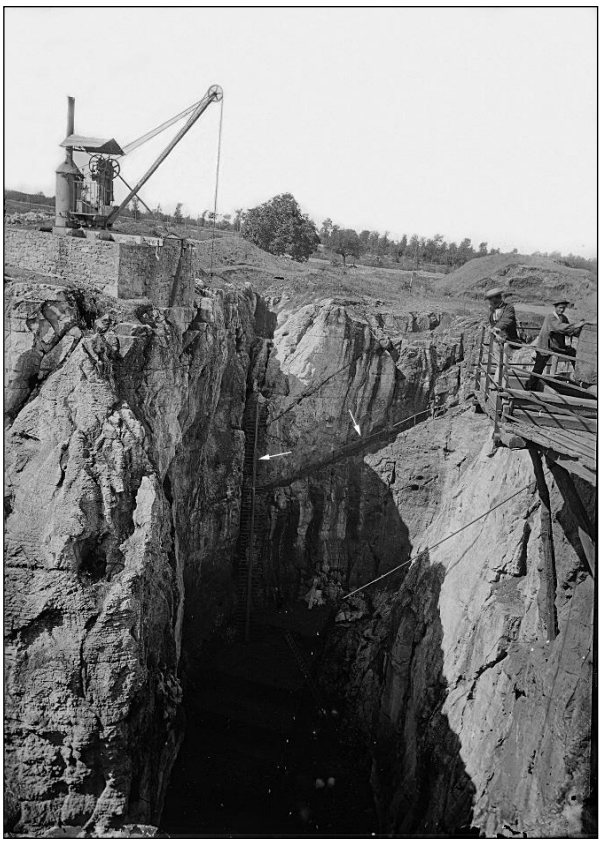
Dès 1835 donc, les engrais minéraux étaient très demandés : à cette époque, un cargo péruvien chargé de guano accosta à Liverpool et, en 1841, un consortium de financiers allemands et français fut créé à Lima qui, en 1847, envoyait 220.000 tonnes en dépit d'un voyage très long puisqu'il fallait doubler le Cap Horn ([24]).

Dans les années 1850, les Anglais exercèrent un quasi-monopole sur le commerce du guano dont les prix flambent, au point que le Congrès américain vote en 1856 le « Guano-Island-Act », postulant que toute île exploitée pour le guano par un américain, où qu'elle soit, devenait partie intégrante de l'Union. C'est le début de l'impérialisme du guano qui fit brutalement main basse sur 94 îles, rochers ou points stratégiques tout autour du globe, dont 66 furent officiellement saisis entre 1856 et 1903 et 9 demeurent possessions américaines.



C'est dans ce contexte qu'en 1865 Jean-André POUMAREDE découvrit le premier gisement de phosphorite du Quercy à Cos, à Caylus (Tarn-et-Garonne). On voit l'importance stratégique de cet autre engrais d'origine minérale qui a la bonne grâce d'être en territoire français ! Après prospections, l'aire de répartition fut étendue au Quercy au sens large, et donna lieu à une exploitation intensive, qui a vu plus de 2.000 ouvriers extraire jusqu'à 30.000 tonnes de phosphate par an. Mais la belle histoire ne dura guère avec la découverte de gisements plus faciles à exploiter en baie de Somme, en Afrique du nord et jusqu'en Floride, ce qui provoqua au cours de l'hiver 1886-87 la fermeture des trois-quarts des exploitations quercynoises. Plusieurs tentatives de reprises virent le jour jusqu'à la Seconde guerre mondiale, toutes soldées par des échecs.

[23] *Un autre type d'amendement est fourni par le falunage, qui consiste à améliorer les terrains pauvres en calcaire par l'épandage de faluns, roche fossilifère très courante en Touraine.*
[24] *Le guano prit une telle signification de fortune, que l'argot l'utilise pour qualifier la monnaie.*

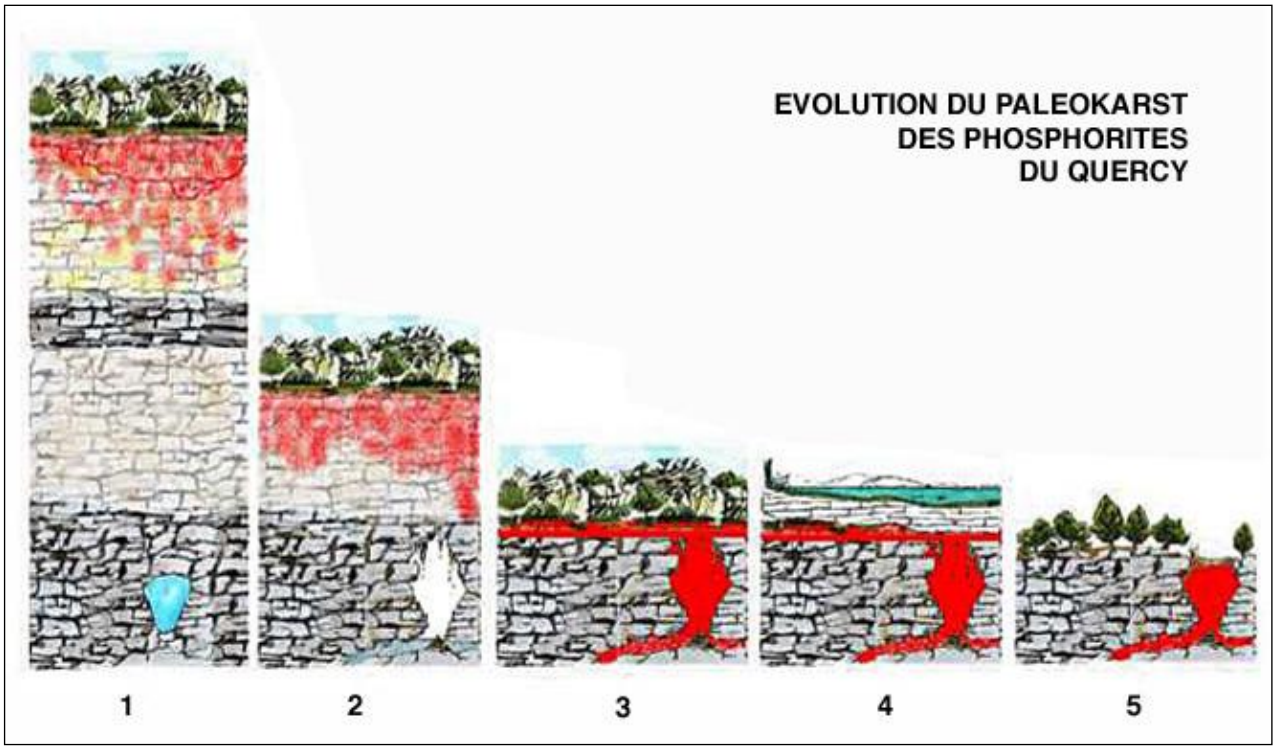


Phosphatière de Raynal à Saint-Antonin, Tarn-et-Garonne. Cliché Eugène TRUTAT, collection du musée d'Histoire Naturelle de Toulouse. On distingue des sortes d'escaliers rudimentaires (flèches).

Accessoirement, la découverte de POUMAREDE permit de mettre au jour de nombreux fossiles qui étaient partie intégrante du minerai. Si les plus belles pièces étaient vendues par les ouvriers, la plus grande part allait au broyage avec le reste. Les rescapées alimentèrent de nombreux musées dans le monde entier, servant à la définition de très nombreuses espèces, hélas sans le contexte stratigraphique.

« … Il est aujourd'hui difficile de se faire une idée de l'activité extraordinaire qui dut à ce moment régner dans le Quercy. Sur le lieu de travail, les hommes piochaient en « récurant » les moindres anfractuosités des gisements dans le calcaire encaissant et remplissaient des seaux et paniers de minerai phosphaté, accompagné d'argile avec grenaille de fer (sidérolithique) ; des bennes plus importantes étaient tirées par des treuils jusqu'en surface où femmes et enfants faisaient un tri à la main et classaient le produit en trois catégories de richesse décroissante (plus de 70%, entre 70 et 50%, entre 50 et 20% de phosphate tricalcique). Ensuite de véritables trains routiers de lourds tombereaux tirés par des bœufs descendaient jusqu'aux moulins situés sur les voies d'eaux alors navigables, le Lot au Nord, l'Aveyron au Sud. Le produit était broyé, puis transporté en sacs, par des chalands qui gagnaient le port de Bordeaux. En effet, sauf une petite partie achetée par des industriels français qui commençaient à savoir fabriquer des superphosphates, la masse principale partait vers l'Angleterre où le traitement était réalisé depuis longtemps. La vente s'y faisait sous le nom de « phosphates français », ou « phosphates de Bordeaux ». B. GEZE.

1-*Crâne de* leptadapis magnus*, petit primate prosimien de l'Éocène, assez comparable à un lémurien. Cliché "Ciel bleu et souris verte" - Collection Phosphatières du Quercy.*
2-*Treuil du cloup d'Aural. (Photo Thierry PELISSIE.)*



1. Paléocène – Éocène basal : niveau de base élevé. Creusement de conduits en régime noyé sous un manteau d'altérites.
2. Éocène basal : baisse du niveau de base. Sédimentation détritique des conduits en régime torrentiel, concrétionnement.
3. Éocène moyen – Oligocène : niveau de base élevé. Colmatage par des sédiments argileux phosphatés issus des altérites avec piégeage de restes fossiles.
4. Oligocène – Miocène : niveau de base élevé. Transgression du lac de l'Agenais, scellement du karst des phosphorites.
5. Plio-Quaternaire : baisse du niveau de base. Soutirage ponctuel des argiles phosphatées, sédimentation quaternaire.

La formation des phosphatières du Quercy, tirée de PELISSIE, Th. (S.D.) : Le paléo karst des causses du Quercy : un laboratoire naturel de l'Évolution. Association « Les phosphatières du Quercy », route de Varaire à Bach, Lot, est résumée par la figure ci-dessus. On voit que le karst réagit continument face aux variations du niveau de base, mais qu'il a un caractère conservatoire vis-à-vis de l'érosion. En effet, cette dernière aurait dû aplanir le plateau calcaire et détruire les remplissages anciens. Mais avec la surrection des Pyrénées et le remplissage molassique du bassin Aquitain, ces remplissages ont été scellés et protégés par les dépôts lacustres et palustres de l'Oligo-Miocène (transgression du lac de l'Agenais). C'est l'érosion au Plio-Quaternaire qui les a exhumés et a même entamé leur destruction, comme en témoigne la concentration des phosphatières sur les seuls points hauts du causse. Quant au phosphate, il dérive pour l'essentiel des dépôts phosphatés marins du Crétacé supérieur.

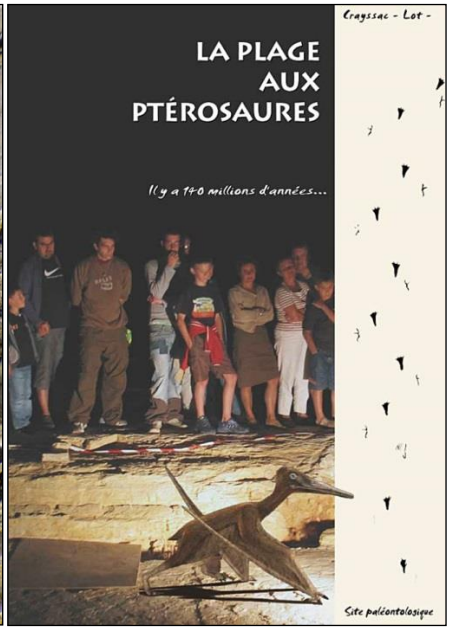
Phosphatière du cloup d'Aural.

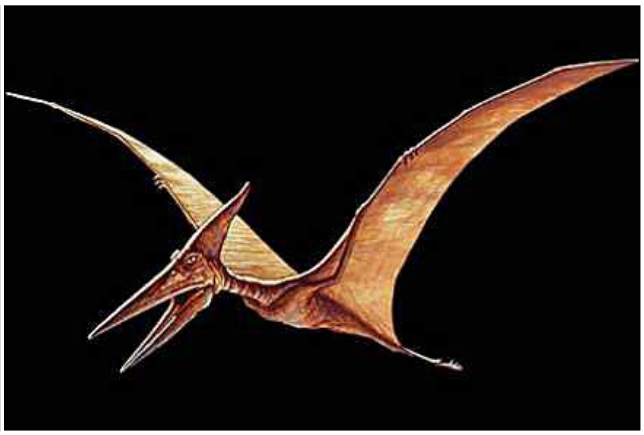
Paléontologie
À ce jour, près de 170 gisements ont été inventoriés, livrant près de 400 espèces de mammifères, 81 espèces de reptiles, 75 espèces d'oiseaux et 15 espèces d'amphibiens, sans oublier quelques poissons et invertébrés ainsi que des graines, fruits et débris végétaux. L'intervalle de temps concerné s'étale sur plus de 30 millions d'années. Les travaux continuent régulièrement à l'initiative de l'association « Les phosphatières du Quercy », qui coordonne des fouilles estivales et a organisé un partenariat avec plus de 30 collèges et lycées de Midi-Pyrénées, d'Aquitaine et de la Région Parisienne.

Protection et valorisation
De par leurs dimensions généralement restreintes, les remplissages paléo karstiques s'avèrent particulièrement fragiles. Les exemples de destruction plus ou moins accidentelle en sont malheureusement trop fréquents. Afin de mieux préserver ce fragile patrimoine (ainsi que les traces d'activité minière et la flore actuelle spécifique associées), plusieurs démarches ont été initiées. En premier lieu une sensibilisation de la population locale à l'existence et à l'importance de ce patrimoine : conférences à travers tout le territoire concerné, articles dans la presse locale, émissions de télévision et surtout aménagement des phosphatières du cloup d'Aural à Bach (Lot) (voir le chapitre des grottes aménagées N.D.L.R.). Ce site, ouvert au public

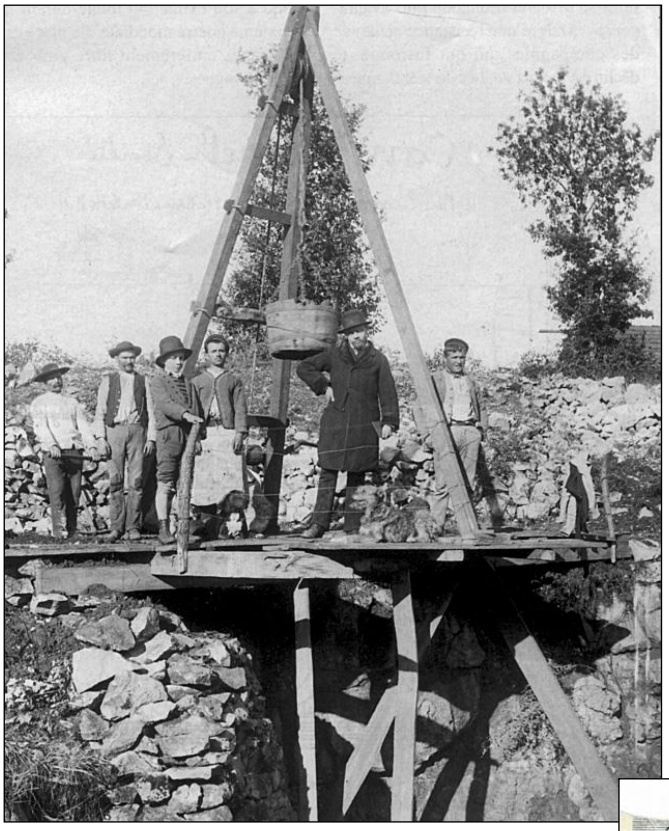
en 2000, accueille environ 13.000 personnes par an. En sus des visites classiques, il propose des animations pédagogiques (3 000 élèves par an) ainsi que des visites thématiques ou adaptées à un public particulier. C'est le cas pour les malvoyants pour lesquels une exploration des phosphatières basée sur les contrastes de température, d'odeurs, de sonorités, de rugosité des roches et des végétaux a été mise au point. C'est aussi un pôle culturel avec des expositions artistiques et, pour l'été 2013, un spectacle hebdomadaire, « Les phosphatières, trous de mémoire », contant l'histoire et les anecdotes de l'exploitation minière de la fin du XIXème siècle.
Plusieurs opérations de dépollution de sites ayant servi de décharges sauvages ont également été menées. En deuxième lieu une protection juridique offrant des possibilités de recours en cas de besoin. Le site du cloup d'Aural est inscrit au titre des monuments historiques pour ses aspects industriel et minier. Plus généralement, avec le site de la Plage aux ptérosaures, la majeure partie des phosphatières lotoises devrait constituer une Réserve Nationale éclatée concernant 22 communes. En troisième lieu, une valorisation devrait s'organiser autour du label European Geopark avec notamment la définition de circuits géo touristiques en partenariat avec le Parc Naturel Régional des Causses du Quercy.

La « plage aux Ptérosaures » à Crayssac
En marge des phosphatières, les premières empreintes paléontologiques (pattes d'oiseaux) ont été signalées par Jean-Luc Obereiner (Quercy-Recherche, juillet 1978). Dans les années 1990, Gérard Lafaurie avertit les chercheurs de l'université de Poitiers de ses propres découvertes.
Les universités de Poitiers et de Lyon 1 ont alors organisé une série de fouilles importantes sur le site, de 1994 à 2001. Un congrès international s'est tenu à Toulouse avec visite de terrain le 8 septembre 2001. Depuis les parcelles foncières ont été achetées par la Communauté de Communes de Catus, qui a fusionné aujourd'hui avec le Grand Cahors. Un important projet de valorisation porté par la communauté de communes et le Conseil Général est en train de se mettre en place. Des visites sont organisées régulièrement sur le site durant la période estivale. Malgré le peu de publicité qui est faite le nombre de touristes est toujours relativement élevé ce qui montre l'intérêt porté à ce gisement par les lotois et les touristes.





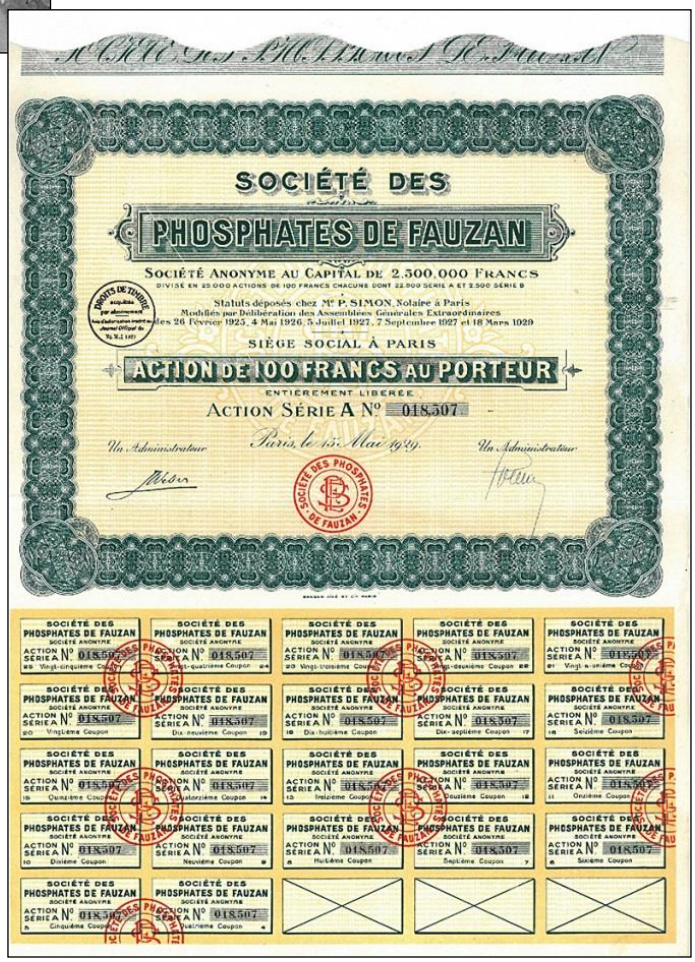
Les ptérosaures (*Pterosauria*) sont des vertébrés volants apparus au Trias supérieur, il y a 230 millions d'années, et disparus au Crétacé supérieur, il y a 65 millions d'années. Ce sont des diapsides archosaures ornithodiriens, mais ils ne sont ni des «reptiles » au sens actuel du terme, ni des dinosaures, et ne sont donc pas des oiseaux.



*Chèvre, XIX*ème *siècle. Collection Phosphatières du Quercy.*

Autres sites à phosphate

D'autres grottes ont été exploitées pour le phosphate. La plus importante au point de vue industriel est la grotte d'Aldène, ou de Fauzan, encore appelée de la Coquille, ou de Minerve, à Cesseras, dans l'Hérault. La réserve du sol de la grotte (11 m d'épaisseur) a été estimée à 300.000 tonnes. L'exploitation a cessé en 1932.



Action de 1929. Peu après, l'activité minière cessait…

Dans une moindre mesure, il y eut exploitation à la grotte de l'Herm, en Ariège, qui était comme Fauzan un immense gisement paléontologique, à Isturitz, au Pays Basque, où la richesse du gisement archéologique fut révélée par les ouvriers, à Baume Longue, Tavel et à la grotte aux Points d'Aiguèze, toutes dans le Gard (cette dernière doit son nom à des figurations paléolithiques).

VIII. AA. (2013) : Projet de Réserve Naturelle Nationale d'intérêt géologique du département du Lot. Dossier scientifique. Enquête publique.

BOULAINE, J. (S.D.) : Histoire de la fertilisation phosphatée 1762-1914.

GEZE, B. (1994) : La rue vers le phosphate dans les cavernes du Midi de la France. Travaux du comité français d'histoire de la géologie, 3eme série, Tome VIII.

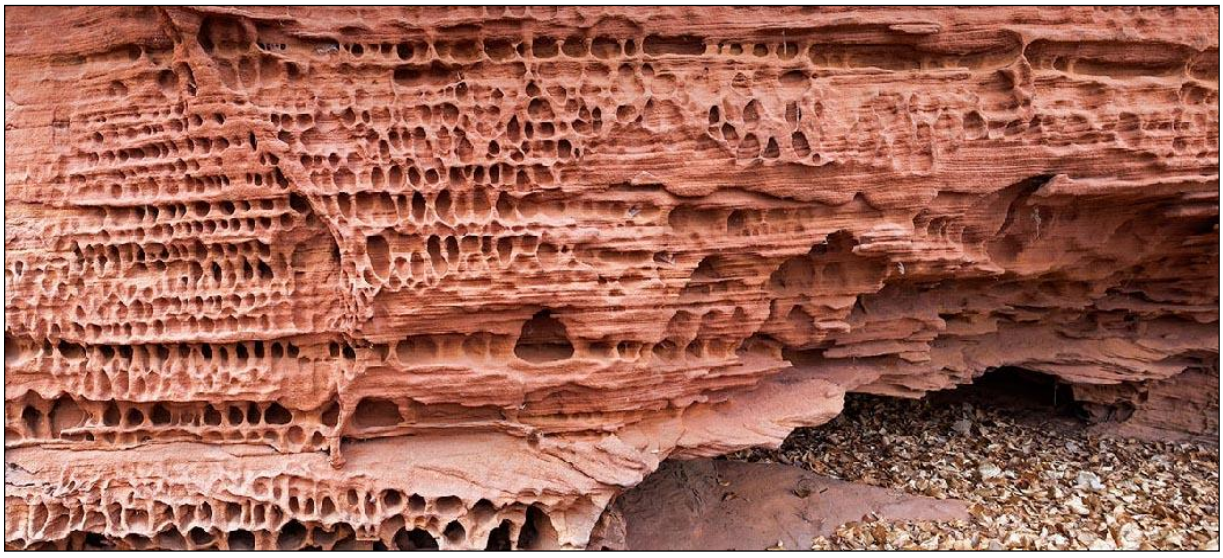
PELISSIE, Th. (S.D.) : Le paléo karst des causses du Quercy : un laboratoire naturel de l'Évolution. Association « Les phosphatières du Quercy », route de Varaire à Bach, Lot.
http://agso.brgm.fr/PDF_Quercy/17-PhotosTrutat.pdf

LES GRANDS CHATEAUX ROUGES

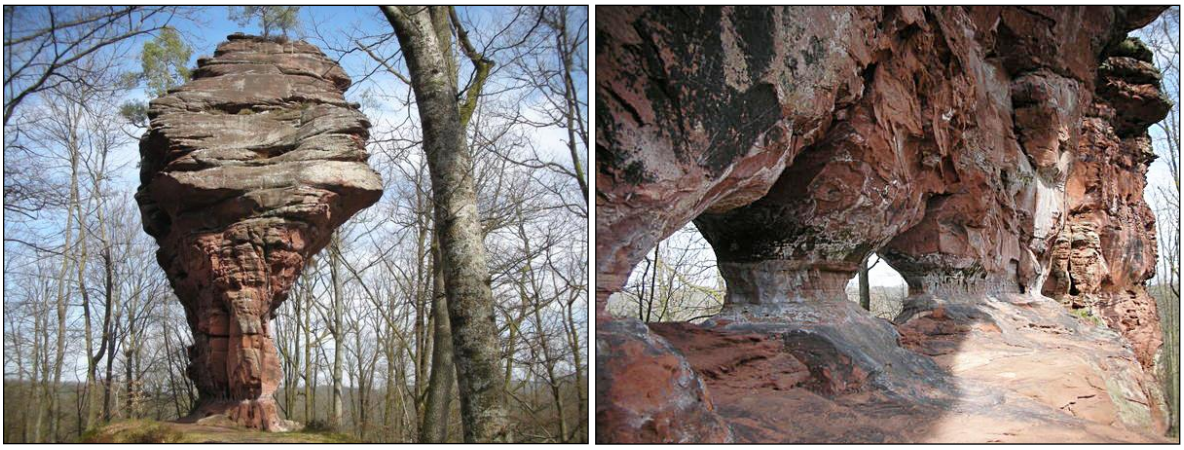
Hiératiques, émergeant du vert des frondaisons, ils veillent toujours sur les grands passages stratégiques des Vosges. Bâtis sur le grès, ils sont en grès, et cette double filiation les incruste dans le paysage et fait croire qu'ils ne sont qu'un prolongement cristallisé de la roche, bien souvent burinée par l'érosion éolienne qui attaque indifféremment substrat et bâti, ce dernier, de surcroît, s'insinuant profondément au cœur du massif en des salles, des passages, des puits, ou s'enroulant en escaliers autour de lui.

Dire que le grès est une roche détritique issue de l'agrégation de grains de sable ne rend pas compte de la spécificité du grès vosgien. On en sait un peu plus avec les géologues : « Les grès roses des Vosges forment le substratum de la partie septentrionale du massif vosgien, les Vosges Gréseuses. Leur épaisseur peut y atteindre 500m. Exploités depuis près de deux millénaires comme matériaux pour la construction des châteaux, des églises et des monuments, ils constituent la pierre emblématique de l'Alsace. Pour les géologues, ils représentent des archives d'une période charnière de l'histoire de la Terre, à savoir le passage de l'ère primaire à l'ère secondaire. Des grès analogues se rencontrent également aux États Unis (la Monument Valley, décor favori des westerns), au Brésil, au Maroc, en Afrique du Sud, en Australie...Toutes ces formations sont datées du Permien et du Trias c'est-à-dire d'un intervalle de temps compris entre 275 et 200 millions d'années… La coloration dominante des grès des Vosges est le rose. Cependant, des niveaux gris et des taches claires sont communs, particulièrement dans les formations les plus jeunes. L'observation au microscope révèle que le pigment rouge, des oxydes de fer, responsable de la couleur des grès, provient de l'altération de minéraux initialement riches en fer. En se décomposant, ces minéraux libèrent leur fer qui migre vers les grains voisins et habille ceux-ci d'une fine pellicule rose. C'est le phénomène de rubéfaction, un processus qui se poursuit au cours de l'enfouissement du sédiment. Aussi, certains niveaux de grès sont-ils encore gris tandis que d'autres ont déjà viré au rose et que d'autres encore, aux teintes bigarrées, sont en cours de rubéfaction. (Jean-Claude GALL, professeur de Géologie à l'université Louis Pasteur de Strasbourg).

Rubéfaction et érosion éolienne donnent ici ce caractère fascinant qu'on ne retrouve pas dans les grands gisements de grès français, qui ne sont pourtant pas avares de « décors pittoresques », comme par exemple à Fontainebleau.

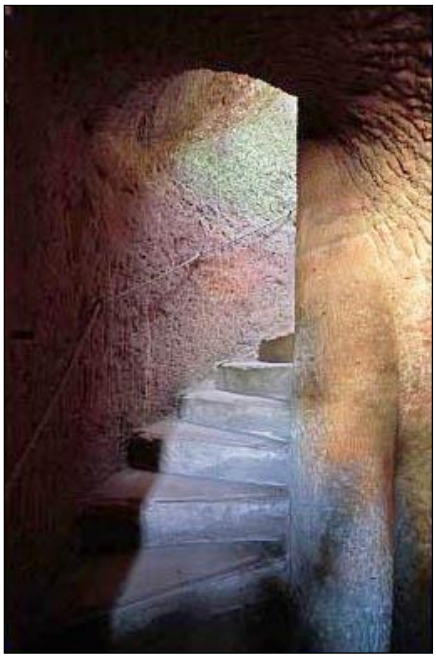


On pourrait qualifier l'érosion éolienne, due à l'action du vent chargé de sable, de « petit phénomène à grands effets » ! Le vent soufflant latéralement transporte l'abrasif contre le substrat de grès, qui est attaqué différentiellement en fonction de sa dureté.



Erbsenfelsen, sur la commune d'Eguelshardt, en Moselle. – Sur la photo à gauche, on voit la lame rocheuse « en bout » ; – sur la photo de droite, la vue est « en travers », e l'on réalise que l'érosion a presque totalement emporté la partie inférieure.

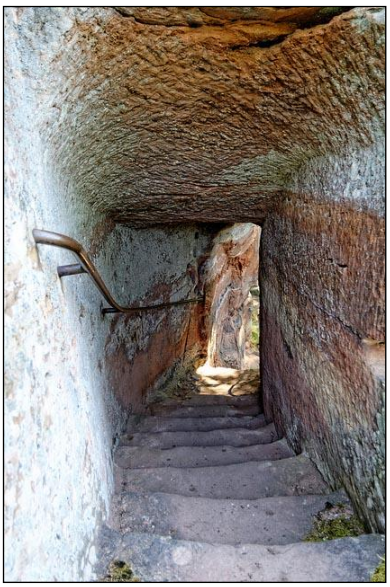
Allant jusqu'à la trouer sporadiquement. L'abrasion étant un phénomène « doux », elle se poursuivra imperceptiblement pour l'Homme, tant que la plus petite section de roche restante ne pourra plus supporter l'effort de compression dû au poids de la partie sus-jacente.



Les châteaux que nous avons retenus dans la longue théorie des châteaux vosgiens ont la particularité — et c'est pour ça qu'ils sont ici — d'être qualifiés de semi-troglodytes. On pourrait d'ailleurs ajouter qu'ils sont aussi semi-rupestres, si cette qualification avait un sens. Ce qui nous importe, c'est que l'Homme — ici l'homme médiéval — a créé son espace par une double extension de la paroi, au creux du rocher et à l'extérieur, y compris par des moyens qui ne se sont pas conservés, comme des hourds. Il est intéressant de voir que cet homme, qui a subi pendant des millénaires l'allégeance à la paroi, refuse ici de subir et crée lui-même la paroi malgré des conditions bien plus difficiles que l'édification d'un simple mur.

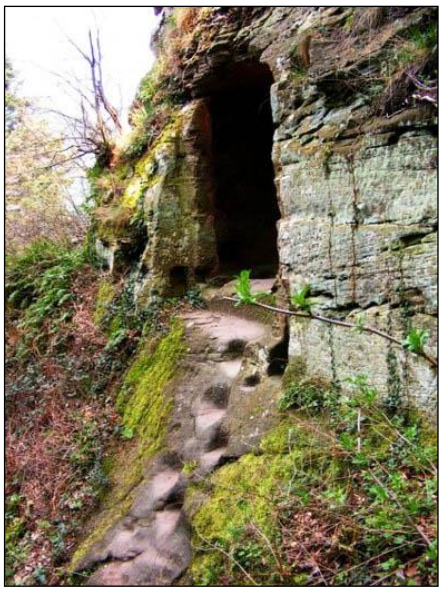
La circulation aisée, essentiellement verticale, étant le point numéro un, il crée des ecaliers creusés dans la masse du roc, comme à Fleckenstein, Wasigenstein, ou bien façonnés sur une simple vire, comme au Petit-Arnsberg, quand ce n'est pas de simples encoches, comme à Windstein (les garde-fous modernes n'avaient pas lieu d'être, en ce temps là…)

Fleckenstein



Wasigenstein.

Petit-Arnsberg.



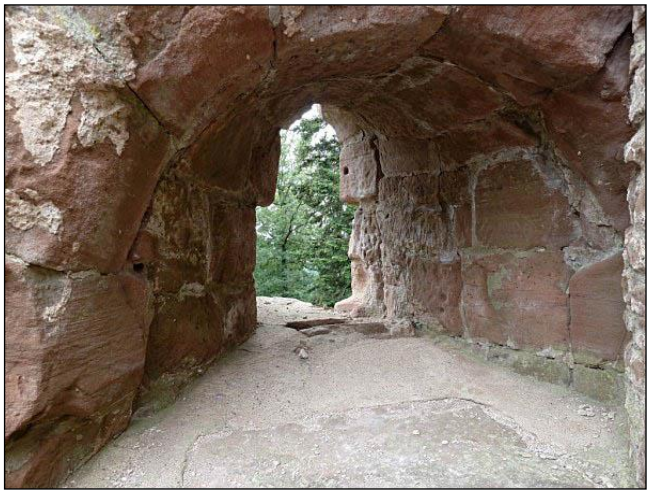
Windstein.

Windstein.

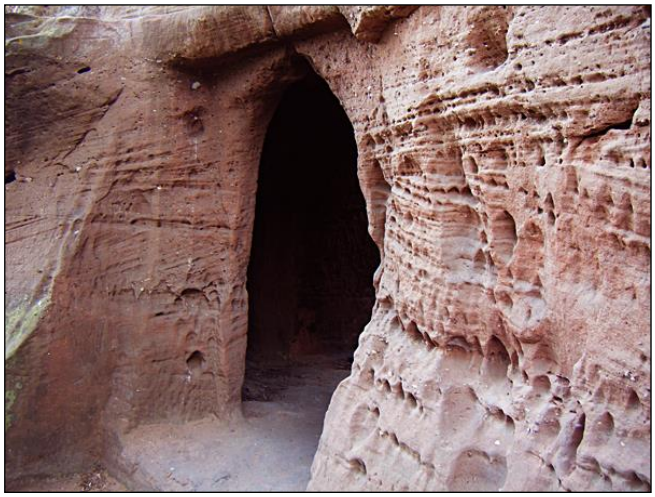
Lutzelhardt.

Falkenstein.

Waldeck.



Hohenbourg.



Froensbourg.

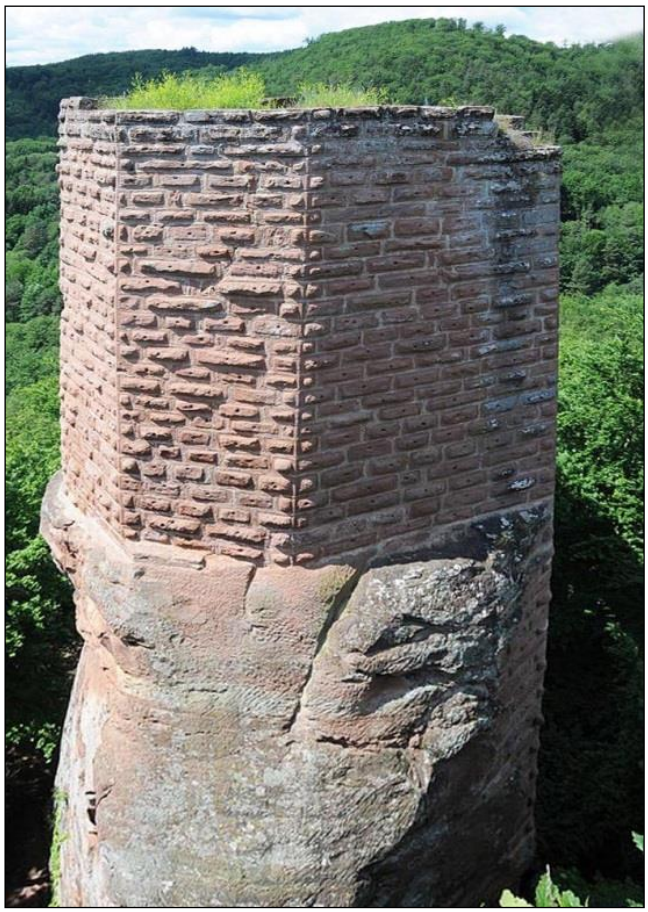
Wasigenstein.

Windstein.

Et, troglodytisme oblige, de grandes salles sont creusées pour toutes sortes d'usage, travail remarquablement soigné d'ouvriers qualifiés, attentifs à la solidité des voûtes par des arcs maçonnés (Falkenstein, Hohenbourg) ou des piliers réservés dans le roc encaissant (Waldeck, Wasigenstein). On voit d'ailleurs que la redoutable érosion éolienne n'épargne pas ces lieux qui semblent préservés, et la façade de la salle hypogée de Froensbourg, datant de l'époque historique, montre la rapidité à laquelle les parois se dégradent, pour peu qu'elles soient dans un niveau « tendre » (niveau que l'on retrouve très ponctuellement dans l'hypogée de Waldeck, nettement visible sur le pilier de soutènement).

La guerre médiévale étant qualifiée de « guerre verticale », par opposition avec ce qu'elle deviendra avec l'artillerie, l'ultime refuge était le donjon. Il est évidemment le point le plus haut du château, ne serait-ce que pour éviter une agression venue de plus haut, mais aussi pour affirmer la toute-puissance du maître des lieux, qui est au-dessus. C'est le symbole même de la féodalité.

Si on observe une rigueur toute germanique dans celui appareillé de blocs à bossages à Wasingenstein d'autres, comme à Froesbourg, s'intègrent dans la roche au risque de se confondre avec elle.



Wasigenstein.

Froensbourg.

Nids d'aigles ! C'est le nom qu'on a donné, un peu partout, à ces « citadelles du vertige », citadelles tombées tôt ou tard, ne serait-ce qu'avec l'évolution des mœurs. Celles des grès rouges, pacifiées, adoucies par l'érosion, règnent toujours sur les imaginations (on retrouvera plus en détail ces sites dans la partie : répertoire).

LES SPOULGAS DE LA HAUTE-ARIEGE

« « Roncevaux ! Roncevaux ! Dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ! »
Alfred de Vigny. Le cor.

Parler de châteaux et de montagnes ne peut pas se faire sans éveiller des échos autrement plus puissants que le cor de Roland, le neveu de Charlemagne. C'est faire remonter les souvenirs de l'école primaire, évoquer l'ombre des paladins antiques, preux chevaliers montés sur leurs palefrois ou leurs destriers, brandissant leurs épées aux noms de femmes pour la défense de la chrétienté ! Hélas, la réalité est plus triviale, bien que plus passionnante pour qui sait y regarder de près.

Plantons le décor de la haute Ariège avec l'aide de Florence Guillot, historienne et spéléologue : « … *On caractérise le massif pyrénéen de barrière naturelle compacte car les reliefs sont puissants, les vallées étroites et les cols particulièrement élevés. Ce faciès est spécialement typique du versant nord et de la zone centrale des Pyrénées où prend place notre étude. Dans un coeur composé majoritairement de roches gneissiques et granitiques, les reliefs sont hauts et puissants, irriguées par de rares vallées étroites aux profils glaciaires très marqués. La vallée de l'Ariège à tendance à privilégier un écoulement du sud vers le nord mais se partage suivant trois tronçons de l'amont vers l'aval : une première partie jusqu'à Ax-les-Thermes est orienté nord-sud et est constituée d'un canyon sous-glaciaire dans des gneiss. Aucune cavité n'est connue dans ce secteur amont — et dans ses affluents — exempts de roches karstifiables. En aval, la vallée prend un profil sud-est / nord-ouest jusqu'au bassin de Tarascon. C'est en s'approchant de ce bassin que l'on rencontre des calcaires qui se poursuivent jusqu'au nord de Tarascon pour cesser avant Foix. Ils s'étendent en longues bandes grossièrement est-ouest. Extraordinairement compressés et plissés lorsqu'ils ont été portés en altitude, ils sont souvent métamorphisés et plus ou moins marmorisés. Ce sont des calcaires durs très carbonatés et bien karstifiés. Sur les flancs des vallées — Ariège et affluents, notamment le Vicdessos — apparaissent des porches multiples qui sont autant de petits réseaux cutanés à la fois creusés et décapités par les différentes érosions glaciaires. Nombre d'entre eux sont donc perchés dans les falaises, ce qui constitue des situations privilégiées pour la défense. En profondeur, les galeries sont souvent entièrement colmatées par des sédiments et peu de porches donnent aujourd'hui accès à de grands réseaux. L'absence de véritable remise en écoulement postérieure à la dernière glaciation a provoqué la pérennisation de ces colmatages. Quelques grands réseaux existent tout de même (Niaux – Lombrives – Sabart (10 km), Bédeilhac (2 km) ou Sakany (8 km)). La plupart sont célèbres pour les vestiges préhistoriques qu'ils hébergent et ces grottes semblent avoir toujours été parcourues, même en profondeur par l'Homme depuis qu'il vit dans ces vallées, dès lors que la progression n'était pas stoppée par des verticales. Cependant, ces visites des galeries profondes ne paraissent pas avoir abouti à des aménagements et à des occupations aux périodes historiques, sauf peut-être dans de rares cas anecdotiques comme ces faux-monnayeurs à la grotte de Lombrives au tout début du XIVème siècle. La raison en est simple : la grotte profonde, entièrement obscure, est finalement peu pratique, alors que les porches, à l'abri et inondés par la lumière du jour, offrent des situations confortables. En plus d'avoir raboté verticalement les flancs des vallées, les deux grands glaciers du Vicdessos et de l'Ariège ont provoqué la disparition de pans entiers de strates de roches sédimentaires, notamment dans le bassin de Tarascon autour du roc de Sédour ou de Calamès. Ces sommets ne sont plus que des reliefs témoins de l'ancienne couverture sédimentaire laminée par l'érosion ce qui explique l'isolement de ces montagnes calcaires*… » In colloque sous la dir. de Cl. Pailhès : 1209 - 1309, Un siècle intense au pied des Pyrénées, oct. 2009, publié à Foix, 2010, « Occupations et utilisations du milieu troglodytique en haute Ariège aux époques historiques », pp. 159 - 177.

Plus précisément, cette région porte le nom de Sabartès, qui est une subdivision administrative vicariale au IXe siècle.
Ce n'est qu'au XIIe que le comté de Foix assoie vraiment son autorité sur la région, notamment en mettant en place un système défensif puissant contre les intérêts plus ou moins voisins, glacis de fortifications isolées des habitats villageois, véritables nids d'aigle perchés au long des voies de communications. Utilisant l'originalité du terrain, beaucoup de ces nids d'aigle sont des porches ouverts dans les falaises des grandes vallées glaciaires. On peut penser que cette façon de procéder est beaucoup plus économique que le bâti intégral, d'autant que la falaise est déjà une protection en elle-même : un seul mur barrant le porche — dans le cas le plus simple — et un seul front à défendre.
On les désigne généralement sous le nom de « spoulgas », terme que l'on ne rencontre que dans le Sabartès. C'est une forme romane dérivée du latin *spelunca*, mais qui, contrairement à ce dernier mot, ne désigne que des cavités fortifiées.
Il est certain que beaucoup de spoulgas n'ont pas attendu le XIIe siècle pour exister en tant que telles, et il est non moins certain que le glacis fortifié ne s'est pas établi en un jour, de même qu'elles ont pu être réaménagées plusieurs fois au cours du temps jusqu'à leur abandon.

On a qualifié la guerre médiévale de « guerre verticale », par opposition avec la « guerre horizontale » née avec le développement de l'artillerie. Et la verticalité est le point fort des spoulgas, les archéologues modernes en savent quelque chose, qui doivent se transformer en escaladeurs de haut niveau pour les étudier ! À Baychon, par exemple, le porche s'ouvre à cinquante mètres au-dessus du pied de la falaise, et il est certain que des échelles très faciles à retirer d'en haut permettaient seules d'y accéder.

L'aménagement se limitait à des murs plus ou moins épais, à des étages sur madriers coincés dans des trous de boulins, étages qui allaient jusqu'à quatre, selon la hauteur du porche, à des espaces aplanis et, ultérieurement, dans certaines spoulgas, à une citerne étanchée au mortier rose. Cet aménagement spartiate est compréhensible dans la mesure où la spoulga n'est pas un habitat permanent, encore moins une demeure de dignitaire.

On a une idée de la date de leur abandon par les recensements, abandon qui commence à la fin du XIIIème siècle. Seule, la spoulga de Bouan semble avoir été encore utilisée au tout début du XVème siècle, après une refonte complète de son

système défensif.
Il est probable que ce qui faisait le point fort des spoulgas, à savoir le peu de bâti à mettre en œuvre, a finalement hâté leur mort, dans la mesure où elles ne permettaient pas une évolution en capacité d'accueil par adjonction de nouveaux bâtiments. Il est probable aussi que les comtes de Foix ont évolué d'une politique de repli guerrier vers une politique plus « capitalistique », axée sur le développement du pays, notamment dans la métallurgie liée aux mines.

Peu d'éléments mobiliers, du genre céramique ou métal, ont pu confirmer cette occupation médiévale. Tout d'abord, il est certain que les spoulgas ont toujours connu des visiteurs occasionnels, du moins celles dont l'accès est facile, mais aussi à cause de la déferlante de ceux que Florence Guillot qualifie de « loufoques », dont nous reparlerons plus loin. De plus, les céramiques médiévales, très banales, ne sont pas toujours des marqueurs très sûrs.

Les « loufoques »

Il n'est pas dans notre propos général de « rompre des lances » avec tous les auteurs qui émettent des opinions sur tel ou tel des sujets exposés dans le présent travail ; nous ferons une exception sur un sujet qui interfère directement avec notre propos, et nuit à l'objectivité historique et scientifique.

En effet, la haute Ariège en général et les spoulgas en particulier souffrent d'une image colportée par les amateurs d'ésotérisme, cette science qui consiste à inventer ce qui est tellement secret qu'il en perd toute réalité objective. Ici, ce sont les Cathares qui en sont le prétexte.

Si l'on tape le mot « cathares » dans un moteur de recherches en mai 2014 - ici Google – on obtient la bagatelle de 1.010.000 résultats ! Si l'on ajoute la précision « Ariège », on n'a plus que 291.000 résultats, et si l'on ajoute « châteaux », il y a encore 164.000 occurrences. C'est dire si le sujet fait recette !

Suit une liste variable selon les sites internet de ces fameux châteaux « catharisés » par la mode plus que par la réalité historique, puisque le château de Montségur, par exemple, sur lequel on a tant glosé, n'est pas celui qui a subi le siège de 1244, mais une construction ultérieure dont on ne sait pas vraiment si elle a repris, sinon des parties anciennes, tout au moins le plan, partiellement ou en totalité. Mais, outre des châteaux, le mot « cathare » faisant recette, on a vu fleurir des garages cathares, des laines mohair, des tissus, des campings, des fromages, des agences immobilières, des restaurants, le moins cynique n'étant pas celui spécialisé dans les grillades, en souvenir, peut-être, du fameux bûcher de Montségur ?

Le génial créateur du logo « cathare » a omis la notice explicative permettant de comprendre la signification du « gris-gris » qui symbolise la chose…

On peut dire que cette « catharomania » est née en 1966, à la suite d'un épisode de « La Caméra explore le temps », réalisée par Stellio Lorenzi, émission télévisée excellente de surcroît.

Ce qui a pu séduire un large public, c'est l'image — largement fantasmée — d'un peuple méridional doux, pacifique, charitable, avec une culture brillante, en butte à une église dissolue et à de féroces appétits de la part des seigneurs du Nord, véritables « bêtes sauvages » vivant dans leurs brûmes climatiques et intellectuelles.

Nous n'entrerons pas dans le débat ; les cathares ont subi une répression incontestable au prétexte qu'ils étaient hérétiques : du point de vue de l'analyse logique, un hérétique est quelqu'un qui adhère à un corpus de croyances mais qui, à partir des mêmes éléments, — ici une vérité révélée par un document écrit — interprète différemment certains de ces éléments. Cette interprétation n'étant, comme son nom l'indique, qu'une interprétation entre plusieurs possibles, l'hérétique est, *in fine*, celui qui est minoritaire numériquement. Il faut toutefois que ces « hérétiques » aient un poids social suffisant pour menacer l'ordre établi, ici la royauté de droit divin dans le cadre de la chrétienté romaine. Ce qui fut le cas des Cathares, qui furent l'objet d'une croisade en bonne et due forme, comme l'a été l'Islam à propos de la Terre Sainte.

Deux points du discours sur les Cathares d'Occitanie nous intéressent plus particulièrement ici : les rites qui auraient eu pour cadre les grottes du Sabartès et le trésor issu du château de Montségur, caché — et peut-être oublié, dans une grotte de la même région.

Il existe évidemment de nombreux travaux, basés notamment sur les registres de l'Inquisition locale pour avoir une bonne idée de ces deux points, mais la réalité historique est trop banale pour faire recette ! Aussi voit-on, aggravée par internet, toute une littérature sur ces sujets, littérature qui se multiplie à la vitesse du célèbre « copier-coller » informatique, soit plus vite que les drosophiles d'élevage !

Sur l'initiation, on peut lire ceci : « … *Ces grottes servirent de lieu d'initiation, une initiation longue, sévère, pour les futurs prêtres cathares, les « purs ». Ces antres souterrains, lieux de rencontre avec la « Toute Puissante Essence Créatrice »,*

leur offraient un habitat sûr et paisible. Ils en fortifièrent certaines en véritables châteaux forts : les « spoulgas ». Après une année de probation sur la Montagne Sacrée, le jeune néophyte cathare, célébrait son initiation dans la grotte de Bethléem, renommée et située à Ornolac, et accédait ainsi à l'état d'âme vivante, l'état de « pur », de « parfait ». Franchissant alors la « porte mystique », il revenait dans le monde pour se consacrer à l'humanité souffrante, au service du Christ... »

On admirera les concepts « sortis du chapeau » comme « la Toute Puissante Essence Créatrice », la « Montagne Sacrée », « la grotte de Bethléem », une invention moderne, « la porte mystique » etc. On notera que, bien que les antres fussent « sûrs et paisibles », les Cathares éprouvèrent le besoin de les fortifier. On s'étonnera aussi qu'une communauté qui n'était que tolérée dans un premier temps, ait pu avoir des moyens économiques pour fortifier « certaines » des cavités en question.

Les preuves de ces initiations ? Des murettes, des trous de boulins dans certaines cavités qui se sont qu'à usage pastoral ou militaire au Moyen Age, des dessins et gravures, quitte à ce qu'elles soient fabriquées de la veille, bref, tout un matériel hétéroclite mal compris dans un contexte brouillé par des intérêts pseudo-philosophiques et même commerciaux.

Tout cela est bel et bon mais ne se lit jamais dans les rapports de l'Inquisition, bien que les questionnés se soient montrés souvent bavards. Les initiations, plus modestement, devaient se faire dans les maisons amies. Tout ceci ne serait pas très grave si ce n'était le prétexte de « fouilles » dévastatrices et même de graffiti, voire de « modifications » de peintures pariétales comme à Montréal-de-Sos.

Le trésor de Montségur. C'est là que les loufoques donnent leur pleine mesure ! Extrait de leur littérature : « … *Montségur n'était pas seulement une forteresse mais également un immense coffre-fort. On pense que ce château abritait la fortune des cathares, mis de côté depuis des décennies. Quelque part dans le château se trouvait un trésor estimé à 100.000 livres, probablement en or et en argent. Ce trésor est-il demeuré sous les ruines du château aujourd'hui réduit à ses murs extérieurs ? Ou a-t-il été transporté dans un autre lieu ? Dans la nuit qui précède la date fatale du 16 mars (1244), deux ou quatre parfaits se seraient évadés de la forteresse assiégée. Selon un témoin de l'époque, ils se seraient laissé glisser à l'aide de cordes le long des parois vertigineuses. Ils auraient atteint le Sabarthès, près de Tarascon-sur-Ariège où se trouve un réseau de plus de 50 grottes. On perd ensuite leurs traces. Bien évidemment, des chercheurs de trésor ont fouillé les lieux mais en vain*… »

Que les Cathares disposent de numéraire n'est un secret pour personne, de même que, contrairement à l'église catholique, ils pratiquaient le prêt à intérêt nécessaire au dynamisme de l'économie (ce qui les « rabaissait » au niveau des Juifs). Qu'ils aient eu l'idée de transférer tout ou partie de ce qu'il leur restait sous des cieux plus propices peut se comprendre. Toutefois, lors de la chute de Montségur, le catharisme est à ses ultimes manifestations et si « trésor » il y a eu de transféré, aucun indice ne permet d'en suivre la trace, sauf à supposer, comme d'aucuns, que c'était en fait le vieux wisigoht d'Alaric, caché après Montségur dans le carcassonnais, et retrouvé au début du XXème siècle par l'abbé Saunière, curé de Rennes-le-Château !

On admirera au passage la belle image des parfaits se laissant glisser au long de cordes le long des parois vertigineuses du pog — le piton sommé par le château — avec un magot d'or et d'argent dont certaines estimations portent le poids à environ 800 kg !

Mais d'autres vont plus loin ! Pour eux, le trésor n'aurait pas été matériel, mais spirituel, et même dangereux, au sens où ils auraient mis en danger les fondements de l'église de Saint-Pierre. Une des pistes veut que les Cathares auraient eu des documents prouvant la véritable nature du Christ. Cette vieille controverse veut que le Christ n'aurait pas été un homme, mais une apparence d'homme. Une autre piste dit que le trésor était le Graal, objet mythique sous forme d'une coupe qui aurait servi lors de la Cène et qui aurait recueilli le sang de Jésus sur la croix.

Nous ne dirons rien du premier point qui concerne les exégètes. Sur le second, par contre, il convient de préciser ce qu'était ce graal qui, s'il n'a pas vu beaucoup de sang couler, a fait couler beaucoup d'encre.

Pour sa définition, celle qu'en donne Wikipedia, l'encyclopédie en ligne, nous semble tout à fait correcte : « …Le Graal est un objet mythique de la légende arthurienne, objet de la quête des chevaliers de la Table ronde. À partir du XIIIème siècle, il est assimilé au Saint Calice (la coupe utilisée par Jésus-Christ et ses douze disciples au cours de la Cène, et qui a recueilli le Sang du Christ) et prend le nom de Saint Graal… » Il est donc bien posé que c'est un mythe, issu de la geste arthurienne, ensemble de légendes collectées au fil des temps par de nombreux auteurs, du VIème siècle au XVIème, mettant en scène le mythique roi Arthur du mythique royaume de Bretagne. L'entourage de ce roi a grossi au fil du temps, mais le « pilier » le plus célèbre est constitué par les trente chevaliers de la Table ronde, et dans ce microcosme animé de vertus chevaleresques, ressort la quête de l'absolu, symbolisé par la relique suprême, le saint Graal ; certains échouent, comme Lancelot, et de rares élus réussissent comme son fils, Galaad. Tout ceci est centré sur des thèmes chrétiens et n'a aucun « parfum hérétique », ni de près, ni de loin.

Les chevaliers de la Table ronde.

Saint Michel terrassant Lucifer (détail) Francesco Pagano. 1489

On pourrait croire que ce caractère mythique bien défini a posé clairement le problème. Pourtant, on trouve un nombre important de graals dans l'ensemble des reliques vénérées encore à l'heure actuelle. Ils sont généralement en matériaux « nobles », ce qui semble contradictoire avec une humble coupe utilisée lors de libations entre un groupe de militants itinérants. Le plus extravagant serait même taillé dans une émeraude par des êtres angéliques, émeraude qui serait tombée sur la terre après s'être détachée du front de Lucifer lors de la chute des anges.

En résumé, un trésor monétaire et / ou un trésor spirituel dont rien n'indique qu'il ait été au-delà des grottes du Sabartès, a de quoi stimuler l'imagination, et cette stimulation, somme toute sympathique, peut aller — va— jusqu'à la loufoquerie. Il faut admettre que la réalité historique telle qu'elle transparaît dans les recherches est bien fade : d'un côté des bonnes gens dont le seul tort est de suivre des sentiers un peu marginaux du discours religieux, remis à l'ordre brutalement, de l'autre des points forts établis pour des raisons stratégiques déjà obsolètes à l'époque du bûcher de Montségur par le comte de Foix. Et puis, selon le mot d'un amateur d'ésotérisme lu sur internet : « … lorsque la légende est plus belle que l'Histoire, c'est la légende qui l'emporte… »

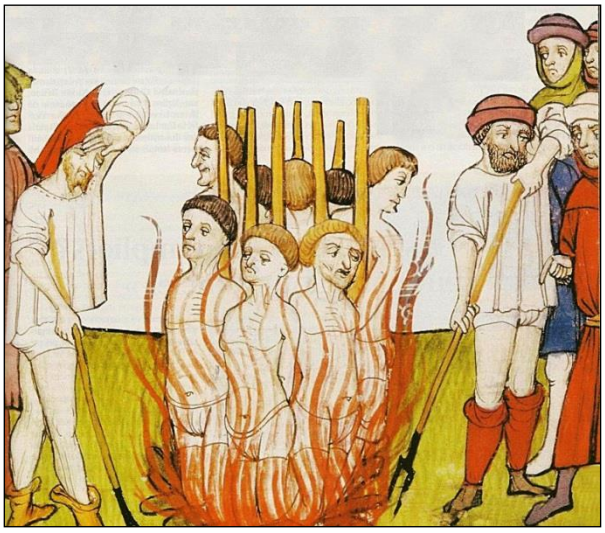
Comment en est-on arrivés là ? Si l'on excepte quelques mentions délirantes sur les hérétiques cathares accusés, entre autres, de manger tout crus de petits enfants, mentions relevées çà et là dans les livres pieux jusqu'au XIXème siècle, le premier personnage à s'être intéressé à eux avec un œil d'historien est Napoléon PEYRAT (1809-1881), pasteur des Églises réformées, qualifié d'historien du catharisme et de la Réforme et de poète.

Cathares chassés de Carcassonne en 1209. Enluminure des Grandes Chroniques de France. British Library, Londres.

Né en Ariège, il a écrit, pour ce qui nous concerne, une « Histoire des Albigeois » en cinq volumes. Dans ce travail, faisant plus œuvre de poète que d'historien, il donne une image autant élogieuse que romantique des cathares, prédécesseurs — pour lui — des camisards des Cévennes, s'opposant à un catholicisme dissolu, intolérant, qui fait déferler sous la houlette du pape et du roi de France toute la noblesse barbare et inculte du Nord.

Voici comment « fonctionne » le pasteur historien (tome III de l'Histoire des Albigeois). « … *comment rendre au jour ce drame obscur, perdu depuis plus de cinq cents ans, à deux mille mètres dans les profondeurs de la terre, et dont il ne reste plus d'autre témoignage qu'un muet amas d'ossements à demi pétrifiés… Depuis le jour où le pieux Loup de Foix venait prier dans la grotte d'Ornolac, cette grotte célèbre, séjour d'un évêque albigeois et siège de prédications nocturnes (grotte de Lombrives, N.D.L.R.) était devenu, sous l'orage toujours croissant, un refuge perpétuel de faidits des bois. Cinq ou six cents montagnards, fugitifs de leurs hameaux, s'étaient établis, hommes, femmes, enfants, dans ces ténèbres et formaient, autour du pasteur cathare, un mélange de colonie mystique, de camp sauvage. Un nouveau Montségur s'était organisé, non plus chevaleresque comme l'autre, et perché dans les nuées, mais rustique au contraire, et perdu dans un antre de montagne, un gouffre perforé par un torrent diluvien.*
L'Inquisition, plus audacieuse par l'absence des comtes de Foix qui résidaient dans le Béarn, et par la conversion des seigneurs de Castelverdun, possesseurs du territoire d'Ornolac, résolut de détruire ce repaire de faidits… Le Sénéchal pénètre sous le vaste porche, force l'étroit goulot intérieur, et croit les envelopper tous d'un coup de filet, comme un nid de bêtes fauves, dans un fonds de tanière, sous la rotonde sans issue de Loup de Foix. Mais la grotte est double, ou plutôt le

corridor oriental qu'il venait de parcourir, d'une étendue d'un quart de lieue, n'est que le vestibule d'une galerie supérieure trois fois plus profonde qui forme la caverne-mère.
On gravit celle-ci par un escarpement d'une hauteur perpendiculaire de quatre-vingts pieds, vertical mais divisé par cinq ou six ressauts, dont les entablements supportent des échelles de bois dressées contre le rocher. Les cathares, retirant après eux les échelles, furent en un instant inexpugnable dans l'obscurité de leur aire souterraine. L'ost catholique, qui croyait les acculer dans l'impasse de la Rotonde, y fut lui-même transpercé, écrasé, foudroyé, par un orage de flèches sifflantes, de rocs bondissants et de hurlements sauvages, roulant de cette gueule sombre qui, selon les géologues, vomit le torrent océanien. Comment, sous cette tempête, tenter l'escalade ; et, parvenu sur la haute corniche, comment poursuivre les faidits dans le dédale obscur de la caverne qui s'enfonce encore de trois quarts de lieue dans la montagne de Sabart ? Le sénéchal recula, ramassa ses morts, mura l'étroit goulot oriental et scella les cathares vainqueurs dans leur fort devenu leur tombeau. Il campa quelques jours encore sur la bouche de la caverne, au-dessus de l'Ariège, puis, quand il n'entendit plus rien remuer dans les entrailles de la roche, pensant que tout était fini, il redescendit tranquillement et s'en revint à Toulouse…
Cependant, que se passait-il au-dedans ? Les faidits essayèrent-ils de renverser le mur ? L'exiguïté du goulot rendait impossible l'évasion comme l'invasion du rocher. La résignation est une vertu cathare ; ils se soumirent doucement à leur sort et sourirent tristement de leur tombeau. Frugivores, longs jeûneurs, s'imposant volontiers l'endura qu'ils gardaient pour leurs dernières douleurs, ils acceptèrent tranquillement ce supplice de la faim, leur suicide habituel et religieux. Dans aucun cas on ne peut supposer qu'ils s'entre-dévorèrent dans les ténèbres. Ils ressentaient la plus invincible horreur pour les repas d'Hugolin. Que firent-ils donc ? Ils vécurent encore quelque temps : ils avaient des pots d'argile, des amas de légumes dans les creux de rochers et, non loin de là, un petit lac d'eau pure. Mais un jour tout leur manqua : vivres, bois, feu et la lumière si douce, ce reflet visible de la vie. Alors ils se groupèrent, selon leurs familles, dans les divers compartiments, l'époux à côté de l'épouse, la vierge à côté de la mère défaillante, et le petit enfant sur sa mamelle tarie. Pendant quelques instants, au-dessus du pieux murmure des prières, s'entendit encore la voix du ministre cathare, confessant la Parole qui était en Dieu et qui était Dieu. Le fidèle diacre donna aux mourants le baiser de la paix et s'endormit à son tour. Tous, reposaient dans le sommeil et les gouttes d'eau qui tombaient lentement des voûtes troublèrent seules le silence sépulcral pendant des siècles. Ainsi probablement finirent ces derniers enfants du Paraclet. Pendant que l'Inquisition maudissait leur mémoire, que leurs proches même n'osaient prononcer leur nom, ils étaient pleurés dans les rochers. La montagne qui, comme une tendre mère, les avait recueillis dans son sein, leur fila religieusement avec ses larmes un blanc suaire, ensevelit leurs restes sacrés dans les plis lentement tissés dans ce linceul calcaire, et sculpta sur leurs os que ne profana point le vers, un mausolée triomphal de stalagmites, merveilleusement orné d'urnes, de candélabres et de symboles de vie…
Jacques de Castelverdun était seigneur d'Ornolac et de sa grotte sinistre, scellée depuis deux siècles et demi. Le temps à cette époque, rouvrit ce grand ossuaire albigeois. Les protestants, qui peut-être se cherchaient des ancêtres dans les antres des montagnes, conduits par de vagues et tragiques souvenirs, pénétrèrent dans ces cryptes funéraires. Ils entrent, ils arrivent à l'oratoire de Loup de Foix, montent par les échelles encore dressées, à la grotte supérieure, et découvrent, ô prodige effrayant, tout un peuple endormi et couché, presque pétrifié lui-même comme dans des cercueils de pierre. La montagne, qui pleurait ses enfants depuis trois siècles, leur avait construit, de ses larmes congelées, des tombes de stalagmites. Bien plus, elle leur avait élevé comme un monument triomphal et transformé l'affreuse caverne en une basilique merveilleusement décorée de moulures, de sculptures symboliques. On y voyait une chaire, des candélabres, des urnes; puis des ornements sacerdotaux, un pallium, des tiares; puis encore des fruits répandus autour de ces morts, des melons et des champignons, emblèmes de vie; et enfin une cloche de bronze, dont l'énorme capsule, comme tombée de sa voûte, gisait à terre, symbole d'éternel silence et signe en même temps de la victoire remportée par ces martyrs sur le Prince de l'air dont le clairon muet décorait leur caveau sépulcral… »



Le lecteur le moins averti des écrits des historiens ne peut penser un instant que toute cette histoire ressort de documents objectifs, comme les écrits d'époque et les résultats des investigations archéologiques. La réalité est que la grotte de Lombrives est une importante grotte sépulcrale de l'Age du Bronze, effectivement étagée sur une grande hauteur, et que les guides locaux ont installé des échelles pour la visite. Il est possible que Peyrat ait été inspiré par un article du journal « La Mosaïque du Midi » qui, en 1830, racontait la « Légende des brigands de Lombrives » qui reste, comme son nom l'indique, une « histoire de brignans ». Là-encore, on y trouve les échelles de bois et des combats tumultueux, cette fois à l'arme à feu !

Le mérite de Napoléon Peyrat, en fait, est d'avoir attiré l'attention sur le site de Montségur, petit chicot calcaire surmonté de trois pierres dans un dédale ignoré des Pyrénées et, parallèlement, d'avoir rendu visible, en quelque sorte, les pratiques de l'Inquisition dans tout ce qu'elles ont d'horrible pour des esprits nourris des Lumières.

Vint alors Antonin Gadal (1877-1962), né à Tarascon-sur-Ariège, instituteur puis membre influent du syndicat d'initiative d'Ornolac – Ussat-les-Bains. Il avait pour voisin proche Adolphe Garrigou (1800-1897), membre correspondant de l'Académie des Sciences, passionné de préhistoire et d'histoires locales. Garrigou était persuadé que l'histoire des Cathares avait été falsifiée, tant il est vrai que ce sont les vainqueurs qui la réécrivent. Il en persuada Antonin Gadal, l'initia aux tenants et aboutissants de cette religion et aux recherches de terrain.
Gadal se persuada que les grottes du Sabartès avaient été utilisées à des fins initiatiques par les Cathares ; il se livra à des

recherches de terrain et dans les archives, comme on pouvait le faire à l'époque, sans méthodes, coupé du milieu universitaire. Il n'est pas aisé de porter des jugements sur ce genre de personnages, mais on peut dire qu'il fut dépassé et « dévoré » par son sujet.
Entre les deux guerres mondiales, il fit la rencontre de l'Allemand Otto Rahn, dont nous reparlerons. Plus tard, âgé de 77 ans, il tomba sous la coupe de rosicruciens ([25]) hollandais en qui il vit les continuateurs des Cathares. Il voyait même en une certaine Catharose de Petri la réincarnation d'Esclarmonde de Foix, morte en 1215.

Gadal fut un personnage attachant dont on peut dire qu'il était mi- poète, mi- affabulateur. Par exemple, vers 1943, il prétendit découvrir dans un diverticule de la Grotte du Grand Père à Ornolac – Ussat-les-Bains une statuette égyptienne que Mme Desroches-Noblecourt du musée du Louvre data de 2.000 ans av J.C. Or, cette statuette provient d'un magasin de souvenirs du Caire, où elle a été achetée par Walter Birk, autre spécialiste d'ésotérisme, qui l'a offerte lui-même à Antonin Gadal.

Mais c'est avec Otto Rahn que le mythe prend toute son ampleur. L'affaire est compexe et a été décortiquée par le journaliste Christian Bernadac, in : « Le mystère Otto Rahn, du catharisme au nazisme », éditions France-Empire. A cette époque, le jeu consiste à affirmer que les Cathares sont expressément rattachés à une chaîne de maîtres spirituels qui va d'Osiris à Platon, en passant par Mithra, Pythagore, Manès, les druides gaulois, etc. Parallèlement, la mode néo-gothique aidant, il y aurait une filiation avec les mythes médiévaux, notamment allemands. Ce dernier aspect intéresse au plus haut point Otto Rahn, qui essaye de prouver pour le compte des nazis que la « terre cathares » est « sœur » de la terre allemande, toutes deux martyrisées par l'église de Rome. L'envers du discours est évident : prouver que la revendication allemande sur la France est historiquement et socialement légitime.
Cette théorie a été plus que soufflée à Otto Rahn par Antonin Gadal, qui a guidé les pas de l'Allemand dans les sites allant de Montségur aux spoulgas du Sabartès.

Le point de départ est dans le mélange de romantisme néo-gothique, mis à la mode par le musicien Richard Wagner et sur son Parsifal, « festival scénique sacré » en trois actes créé le 26 juillet 1882. Il se fonde sur l'épopée médiévale Parzival de Wolfram von Eschenbach (c.1170-c.1220). Ce dernier, minnesinger ([26]), a composé un poème épique « Parzival », sur le Saint Graal, à partir d'un texte qui lui aurait été suggéré par un certain Kyot, qui vivait en Provence. Et dans ce poème, le graal se trouve dans un château situé sur une montagne inaccessible, nommée Montsalvat.

C'est, semble-t'il, la conjonction des fantasmes « gadaliens » avec les fantasmes « rahniens » qui a fait naître la thèse que Montsalvat serait Montségur. L'argument s'appuie sur la très vague ressemblance entre les deux noms et, également entre ceux de Parzival, francisé en Perceval, qui aurait été Trencavel, seigneur de Carcassonne, vaincu par les Croisés et mort dans un cachot. L'argument est intéressant mais prouve, à la limite, que le mythe repris par von Eschenbach est issu de la France méridionale, ce qui ne préjuge en rien de sa réalité matérielle et historique. Mais Otto Rahn n'était pas homme à s'embarrasser de tels détails, et les nazis eurent leur Montsalvat, leur graal et, surtout, assimilant l'église de Rome, judéo-chrétienne, au judaïsme tout court, l'occasion de justifier leur anti-sémitisme constitutionnel.

Tout ceci ne se fit pas sans publications, y compris polémiques, mais qui eurent la « vertu » de populariser cette légende naissante, jusqu'à en faire une vérité qui perdure encore aujourd'hui, malgré la prise de distance de la plupart des médias. Passons sur les fouilles, y compris celles d'Allemands illuminés qui tenaient à ramener « Montsalvat » pierre après pierre chez eux, pour nous attacher à un phénomène plus inquiétant et, à la limite, décourageant pour les enseignants de bien des domaines relevant des sciences. Que l'histoire du catharisme soit désormais connue dans ses moindres recoins, que les spoulgas aient été reconnues pour ce qu'elles sont, des postes fortifiés par le comte de Foix, tombés en déshérence, n'empêchent le développement d'un discours tendant à insinuer qu'il y a deux histoires, l'une officielle, que les historiens « officiels » ignorent ou occultent par intérêt, et une histoire vraie connue des seuls initiés. C'est la théorie du « grand complot », que l'on retrouve à chaque fois que des évènements importants ont lieu dans le monde, comme l'attentat du 11 septembre 2001 contre les « twin towers » à New-York.

On serait tenté d'être indulgent en pensant que ces livres, sites internet, etc. sont l'œuvre de rêveurs n'ayant eu ni la chance ni l'occasion d'approcher la culture historique pas toujours aisée à acquérir, mais la caractéristique constante de leurs dires est qu'ils sont appuyés sur une bibliographie sérieuse qui, elle, émane de chercheurs qui ne cessent de dénoncer l'inanité de ces thèmes, finalement réduits à l'état fort désagréable de « caution ».

http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/68/81/44/PDF/rapportprospecgrottes2011.pdf
http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/58/86/41/PDF/Spoulgassabartesguillot2005.pdf
http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/55/81/30/PDF/Trogloguillot.pdf
http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/55/76/47/PDF/rapportprospecgrottes2010.pdf

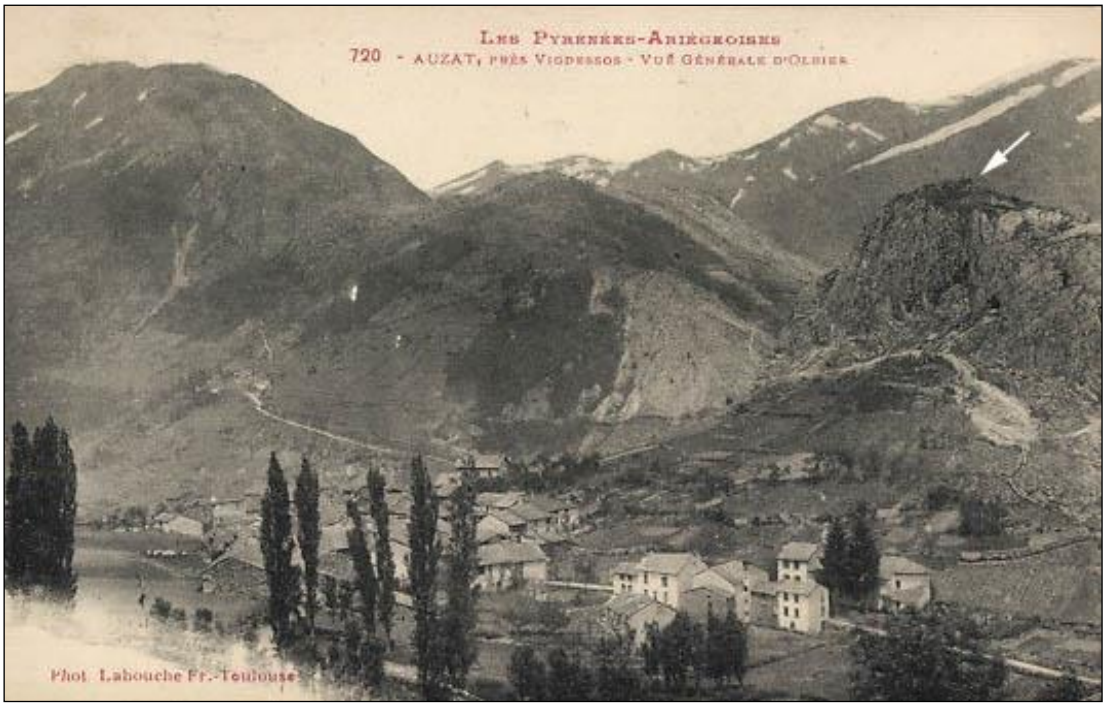
[25] *Ordre hermétiste chrétien lgendaire qui remonterait au XVIIe siècle en Allemagne. Ils auraient partie liée avec les chevaliers du Graal et les Templiers*
[26] L'équivalent de nos troubadours.

MONTREAL-DE-SOS

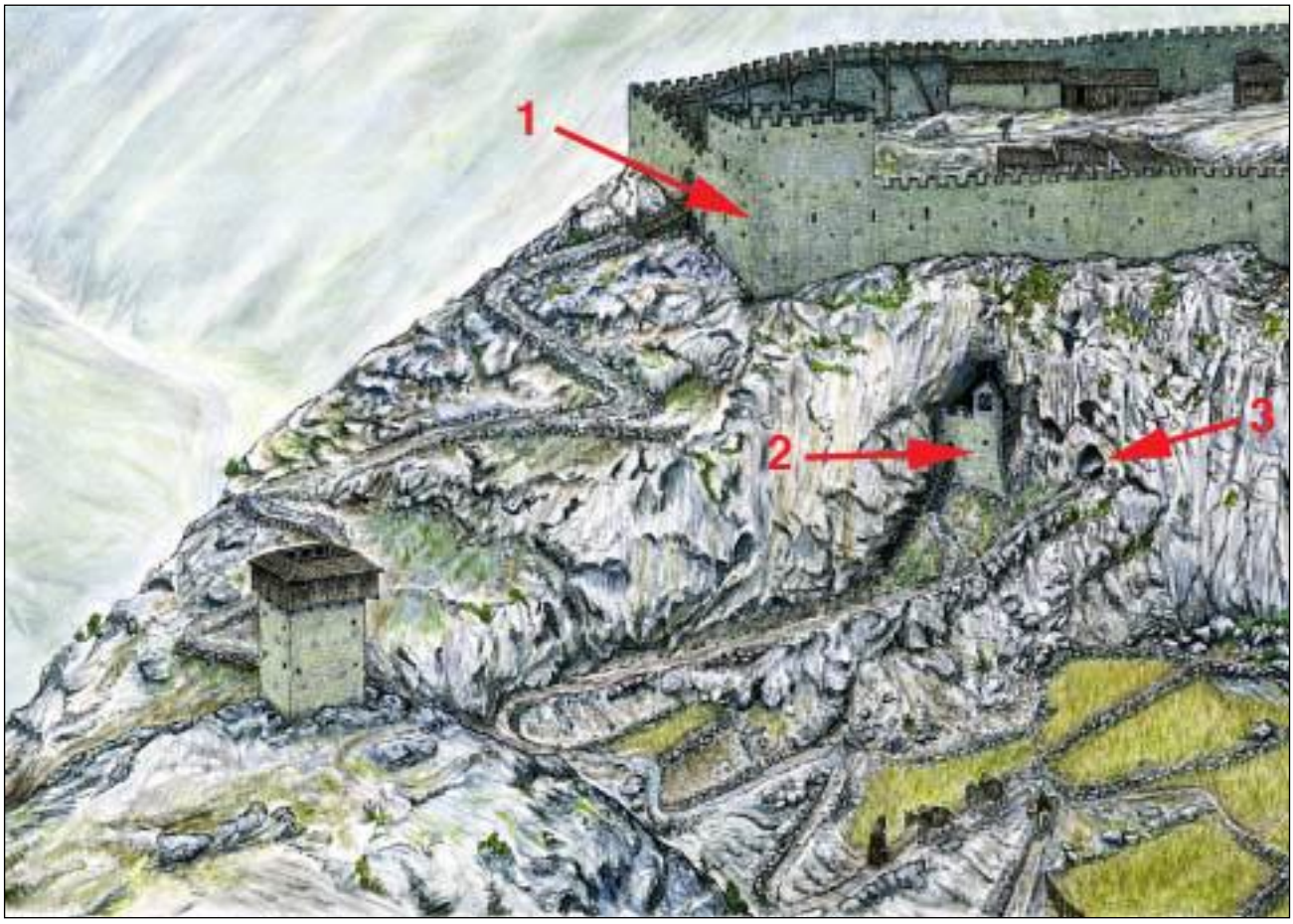
Lu sur le net : Ces peintures sont plus visibles lorsqu'on les humidifie. Les couleurs sont alors plus belles et les contours plus nets
Cf www.cathares.org/montreal-de-sos-photos3.html

Le promontoire de Montréal-de-Sos est un rocher calcaire, témoin d'une couverture sédimentaire anciennement plus importante qui a été érodée par les différents glaciers. Comme dans tout relief karstique, on y rencontre beaucoup de grottes. Nombreuses sont celles qui percent les parois des falaises autour du château, d'autres sont situées au pied du promontoire, certaines le traversant même de part en part. Elles ont été creusées par l'eau de fonte des glaciers et peut-être aussi par la glace elle-même. On y retrouve des galets morainiques parfois très loin sous terre.

Mentionnée pour la première fois au début du XIIIème siècle, cette fortification dépendait alors des comtes de Foix. C'est un ouvrage de très grande taille, de plan classique pour l'époque, puisqu'il comporte un donjon, des bâtiments annexes et un mur d'enceinte renforcé par de rares tours. On ne peut être certain que la partie inférieure du promontoire abritait un habitat villageois ou non, mais il apparaît évident que le village d'Olbier est né par regroupement au contact de cette fortification.



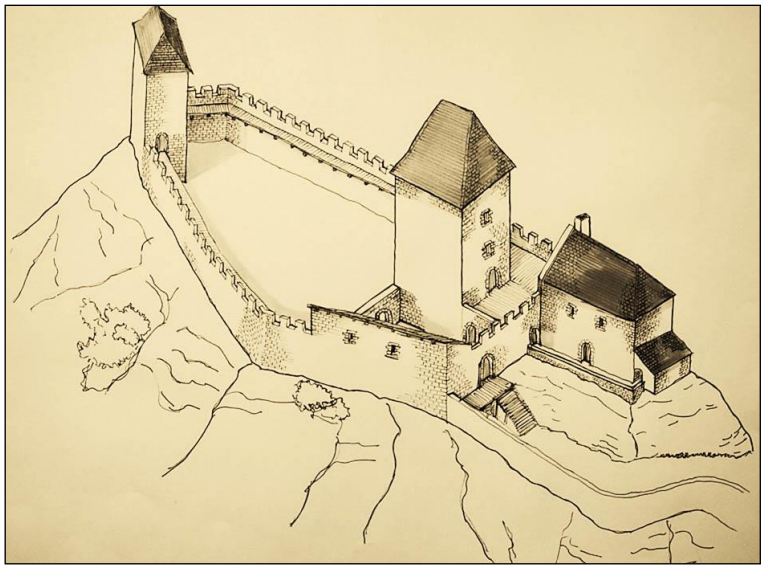
Carte postale Labouche à Toulouse, ayant circulé en 1929. La flèche indique l'emplacement du castel.



*Proposition de restitution du site au début du XII*ème *siècle, par Florence Guillot et Enrico Cangini. 1 : tour du Campanal ; 2 : spoulga du Campanal ; 3 : grottelle du Campanal.*

Le site à la fin de la fouille 2011. (Photo André Bonnafous.)

L'état du château après les fouilles en 2013. Photos http://www.lebarri.com/montreal.php



Reconstitution du castrum, in « Rapport de fouilles 2011 ».

Cette forteresse avait pour fonction le contrôle de la haute vallée de Vicdessos et s'insérait dans un groupe de fortifications comtales qui formait un glacis stratégique défensif en haute Ariège particulièrement imposant au cours du XIIIème siècle.

***1**-Monnaies féodales. Photo http://www.lebarri.com/montreal.php*
***2**-Chaîne en fer. Photo http://www.lebarri.com/montreal.php*

Des fragments d'ardoises et de lauzes gravés ont été trouvés en nombre dans les fouilles du château lui-même. Les gravures sont réalisées sur des ardoises ou des lauzes de toitures, réemployées à cet effet. Le fait que parfois les deux faces sont gravées démontre qu'il ne s'agit nullement d'éléments de couvertures en place sur les toits.
Quelques-unes, celle où le dessin a disparu en partie à cause de la taille finale de l'ardoise, ont été utilisées avant la mise en place du toit.
D'autres ont été gravées après cette dernière taille. Quand apparaît du mortier (servant à fixer les ardoises en toiture sur le sommet
du toit), il recouvre toujours les traits. Il ne semble donc pas –pour la majorité de ces ardoises et lauzes- qu'elles ont été gravées après leur récupération sur un vieux toit, mais plutôt avant leur pose sur le toit. L'absence de trou d'accroche (de clous) pourtant généralement nombreux sur les fragments d'ardoises découverts en fouilles, montre que l'on a utilisé préférentiellement les plus grandes pièces, celles qui étaient ensuite destinées au faîte ou aux rives de la toiture.

F. Guillot les interprète comme étant souvent des plaques de jeu : marelle, dames... Un certain nombre d'entre elles est montré dans le chapitre : SITES DE REFERENCE, pour comparaisons avec le corpus général des figurations post-paléolithiques. On trouve aussi des « jetons », qui auraient pu servir pour tous ces jeux.

Ci-dessus, une exceptionnelle gravure, tirée du rapport de fouilles 2009.

Une ligne de sol initie le dessin. Sur la gauche, deux chevaliers sont gravés. On remarque qu'ils portent une armure : sont visibles, les plates de poitrine, les plates de jambes et de bras, les genouillères et les coudières. Ils portent des gantelets à bords évasés. Sous l'armure, un vêtement ample a été gravé ; il s'apparente à un surcot en cuir ou en tissu. Un baudrier est visible en dessous de la taille, posé sur le surcot. Celui-ci est constitué d'une unique ceinture dessinée quadrillée. Sur le personnage le plus à droite, on repère l'épée et le système d'attache qui la relie au baudrier. Les visages de ces personnages sont peu précis. Dans les deux cas, des cheveux ont été gravés à l'arrière du crâne jusqu'à la moitié du crâne en hauteur. Leurs cous sont donc découverts. Ils portent un couvre-chef triangulaire surmonté d'un plumet. Les deux personnages sont quasi-identiques, seule la crinière est différente, l'une constituée de plumes plus courtes et plus rigides que la seconde.

On repère aussi deux autres personnages, gravés moins profondément. L'un est gravé dans la partie haute de l'ardoise. Il ne porte pas de couvre-chef et ses cheveux n'ont pas été figurés. Probablement ajouté après les deux personnages en armure, il n'a pu être dessiné en entier car la place a manqué, ses jambes sont donc coupées. Il porte des plates d'armure sur la poitrine, sur les cuisses et un surcot en dessous. Une ébauche de baudrier est gravée à la base du surcot. Enfin, deux traits figurent probablement une lance qu'il tient en main droite. L'autre personnage est sur la même ligne de sol que les personnages en armures, mais leur fait dos. Il fait face à une gravure représentant un château. Le personnage recouvre l'escalier d'accès de la fortification, mais est figuré à sa base et non pas sur les marches. Ce personnage est schématisé en quelques traits, donc moins complet. Un trait semble figurer sa chevelure jusqu'à mi-nuque. Une ceinture quadrillée est figurée. Dans ses mains, dont les doigts sont gravés comme pour les autres personnages, il porte une lance à large pointe et dont la hampe est tripode.

Un escalier mène à l'enceinte, il comporte 10 marches et donne accès à l'enceinte au niveau d'une porte large, voûtée en plein cintre et dont on a représenté la limite des deux vantaux. La base de l'enceinte est dessinée en fondation élargie. Un réseau de lignes sur les murs de l'enceinte et des deux tours d'angle suggère que la construction est en pierre. En hauteur, l'enceinte est percée de trois ouvertures, plus petites que la porte d'accès, voûtée en plein cintre et partagées par une ligne schématisant les vantaux. Le dessinateur montre donc que l'enceinte est haute de deux étages. Elle n'est pas crénelée. Les tours d'angles sont quasi-identiques. Crénelées et non couvertes d'une toiture, la portion qui dépasse au-dessus de l'enceinte est percée d'une ouverture, voûtée en plein cintre et à deux vantaux. Ces tours s'élèvent de deux étages au-dessus du faîte de l'enceinte, étages des merlons compris. Les merlons sont figurés par des traits rectilignes qui supposent qu'ils sont quadrangulaires, ce qui correspond aux vestiges d'ouvrages du secteur. Ceux de la grosse tour sont figurés par de plus grands traits que ceux des deux tours flanquantes. Aucun hourd n'est figuré. La grosse tour est centrale, 1,8 fois plus large que les tours d'enceinte. Elle dépasse ces dernières d'un étage. L'étage situé juste au-dessus du mur d'enceinte

est percé de deux ouvertures coalescentes, qui ne semblent pas voûtées en plein cintre mais le dessin marque un angle de leur voûtement, ce qui suggère une forme plus gothique. Juste au-dessus de ces deux ouvertures, le parement est différent du reste de la fortification. Dessiné en étoile, il pourrait s'agir d'un système à pans de bois. La mixité pierre/bois sur un édifice de ce type
est rarement abordée, mais est connue dans des mentions textuelles. La tour est crénelée, non couverte d'un toit, non hourdée. Enfin, sur le côté gauche de la fortification un trait épaissit le monument : il pourrait s'agir d'une tentative pour donner une perspective au dessin…

…Le contexte de la gravure est précisé par la stratigraphie, puisque celle-ci fut découverte à quelques centimètres sous sa surface, livrant du matériel du cœur du XIVème siècle ou de sa seconde moitié, recouverte par une strate fin XIVème siècle – début XVème siècle… Bien que les couvre-chefs des deux personnages en armure puissent paraître plus tardifs, on note que les gantelets sont évasés et non pas composés de plates articulées, ce qui confirme le XIVème siècle. Le surcot allongé confirme aussi cette datation. Les deux personnages portant couvre-chef sont très précisément représentés et paraissent être tous les deux des militaires importants.

La fortification représentée pose évidemment la question de sa ressemblance avec celle de Montréal, car même si la forme en est stéréotypée, des détails particuliers ont été ajoutés : escaliers d'accès, formes des ouvertures, pans de bois dans la tour centrale, élargissement de la fondation, styles des ouvertures, etc.). On doit reconnaître que la figuration ne correspond pas avec les éléments que la fouille a permis de découvrir : tour maîtresse couverte d'un toit de lauze et existence dans les angles de structures en bois. Mais ces éléments sont ceux du dernier état de la fortification avant l'arasement, celui du début du XVème siècle, au moment de la destruction et l'aspect de l'ouvrage peut être différent de la réalité au moment de la réalisation de la gravure qui semble pouvoir être un peu plus ancienne. Les vestiges des châteaux du secteur ne correspondent pas non plus à ce dessin, ce qui ne permet pas de supposer qu'il s'agit de la représentation d'une autre fortification du comté de Foix. La fortification représentée semble au moins être un monument de montagne : on y accède par un escalier et le site n'est pas fossoyé. Il s'agit d'un ouvrage en pierre, bien qu'il puisse comporter des portions de pans de bois, comme semble le suggérer le dessin de la tour maîtresse. Le détail apporté au dessin permet de connaître la hauteur des élévations : l'enceinte comporte deux étages, les tours d'angles, quatre ; et la tour maîtresse, cinq. Qu'il s'agisse de Montréal-de-Sos ou pas, cette gravure n'en est pas moins une remarquable source d'informations de par la précision des détails dessinés sur la fortification et sur les personnages.

GUILLOT, F. (2006) : Naissance, évolutions et fonctions des fortifications médiévales dans les comtés de Foix, Couserans et Comminges. Rapport 2006. Comptes rendus d'activités et travaux.
GUILLOT, F. (2006) : Les grottes fortifiées du Sabartés, une occupation médiévale spécifique du milieu souterrain. « De la spelunca à la roca : l'habitat troglodytique au Moyen Age. Actes du 1er colloque de Saint-Martin-le-Vieil. Amicale laïque de Carcassonne. Association les Cruzels de Saint-Martin-le-Vieil.
GUILLOT, Florence (2010) : Inventaire des vestiges et des traces d'occupations et d'utilisations historiques dans les porches du Sabartès (Haute-Ariège).
GUILLOT, F. (2011) : Inventaire des vestiges et des traces d'occupations et d'utilisations historiques dans les porches du Sabartès (haute Ariège). Rapport de prospection 2011
GUILLOT, F. (2011) : Direction Régionale des Affaires Culturelles Midi-Pyrénées (2011) : Bilan scientifique de la région Midi-Pyrénées 2011.

http://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/docs/00/53/44/22/PDF/rapportfouilles06.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/Mds2013.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportcampanal2012.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/Montrealrapport2011.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/Rapportmontreal2010.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/Montrealrapport2009.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportfouillesmontreal2007.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportfouilles06.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportfouilles2005.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportfouilles2004.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportfouilles2003.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportfouilles2002.pdf
http://www.lebarri.com/telechargement/rapportsondage2001.pdf